MOLIÈRE

LE

TARTUFE

COMÉDIE

NOUVELLE ÉDITION CLASSIQUE

AVEC UNE NOTICE PRÉLIMINAIRE ET DES NOTES

D'APRÈS LA GRANDE ÉDITION

FAISANT PARTIE DES CHEFS-D'ŒUVRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

PAR

L. MOLAND

PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

Le Tartuffe

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/letartuffecomd00moli

LE TARTUFFE

COMÉDIE

MOLIÈRE

LE

TARTUFFE

COMÉDIE

NOUVELLE ÉDITION CLASSIQUE

AVEC UNE NOTICE PRÉLIMINAIRE ET DES NOTES

D'APRÈS LA GRANDE ÉDITION

FAISANT PARTIE DES CHEFS-D'ŒUVRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

PAR

L. MOLAND

QUATRIÈME ÉDITION

revue et corrigée

Being replaced

60916
26/9/03

PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

PQ
1842
A2M6
1899

NOTICE PRÉLIMINAIRE

L'hypocrite de religion a de tout temps exercé parmi nous la raillerie et la satire. C'est un type original pris au cœur du monde moderne. L'antiquité ne paraît pas l'avoir connu : ce caractère ne devait se développer en effet qu'au sein d'une religion embrassant la société et la vie plus étroitement que ne faisaient les religions polythéistes de la Grèce et de Rome. Mais dès nos origines, dès les premiers monuments de notre langue et de notre littérature, l'hypocrite apparaît, et du fond du moyen âge jusqu'à nos jours on pourrait en tracer la longue et scandaleuse histoire. Il joue le principal rôle dans les fabliaux : ermite incontinent, chapelain séducteur, moine intrigant, confesseur criminel, il y est traité avec une verve brutale et hardie, bafoué avec un rire amer dont on ne retrouve qu'un écho affaibli dans le *Décaméron* de Boccace. Il a de bonne heure ses poèmes allégoriques et symboliques ; c'est contre lui qu'est dirigée toute la dernière partie de l'épopée satirique de Renart, où Renart fait ses méchants tours sous la chape des Jacobins et des *Frères menus*. Baptisé du nom de Faulx-Semblant dans le *Roman de la Rose*, il y démasque librement ses secrètes pratiques, il y dénonce tous les vices, toute la sensualité, qu'il cache sous une mine austère et contrite. On a cité souvent les premiers mots de l'interrogatoire que lui fait subir le dieu d'amour :

LE DIEU D'AMOUR.

Tu sembles estre uns sains hermites,

FAULX-SEMBLANT.

C'est voirs, mais ge sui hypocrites.

LE DIEU D'AMOUR.

Tu vas prêeschant abstenance:

FAULX-SEMBLANT.

Voire voir, mais g'emple ma panse
De bons morciaux et de bons vins,
Tiex comme il affiert à devins[1]

[1] Tels qu'il convient aux ministres de Dieu.

LE DIEU D'AMOUR.

Tu vas prêeschant povrete.

FAULX-SEMBLANT.

Voir, mais riche sui à plenté, etc.

Faulx-Semblant, avec son impudence naïve, vit et regne pendant toute la fin du moyen âge. L'Italien Machiavel trace, au XVIe siècle, la physionomie dramatique de Frate Timoteo, le religieux proxénète de *la Mandragore*. « Pour en revenir à ce que je vous disais, dit frère Timothée à Lucrèce, il y a dans les choses de conscience une règle générale : c'est que là où vous voyez un bien certain et un mal incertain, il ne faut jamais laisser échapper ce bien dans la peur de ce mal... Quant à l'action en elle-même, c'est un conte de s'imaginer que ce soit un péché. Qui est-ce qui fait le péché ? c'est la volonté, ce n'est pas le corps... D'ailleurs, le but est ce qu'il faut considérer en toute chose. La Bible dit que les filles de Loth, croyant être restées seules au monde, eurent commerce avec leur père, et pourtant elles n'ont pas péché. Pourquoi ? C'est que leur intention était bonne, etc. » Machiavel ne faisait du reste qu'emprunter à Boccace les formules de ce langage corrupteur. *La Mandragore* divertissait, en 1515, le pape Jules II et sa cour de cardinaux et de prélats. A la même époque; notre théâtre populaire n'était ni plus respectueux ni plus timide, et dans *La Farce des Brus*, frère Ancelot et frère Anselme se montraient encore plus dévotement cyniques que Frate Timoteo :

FRÈRE ANSELME.

Vous avez le viaire angélique !
Quel embrasser telle relique !
Beau regard gratieux et doulx !

LA VIEILLE BRU.

Allez, il n'y a rien pour vous!...

FRÈRE ANCELOT.

Dieu nous a mis dessus la terre,
Hommes roides, fors et puissans,
De tous les membres jouissans,
Comme d'autres, en vérite.

L'hypocrite de religion joue également un rôle dans la *Satire Ménippée*, mais un rôle tout à part, séditieux et belliqueux. Vient ensuite la Macette de Régnier, qui descend de frère Timothée en droite ligne ; écoutons son style :

C'est pourquoi deguisant les bouillons de mon âme,
D'un long habit de cendre enveloppant ma flamme,
Je cache mon dessein aux plaisirs adonné.
Le péché que l'on cache est demi pardonné.
La faute seulement ne gît en la défense.
Le scandale, l'opprobre, est cause de l'offense.

Pourvu qu'on ne le sache, il n'importe comment.
Qui peut dire que non, ne pèche nullement.
Puis, la bonté du ciel nos offenses surpasse.
Pourvu qu'on se confesse, on a toujours sa grâce.

Après Macette, après certains casuistes que Pascal a mis en scène dans les *Provinciales*, et qui représentent bien aussi la fausse dévotion, paraît enfin le grand homme de la race, *Tartuffe*, dont le nom devient le nom de famille de tous les hypocrites de religion, passés, présents et à venir.

Loin d'être une création isolée, l'œuvre de Molière résume, dans son sens général, une littérature plusieurs fois séculaire. Aussi haut qu'on remonte dans notre histoire, on rencontre les ancêtres du funeste personnage. Il est donc vrai de répéter de la comédie du *Tartuffe* ce qu'on peut dire de presque tous les chefs-d'œuvre : qu'ils sont l'expression dernière, et la mieux réussie d'une pensée qui auparavant avait eu un grand nombre de manifestations moins heureuses ou moins complètes. Mais, après avoir indiqué sommairement la féconde tradition à laquelle appartient *le Tartuffe*, il nous faut rechercher les sources d'où il est plus directement sorti. Nous avons à examiner les matériaux qu'a mis en œuvre l'imagination du poète, et à recueillir, soit les passages d'auteurs plus anciens dont il s'est inspiré, soit les traits de l'histoire contemporaine qui ont pu lui être utiles. Rassemblons ici ce qu'on a découvert de plus remarquable et de plus certain.

Une production assez originale, que Molière a évidemment consultée, c'est la nouvelle tragi-comique de Scarron, intitulée *les Hypocrites*. Dans cette nouvelle, l'auteur raconte comment un aventurier nommé Montufar, et deux aventurières, l'une jeune, nommée Hélène, et l'autre vieille, nommée Mendez, entreprirent de prélever, à l'aide de grimaces de dévotion, un tribut sur la crédulité des habitants de Séville. Extrayons la partie du récit dont s'est servi Molière : « Ils mirent pied à terre à une lieue de la ville, et après avoir contenté leur muletier, y entrèrent au commencement de la nuit et s'allèrent loger dans la première hôtellerie qu'ils trouvèrent. Montufar loua une maison, la meubla de meubles fort simples et se fit faire un habit noir, une soutane et un long manteau. Hélène s'habilla en dévote et emprisonna ses cheveux dans une coiffure de vieille ; et Mendez, vêtue en béate, fit gloire d'en faire voir de blancs et de se charger d'un gros chapelet dont les grains pouvaient en un besoin servir à charger des fauconneaux. Aux premiers jours d'après leur arrivée, Montufar se fit voir dans les rues habillé comme je vous ai déjà dit, marchant les bras croisés et baissant les yeux à la rencontre des femmes. Il criait d'une voix à fendre les pierres : Béni soit le saint sacrement de l'autel et la bienheureuse Conception de la Vierge immaculée, et plusieurs autres dévotes ex-

clamations de la même force. Il faisait répéter les mêmes choses aux enfants qu'il trouvait dans les rues, et les assemblait quelfois pour leur faire chanter des hymnes, des chansons de dévotion, et leur apprendre le catéchisme. Il ne bougeait des prisons, il prêchait devant les prisonniers, consolait les uns et servait les autres, leur allant quérir à manger et faisant bien souvent le chemin du marché à la prison, une hotte pesante sur le dos. O détestable filou ! il ne te manquait donc plus qu'à faire l'hypocrite pour être le plus accompli scélérat du monde ! Ces actions de vertu, du moins vertueux de tous les hommes, lui donnnèrent en peu de temps la réputation d'un saint. Hélène et Mendez, de leur côté, travaillaient à leur canonisation. L'une se disait la mère et l'autre la sœur du bienheureux frère Martin. Elles allaient tous les jours dans les hôpitaux, y servaient les malades, faisaient leurs lits, blanchissaient leur linge et leur en faisaient à leurs dépens. Voilà les trois plus vicieuses personnes d'Espagne l'admiration de Séville. Il s'y rencontra en ce temps-là un gentilhomme de Madrid qui y était venu pour ses affaires particulières. Il avait été des amants d'Hélène, car les publiques n'en ont pas pour un seul : il connaissait Mendez pour ce qu'elle était, et Montufar pour un dangereux fripon. Un jour qu'ils sortaient d'une église ensemble, environnés d'un grand nombre de personnes qui baisaient leurs vêtements et les conjuraient de se souvenir d'eux dans leurs bonnes prières, il furent reconnus de ce gentilhomme dont je viens de parler, qui, s'échauffant d'un zèle chrétien et ne pouvant souffrir que trois si méchantes personnes abussassent de la crédulité de toute une ville, fendit la presse, et, donnant un coup de poing à Montufar : Malheureux fourbes, leur cria-t-il, ne craignez-vous ni Dieu ni les hommes ? Il en voulut dire d'avantage, mais sa bonne intention à dire la vérité, un peu trop précipitée, n'eut pas tout le succès qu'elle méritait. Tout le peuple se jeta sur lui , qu'ils croyaient avoir fait un sacrilège en outrageant ainsi leur saint. Il fut porté par terre, roué de coups, et y aurait perdu la vie si Montufar, par une présence d'esprit admirable, n'eût pris sa protection, le couvrant de son corps, écartant les plus échauffés à le battre et s'exposant même à leurs coups. Mes frères, s'écriait-il de toute sa force, laissez-le en paix pour l'amour du Seigneur, apaisez-vous pour l'amour de la sainte Vierge. Ce peu de paroles apaisa cette grande tempête, et le peuple fit place à frère Martin, qui s'approcha du malheureux gentilhomme, bien aise en son âme de le voir si maltraité, mais faisant paraître sur son visage qu'il en avait un extrême déplaisir ; il le releva de terre où on l'avait jeté, l'embrassa et le baisa tout plein qu'il était de sang et de boue, et fit une rude réprimande au peuple. Je suis le méchant, disait-il à ceux qui le voulurent entendre ; je suis le pécheur, je suis celui qui n'a jamais rien fait d'agréable aux yeux de Dieu. Pensez-

vous, continuait-il, parce que vous me voyez vêtu en homme de bien, que je n'aie pas été toute ma vie un larron, le scandale des autres et la perdition de moi-même ? Vous êtes trompés, mes frères, faites-moi le but de vos injures et de vos pierres, et tirez sur moi vos épées. Après avoir dit ces paroles avec une fausse douceur, il s'alla jeter avec un zèle encore plus faux aux pieds de son ennemi, et, les lui baisant, non seulement il lui demanda pardon, mais aussi il alla ramasser son épée, son manteau et son chapeau, qui s'étaient perdus dans la confusion. Il les rajusta sur lui, et l'ayant ramené par la main jusqu'au bout de la rue, se sépara de lui après lui avoir donné plusieurs embrassements et autant de bénédictions. Le pauvre homme était comme enchanté, et de ce qu'il avait vu, et de ce qu'on lui avait fait, et si plein de confusion qu'on ne le vit pas paraître dans les rues tant que ses affaires le retinrent à Séville. Montufar, cependant, y avait gagné les cœurs de tout le monde par cet acte d'humilité contrefaite. Le peuple le regardait avec admiration, et les enfants criaient après lui : *Au saint! au saint!* comme ils eussent crié : *Au renard!* après son ennemi, s'ils l'eussent trouvé dans les rues. Dès ce temps-là, il commença de mener la vie du monde la plus heureuse. Le grand seigneur, le cavalier, le magistrat et le prélat l'avaient tous les jours à manger, à l'envi les uns des autres. Si on lui demandait son nom, il répondait qu'il était l'animal, la bête de charge, le cloaque d'ordures, le vaisseau d'iniquités, et autres pareils attributs que lui dictait sa dévotion étudiée. Il passait les jours sur les estrades avec les dames de la ville, se plaignant incessamment à elles de sa tiédeur, qu'il n'était pas bien dans son néant, qu'il n'avait jamais assez de concentration de cœur ni de recueillement d'esprit, et enfin ne leur parlant jamais qu'en ce magnifique jargon de la cagoterie. Il ne se faisait plus d'aumônes dans Séville qui ne passassent par ses mains ou par celles d'Hélène et de Mendez, qui, de leur côté, ne jouaient pas moins bien leurs personnages, et dont les noms n'allaient pas moins droit prendre place dans le calendrier que celui de Montufar. Une veuve, dame de condition, et dévote à vingt-quatre carats, leur envoyait chaque jour deux plats pour leur dîner et autant pour leur souper, et ces plats étaient assaisonnés par le meilleur cuisinier de la ville. La maison était trop petite pour le grand nombre de présents qui y entraient et de dames qui les visitaient. La femme qui avait envie d'être grosse leur mettait entre les mains sa requête, afin qu'ils la présentassent devant le tribunal de Dieu en diligence et la fissent répondre de même. Celle qui avait un fils aux Indes n'en faisait pas moins, non plus que celle dont le frère était prisonnier en Alger. Et la pauvre veuve qui plaidait devant un juge ignorant, contre un homme puissant, ne doutait plus du gain de sa cause depuis qu'elle leur avait fait un présent selon ses forces. Les unes leur donnaient

des confitures, les autres des tableaux et des ornements pour leur oratoire. Quelquefois on leur donnait du linge et des nardes pour les pauvres honteux, et souvent des sommes d'argent considérables pour les distribuer selon qu'ils jugeraient à propos. Personne ne les venait voir les mains vides, et personne ne doutait plus de leur canonisation future. On en vint jusqu'à les consulter sur les choses douteuses et sur l'avenir. Hélène, qui avait de l'esprit comme un démon, avait soin des réponses, et rendait tous ses oracles en peu de paroles et en termes qui pouvaient avoir diverses interprétations. Leurs lits, fort simples, n'étaient le jour couverts que de nattes, et la nuit, de tout ce qu'il fallait pour dormir délicieusement; leur maison était bien garnie de matelas de laine, de bons lits de plume, de couvertures fines et de toutes sortes de meubles qui servent à la commodité de la vie, ou pour donner à la veuve dont les meubles avaient été exécutés, ou pour meubler la jeune fille qui se mariait sans bien. Leur porte, en hiver, se fermait à cinq heures, et en été à sept, avec autant de ponctualité qu'en un couvent bien réglé; et alors les broches tournaient, la cassolette s'allumait, le gibier se rôtissait, le couvert se mettait bien propre, et l'hypocrite triumvirat mangeait de grande force et buvait valeureusement à leur propre santé et à celle de leurs dupes. Voilà ce qu'ils faisaient au lieu de l'oraison mentale ou de se donner la discipline. Il ne faut pas demander s'ils avaient de l'embonpoint, menant une si bonne vie : chacun en bénissait le Seigneur, et ne pouvait trop s'étonner de ce que des gens qui vivaient si austèrement avaient meilleur visage que ceux qui vivaient dans le luxe et dans l'abondance. En trois ans qu'ils trompèrent les yeux de tout le peuple de Séville, recevant des présents de tout le monde et s'appropriant la plupart des aumônes qui passaient par leurs mains, ils amassèrent une si grande quantité de pistoles qu'il n'est pas croyable. Tous les bons succès étaient attribués à l'effet de leurs prières. Ils étaient parrains de tous les enfants, les entremetteurs de toutes les noces, les arbitres de tous les différends. Enfin, Dieu se lassa de souffrir leur mauvaise vie. Montufar, qui était colère, battait souvent son valet qui ne le pouvait souffrir, et qui l'eût cent fois quitté si Hélène, qui était plus politique que son galant, ne l'eût apaisé par des caresses et des présents. Il le battit un jour beaucoup pour peu de sujet. Le garçon gagna la porte, et aveuglé de sa passion, alla donner avis aux magistrats de Séville de l'hypocrisie des trois bienheureuses personnes. L'esprit diabolique d'Hélène s'en douta. Elle conseilla à Montufar de prendre tout l'or qu'ils avaient en grande quantité et de se mettre quelque part à couvert de la furieuse tempête qu'elle craignait. Aussitôt dit, aussitôt fait : ils se chargèrent de tout ce qu'ils avaient de plus précieux, et, faisant bonne mine dans les rues, sortirent par une des portes de la ville. »

On a surtout reconnu dans ce récit le mouvement si heureux de Tartuffe lorsqu'il est dénoncé par Damis. Tel est, du reste, le seul emprunt un peu considérable qu'on ait à signaler dans *le Tartuffe*[1]. Voyons maintenant si Molière a eu des modèles d'une autre sorte, et si quelques originaux de son temps ont posé pour son tableau.

On prétend que Molière, en traçant son principal rôle, eut en vue l'abbé de Roquette, qui fut nommé plus tard évêque d'Autun. Il est contre toute vraisemblance que Tartuffe soit un portrait. Mais on peut constater l'application qu'on fit vulgairement d'un personnage à l'autre. Si l'on en croit ce que l'abbé de Choisy raconte dans ses mémoires, M. de Guilleragues, qui s'était amusé à recueillir tous les traits de cafardise échappés à l'abbé de Roquette, son commensal dans la maison du prince de Conti, les avait communiqués à Molière qui en composa sa comédie. Ce ne sont là que de simples conjectures ; mais quelques mots de madame de Sévigné les fortifient beaucoup, en prouvant qu'on se rappelait naturellement Tartuffe en parlant de Roquette. Il arriva que cet abbé, devenu évêque, fut chargé de faire l'oraison funèbre de madame de Longueville. L'orateur s'en tira fort bien. Madame de Sévigné, qui était présente, lui décerne cette louange, où l'on trouvera peut-être que la satire domine : « Ce n'était point Tartuffe, ce n'était point un pantalon, c'était un prélat de conséquence. » Un autre jour, elle écrivait à sa fille : « Il a fallu aller dîner chez M. d'Autun. Le pauvre homme ! » Une anecdote qui présente moins de garanties encore attribue à Louis XIV la célèbre exclamation : « Le pauvre homme ! » Un soir, pendant la campagne de 1662, Louis XIV, au moment où il se mettait à table, conseilla à Péréfixe, évêque de Rodez, qui avait été son précepteur, d'en aller faire autant. C'était jour de vigile et jeûne. Le prélat, en se retirant, dit qu'il n'avait qu'une légère collation à faire. Quelqu'un sourit de la réponse. Louis XIV, qui s'en aperçut, voulut savoir pourquoi. Le rieur lui dit que Sa Majesté pouvait être tranquille sur le compte de M. de Rodez ; et puis il lui fit un détail exact du dîner de l'évêque, dont il avait été témoin. A chaque plat recherché qu'il nommait, le roi s'écriait : « Le pauvre homme ! » en variant, chaque fois, l'inflexion de sa voix d'une manière fort plaisante. Molière, qui était présent à cette scène, en aurait fait son profit, et aurait rappelé au roi cette circonstance lorsqu'il lui fit la lecture des trois premiers actes du *Tartuffe*.

[1] M. Prosper Blanchemain a signalé, dans le *Moliériste* du 1er juin 1879, un curieux passage des *Satyres* de Jacques Du Lorens, publiées en 1633 et en 1646, où le personnage de Tartuffe est en germe, mais, comme il le dit, pour faire sortir de ces quelques vers le chef-d'œuvre comique il fallait tout le génie de Molière.

En résumé, Molière emprunta peu de choses pour la composition de sa grande comédie. Tartuffe a été créé d'un seul jet et brusqué sur l'heure comme la figure principale d'une fresque puissante et hardie. « Jamais, dit M. G. Guizot, sur aucun théâtre, aucun personnage n'a paru qui fût lui-même et lui seul plus que Tartuffe. Il est à la fois rusé et maladroit, sagace et aveugle : à l'église, il a vu du premier coup qu'Orgon est une proie faite pour lui : après une longue habitude de vivre auprès d'Elmire, il n'a pas vu qu'elle le méprise. Il sait de longs détours pour capter ou retenir la tendresse d'Orgon : à peine se trouve-t-il seul avec Elmire, qu'il pose le masque et agit en effronté. Tout à l'heure il commandait au son de sa voix et combinait la moinpre de ses attitudes : mais il est l'esclave irréfléchi de ses désirs brutaux, qu'il raconte maintenant dans le plus étrange langage, en même temps mystique et sensuel. C'est tantôt un fourbe consommé qui se cache, tantôt un aventurier imprudent qui se perd en voulant pousser à bout sa fortune, et qui va s'offrir de lui-même à la justice, dont il rencontre la vengeance quand il réclame son appui. Personnage plein de contrastes, mais dont les contrastes mêmes s'accordent et s'expliquent l'un l'autre. Molière ne craint pas, en effet, d'accuser les contrastes dans le cœur de ses héros et de multiplier, parfois en les opposant, les mobiles qui les font agir. Ce talent n'appartient qu'aux grands poètes. Il est beaucoup d'officiers capables de marcher à la tête d'une compagnie ; mais il en est fort peu qui sachent faire manœuvrer avec ensemble tous les corps d'une nombreuse armée : de même il n'est pas très rare de rencontrer des artistes assez habiles pour exprimer avec bonheur un sentiment ou une idée ; mais il est beaucoup moins commun d'en trouver qui soient de force à donner la vie à des créations plus complexes et plus riches. Molière est de ces derniers. »

On a coutume de comparer le personnage de Tartuffe à celui d'Onuphre que La Bruyère traça plus tard dans le but, au moins apparent, de critiquer Molière : « Onuphre n'a pour tout lit qu'une housse de serge grise, mais il couche sur le coton et sur le duvet : de même il est habillé simplement, mais commodément, je veux dire d'une étoffe fort legère en été, et d'une autre fort moelleuse pendant l'hiver ; il porte des chemises très déliées, qu'il a un très grand soin de bien cacher. Il ne dit point *ma haire et ma discipline*, au contraire ; il passerait pour ce qu'il est, pour un hypocrite, et il veut passer pour ce qu'il n'est pas, pour un homme dévot : il est vrai qu'il fait en sorte que l'on croit, sans qu'il le dise, qu'il porte une haire, et qu'il se donne la discipline. Il y a quelques livres répandus dans sa chambre indifféremment ; ouvrez-les, c'est *le Combat spirituel*, *le Chrétien intérieur*, et *l'Année sainte* : d'autres livres sont sous la clef. S'il marche par la ville, et qu'il découvre de loin un homme devant qui il est nécessaire

qu'il soit dévot, les yeux baissés, la démarche lente et modeste, l'air recueilli, lui sont familiers ; il joue son rôle. S'il entre dans une église, il observe d'abord de qui il peut être vu ; et, selon la découverte qu'il vient de faire, il se met à genoux et prie, ou il ne songe ni à se mettre à genoux, ni à prier. Arrive-t-il vers lui un homme de bien et d'autorité qui le verra et qui peut l'entendre, non seulement il prie, mais il médite, il pousse des élans et des soupirs ; si l'homme de bien se retire, celui-ci, qui le voit partir, s'apaise et ne souffle pas. Il entre une autre fois dans un lieu saint, perce la foule, choisit un endroit pour se recueillir, et où tout le monde voit qu'il s'humilie : s'il entend des courtisans qui parlent, qui rient, et qui sont à la chapelle avec moins de silence que dans l'antichambre, il fait plus de bruit qu'eux pour les faire taire ; il reprend sa méditation, qui est toujours la comparaison qu'il fait de ces personnes avec lui-même, et où il trouve son compte. Il évite une église déserte et solitaire, où il pourrait entendre deux messes de suite, le sermon, vêpres et complies, tout cela entre Dieu et lui, et sans que personne lui en sût gré. Il aime sa paroisse, il fréquente les temples où se fait un grand concours ; on n'y manque point son coup : on y est vu. Il choisit deux ou trois jours dans toute l'année où, à propos de rien, il jeûne ou fait abstinence ; mais à la fin de l'hiver, il tousse, il a une mauvaise poitrine, il a des vapeurs, il a eu la fièvre ; il se fait prier, presser, quereller, pour rompre le carême des son commencement, et il en vient là par complaisance. Si Onuphre est nommé arbitre dans une querelle de parents ou dans un procès de famille, il est pour les plus forts, je veux dire pour les plus riches, et il ne se persuade point que celui ou celle qui a beaucoup de bien puisse avoir tort. S'il se trouve bien d'un homme opulent à qui il a su imposer, dont il est le parasite, et dont il peut tirer de grands secours, il ne cajole point sa femme, il ne lui fait du moins ni avance, ni déclaration ; il s'enfuira, il lui laissera son manteau, s'il n'est aussi sûr d'elle que de lui-même ; il est encore plus éloigné d'employer pour la flatter et pour la séduire le jargon de la dévotion ; ce n'est point par habitude qu'il le parle, mais avec dessein, et selon qu'il lui est utile, et jamais quand il ne servirait qu'à le rendre très ridicule. Il sait où se trouvent des femmes plus sociables et plus dociles que celle de son ami ; il ne les abandonne pas pour longtemps, quand ce ne serait que pour faire dire de soi dans le public qu'il fait des retraites. Qui en effet pourrait en douter, quand on le revoit paraître avec un visage exténué, et d'un homme qui ne se ménage point ? Les femmes d'ailleurs qui fleurissent et qui prospèrent à l'ombre de la dévotion lui conviennent, seulement avec cette petite différence qu'il néglige celles qui ont vieilli, et qu'il cultive les jeunes, et entre celles-ci les plus belles et les mieux faites ; c'est son attrait : elles vont, et il va ; elles revien-

nent, et il revient ; elles demeurent, et il demeure : c'est en tous lieux et à toutes les heures qu'il a la consolation de les voir ; qui pourrait n'en être pas édifié ? elles sont dévotes, et il est dévot. Il n'oublie pas de tirer avantage de l'aveuglement de son ami, et de la prévention où il l'a jeté en sa faveur : tantôt il lui emprunte de l'argent, tantôt il fait si bien que cet ami lui en offre ; il se fait reprocher de n'avoir pas recours à ses amis dans ses besoins. Quelquefois il ne veut pas recevoir une obole sans donner un billet, qu'il est bien sûr de ne jamais retirer. Il dit une autre fois, et d'une certaine manière, que rien ne lui manque, et c'est lorsqu'il ne lui faut qu'une petite somme ; il vante quelque autre fois publiquement la générosité de cet homme, pour le piquer d'honneur et le conduire à lui faire une grande largesse ; il ne pense point à profiter de toute sa succession, ni à s'attirer une donation générale de tous ses biens, s'il s'agit surtout de les enlever à un fils, le légitime héritier. Un homme dévot n'est ni avare, ni violent, ni injuste, ni même intéressé. Onuphre n'est pas dévot, mais il veut être cru tel, et, par une parfaite, quoique fausse imitation de la piété, ménager sourdement ses intérêts ; aussi ne se joue-t-il pas à la ligne directe, et il ne s'insinue jamais dans une famille où se trouvent tout à la fois une fille a pourvoir et un fils à établir ; il y a là des droits trop forts et trop inviolables ; on ne les traverse point sans faire de l'éclat, et il l'appréhende ; sans qu'une pareille entreprise vienne aux oreilles du prince, à qui il dérobe sa marche, par la crainte qu'il a d'être découvert, et de paraître ce qu'il est. Il en veut à la ligne collatérale ; on l'attaque plus impunément ; il est la terreur des cousins et des cousines, du neveu et de la nièce, le flatteur et l'ami déclaré de tous les oncles qui ont fait fortune. Il se donne pour l'héritier légitime de tout vieillard qui meurt riche et sans enfants ; et il faut que celui-ci le déshérite s'il veut que ses parents recueillent sa succession ; si Onuphre ne trouve pas jour à les en frustrer à fond, il leur en ôte du moins une bonne partie ; une petite calomnie, moins que cela, une légère medisance lui suffit pour ce pieux dessein, et c'est le talent qu'il possède à un plus haut degré de perfection ; il se fait même souvent un point de conduite de ne pas le laisser inutile ; il y a des gens, selon lui, qu'on est obligé en conscience de décrier, et ces gens sont ceux qu'il n'aime point, à qui il veut nuire, et dont il désire la dépouille. Il vient à ses fins sans se donner même la peine d'ouvrir la bouche ; on lui parle d'Eudoxe, il sourit ou il soupire ; on l'interroge, on insiste, il ne répond rien ; et il a raison, il en a assez dit. »

Ainsi, aux yeux de La Bruyère, Tartuffe est un hypocrite de théâtre, et non pas un hypocrite observé d'après la réalité. M. Sainte-Beuve, au chapitre XVI de son *Histoire de Port-Royal*, a fait ressortir parfaitement la différence qu'il y a entre le pro-

cédé du poète comique et celui de l'auteur des *Caractères* : « La Bruyère, dit-il, a repris sous main ce portrait du faux dévot; mais je dirai de son Onuphre comme du casuiste sans nom des *Provinciales :* il est trop particulier pour avoir pu devenir populaire. Ce sont des portraits frappants à être vus de près, et éternellement chers aux connaisseurs ; ce ne sont pas des êtres une fois créés pour tout et destinés à courir le monde à front découvert. »

D'autre part, si Molière ne craint pas de faire le trait gros, accusé plus fortement pour la scène, il faut bien prendre garde que l'interprétation dramatique ne l'exagère encore. Le type de Tartuffe, par la haine que soulevait le personnage et l'horreur qu'il inspirait au public, a été successivement chargé, défiguré et enlaidi, jusqu'à n'être plus vraisemblable. « Quelle apparence, dit M. Th. Gautier, que ce maraud sinistre et ténébreux, avec ses roulements d'yeux, ses mines béates, son encolure de cuistre et son hypocrisie si grossièrement visible, ait jamais pu tromper personne, même ce brave bourgeois d'Orgon ? Avec le physique, les manières et le costume que lui ont donnés la plupart des comédiens, loin de s'introniser au cœur de la famille, il n'eût jamais dépassé le seuil de l'antichambre. On l'eût fait balayer par les laquais, après lui avoir jeté quelque aumône.

« Tartuffe devait être, au contraire, agréable de sa personne : le teint frais, l'oreille rouge, — Molière indique ce détail, — les mains belles et grasses, avec un petit commencement d'embonpoint dévot. Il était, nous en sommes sûr, fort propre sur soi, vêtu d'étoffes fines et chaudes, mais de nuances peu voyantes, noires probablement, pour rappeler la gravité du directeur ; le linge uni, mais très blanc ; une calotte de maroquin sur le haut de la tête, comme en portaient les personnages austères du temps. Ses façons étaient polies, obséquieuses, mesurées ; il avait l'air d'un homme du monde qui se retire du siècle et donne dans la dévotion, et non la mine de bedeau sournois et libidineux qu'on lui prête. Son rôle n'est pas du tout un rôle comique. Il serait aisément terrible, et il l'est un moment, malgré les efforts de Molière pour modérer la situation, lorsque, armé du secret qu'il a découvert et des donations qu'il a obtenues, il jette résolûment le masque et montre le scélérat caché sous le faux dévot. Comme Don Juan, qui, lui aussi, joue sa scène d'hypocrisie, Tartuffe ne craint ni Dieu ni diable, il est l'athée en rabat noir comme l'autre est l'athée en satin blanc. Seulement, comme il n'est pas grand seigneur et ne possède point de fortune, il rampe dans les sapes jusqu'à ce qu'il ait atteint son but. Le monstre a besoin d'un déguisement pour dérober ses noirs projets. Il faut qu'il soit séduisant et bien fait de sa personne, capable d'inspirer une de ces tendresses mystico-sensuelles dont s'accommodent si bien les prudes ; sans quoi la scène avec Elmire serait purement

impossible. Comment supposer, en effet, qu'un homme si fin, si habile, si prudent, si sur ses gardes, et que sa propre hypocrisie doit avoir habitué à ne pas se fier aux apparences, se laisse prendre à ce piège mal tendu, qu'il soit dupe un instant de ces coquetteries et de ces avances invraisemblables, s'il eût été le cuistre immonde à teint huileux et à sourcils charbonnés qu'on se plaît à représenter ? Ce n'était pas sans doute la première fois qu'il se trouvait en semblable posture, et cette bonne fortune qui se présentait n'avait rien dont il eût lieu de se méfier et de s'étonner beaucoup. »

C'est l'histoire qui doit aider à comprendre ce type. Il ne faut pas se laisser tromper par l'état actuel des choses : l'hypocrite de religion ne se rencontre guère aujourd'hui que dans les rangs infimes. Quel est l'homme du monde qui, à notre époque, a quelque intérêt à affecter la dévotion? Mais il n'en était pas de même au XVIIe siècle; et, pour lui garder son caractère primitif, les acteurs qui représentent ce personnage auraient tort d'outrer son humilité et sa bassesse.

Avant d'aller plus loin, disons quelques mots de ce nom de Tartuffe dont la fortune a été si extraordinaire. On a beaucoup discuté sur l'origine de ce nom. Nous ne rapporterons pas toutes les étymologies plus ou moins ingénieuses qui ont été proposées. Voici une explication qui paraît assez vraisemblable. « *Tartuffe*, dit M. P. Chasles, est simplement le *truffactor* de la basse latinité, le « trompeur; » mot qui se rapporte à l'italien et à l'espagnol « truffa » combiné avec la syllabe augmentative « tra » indiquant une qualité superlative et l'excès d'une qualité ou d'un défaut. *Truffer*, c'est tromper; « tra-truffar, » tromper excessivement et avec hardiesse. L'euphonie a donné ensuite « tartuffar, » puis *Tartuffe*. Il est curieux de retrouver cette dernière désignation appliquée aux « truffes » ou « tartuffes, » qui deviennent ainsi les *trompeuses*. Platina, dans son traité de *Honesta voluptate*, indique cette étymologie relevée par Le Duchat et Ménage. *Truffaldin*, le fourbe vénitien, se rapporte à la même origine. *Tartuffe truffactor*, le truffeur, est donc le roi des fourbes sérieux, comme Mascarille est le roi des fourbes comiques. »

Les mots *truffe* et *truffer* étaient en effet d'un fréquent emploi dans notre vieille langue. Nous avons, par exemple, un poème du XIIIe siècle intitulé : « Li romans de Witasse le moine avec de grans truffes, » c'est-à-dire, avec de grandes fourberies. Mais on ne voit pas où Molière aurait pris chez nous ce mot, inusité depuis longtemps, et il fut sans doute obligé de l'aller chercher dans l'italien ou l'espagnol qui en avaient conservé l'usage. Quoi qu'il en soit, relevons à ce sujet l'observation de M. Sainte-Beuve, qui est encore ce qu'il y a de plus certain : « Tartuffe, Onuphre, Panulphe, ou encore Montufar chez Scarron, tous ces noms nous présentent la même idée dans une

onomatopée confuse, quelque chose en dessous et de fourré. »

Ce qui est tout à fait remarquable, c'est que ce mot passa immédiatement de l'état de nom propre à celui de nom générique. Molière l'emploie comme tel dans son premier placet : « Les tartuffes, sous main, ont eu l'adresse de trouver grâce auprès de Votre Majesté. » Or, ce placet est antérieur à toute représentation publique et remonte à l'année 1664. Les écrivains qui répliquèrent, en 1665, aux Observations du sieur de Rochemont sur *le Festin de Pierre*, se servent couramment du même mot comme synonyme d'hypocrite. Robinet fait de même. Enfin ce nom était déjà si bien passé dans le commun langage quand Molière imprima sa pièce, que le titre donné par toutes les éditions originales est non pas *Tartuffe ou l'Imposteur*, mais *le Tartuffe ou l'Imposteur*. L'ouvrage inédit avait enrichi la langue d'un terme nouveau, et, en venant au jour, il n'eut qu'à consacrer l'antonomase (qu'on nous passe ce terme de l'ancienne rhétorique) dont lui-même était le principe et la source.

En 1664, *le Tartuffe*, suivant ce que nous avons précédemment raconté [1], avait fait sa première apparition au milieu de fêtes brillantes célébrées à Versailles. Les trois premiers actes avaient été joués le 12 mai. Avant de quitter Versailles le 14 mai pour se rendre à Fontainebleau, le roi, cédant aux réclamations qui s'élevaient de tous côtés, défendit la représentation de cette pièce pour le public. On lit dans la *Gazette* du 17 mai : « Ce grand monarque est soigneux de retrancher toutes les semences de division dans l'Église, et aucun de ses prédécesseurs n'en porta jamais plus glorieusement le titre de Fils aîné, qu'il soutient par cette délicatesse qu'il témoigne pour tout ce qui la regarde, comme il le fit encore voir naguère par ses défenses de représenter une pièce de théâtre intitulée *l'Hypocrite*, que Sa Majesté, pieusement éclairée en toutes choses, jugea absolument injurieuse à la religion et capable de produire de très dangereux effets. »

Pendant le séjour du roi à Fontainebleau, du 16 mai au 13 août de cette année 1664, la pièce nouvelle fut l'objet d'une lutte très vive dont nous pouvons retracer les principaux incidents. L'attaque la plus ouverte qui fut dirigée contre elle eut pour auteur le curé de Saint-Barthélemy, Pierre Roulès ou Roullé, docteur en Sorbonne. Ce curé publia à cette époque un panégyrique de Louis XIV qu'il intitula : « Le Roi glorieux au monde ou Louis XIV le plus glorieux de tous les rois du monde. » On remarque dans cet opuscule un passage dirigé contre Molière, à propos du *Tartuffe*, et le reste de l'ouvrage se traîne tellement dans les flatteries banales qu'on dirait qu'il a été composé uniquement pour servir de prétexte à cette diatribe, qui y tient

[1] Voyez tome III, de notre grande édition de Molière, page 331.

pourtant peu de place. *Le Roi glorieux au monde*, œuvre d'un curé de paroisse, doit nous aider à comprendre les excès de flatterie presque idolâtrique auxquels s'abandonnaient parfois les poètes courtisans et Molière parmi eux. Qu'il nous soit permis, afin de donner une idée du ton sur lequel l'a pris l'auteur, de transcrire le début de ce panégyrique avant d'arriver au passage qui concerne *le Tartuffe*. Voici comment Pierre Roulès s'exprime en commençant :

« La gloire a l'avantage et le dessus partout; ses desseins ne peuvent être que grands; ses entreprises sont hardies, ses conquêtes illustres, et ses victoires éclatantes. Elle triomphe heureusement de tout. Qui n'en a point n'est rien.....

« Or, si jamais roi a eu de la gloire sur la terre, et si au monde il y a eu monarque illustre et glorieux, c'est sans flatterie Louis XIV, dont la réputation est si universelle, la gloire si généralement étendue, qu'elle n'a de toutes parts ni bornes ni limites qui l'arrêtent. Elle est aucunement semblable en ce point à celle de Dieu, qui est plus haute que les cieux en son élévation, et plus profonde que les abîmes les plus creuses en son abaissement. Il y a certes dans l'étendue de toute la terre qu'on habite assez de rois, mais peu qui soient et qui puissent être qualifiés et véritablement nommés rois glorieux. Mais entre tous, quand ils seraient sans nombre, Louis XIV qui règne en France a le bonheur et la gloire de l'être. Et pour connaître qu'il est en cette posture et être convaincu de l'honorer avec respect en cette suprême et royale qualité et dignité, que faut-il autre chose qu'envisager sa grandeur et sa gloire, le lustre et le brillant éclat de ses vertus, la haute élévation de sa puissance, et le dernier point de ses mérites et de l'estime qu'on en fait, ou bien au plus le mesurer à la figure, mais je me trompe, à la plus éminente perfection de tous les autres rois de tout le monde?....

« Laissons-là son bas âge, quoiqu'il ait un extraordinaire et merveilleux avantage de gloire. Il a été enfant par la nature ainsi que tous les autres, sans toutefois qu'il l'ait été d'actions et de mœurs. Il n'a jamais rien fait de puéril et d'enfant; et c'est en quoi il a passé glorieusement tous les autres. En bégayant, il raisonnait; avant le temps et l'âge, il était homme, et politique capable alors de faire le roi, s'il l'eût voulu. Il ne savait que trop qu'il était roi; et sans dire mot, ou en dissimulant l'intelligence et la sagesse qu'il avait, il paraissait seulement faire comme un secret apprentissage de ce qu'il fait présentement en maître..... »

C'est assez pour qu'on puisse apprécier l'esprit général de cet opuscule. Bornons-nous à reproduire maintenant ce qui a trait à l'œuvre de Molière et à Molière lui-même. On lit, à la page 47, ce qui suit :

« Sa Majesté est maintenant en son château royal de Fontai-

nebleau [1], qu'elle a pris très grand soin elle-même qu'il fût fait beau, délicieux, agréable, parfait et accompli de toutes parts, sans que rien n'y manque pour sa gloire : mais il n'y est allé qu'après une action héroïque et royale, véritablement digne de la grandeur de son cœur et de sa piété, et du respect qu'il a pour Dieu et pour l'Eglise, et qu'il rend volontiers aux ministres employés de leur part pour conférer les grâces nécessaires au salut. Un homme, ou plutôt un démon vêtu de chair et habillé en homme, et le plus signalé impie et libertin qui fût jamais dans les siècles passés, avait eu assez d'impiété et d'abomination pour faire sortir de son esprit diabolique une pièce toute prête d'être rendue publique, en la faisant monter sur le théâtre, à la dérision de toute l'Église, et au mépris du caractère le plus sacré et de la fonction la plus divine, et au mépris de ce qu'il y a de plus saint dans l'Église, ordonné du Sauveur pour la sanctification des âmes, à dessein d'en rendre l'usage ridicule, contemptible, odieux. Il méritait par cet attentat sacrilège et impie un dernier supplice exemplaire et public, et le feu même, avant-coureur de celui de l'enfer, pour expier un crime si grief de lèse-majesté divine, qui va à ruiner la religion catholique, en blâmant et jouant sa plus religieuse et sainte pratique, qui est la conduite et la direction des âmes et des familles par de sages guides et conducteurs pieux. Mais Sa Majesté, après lui avoir fait un sevère reproche, animé d'une juste colère, par un trait de sa clémence ordinaire, en laquelle il imite la douceur essentielle à Dieu, lui a, par abolition, remis son insolence et pardonné sa hardiesse démoniaque, pour lui donner le temps d'en faire pénitence publique et solennelle toute sa vie. Et afin d'arrêter avec succès la vue et le débit de sa production impie et irréligieuse et de sa poésie licencieuse et libertine, Elle lui a ordonné, sur peine de la vie, d'en supprimer et déchirer, étouffer et brûler tout ce qui en était fait, et de ne plus rien faire à l'avenir de si indigne et infamant, ni rien produire au jour de si injurieux à Dieu et outrageant l'Église, la religion, les sacrements, et les officiers les plus nécessaires au salut ; lui déclarant publiquement, et à toute la terre, qu'on ne saurait rien faire ni dire qui lui soit plus désagréable et odieux, et qui le touche plus au cœur, que ce qui fait atteinte à l'honneur de Dieu, au respect de l'Église, au bien de la religion, à la revérence due aux sacrements, qui sont les canaux de la grâce que Jésus-Christ a méritée aux hommes par sa mort en la croix ; à la faveur desquels elle est transfuse et répandue dans les âmes des fideles qui sont saintement dirigés et conduits. Sa Majesté pouvait-elle mieux faire contre l'impiété et

[1] Ces mots fixent entre le 16 mai et 13 août 1664 la date de cet ouvrage.

cet impie, que de lui témoigner un zèle si sage et si pieux et une exécration d'un crime si infernal? »

Le curé de Saint-Barthélemy obtint de présenter son livre à Louis XIV, et il n'est pas douteux que le passage qu'on vient de lire ne fût recommandé particulièrement à l'attention du monarque. Molière, de son côté, ne demeura pas un seul instant inactif. Loret, dans sa lettre du 24 mai, constate qu'il était déjà bruit des sollicitations, des plaintes, des démarches du poète-comédien ; le rédacteur de la *Muse historique* dit avec sa prudence ordinaire :

. . . . . Un quidam m'écrit,
Et ce quidam a bon esprit,
Que le comédien Molière,
Dont la muse n'est point anière,
Avait fait quelque plainte au roi,
Sans m'expliquer trop bien pourquoi,
Si non que sur son *Hypocrite*
(Pièce, dit-on, de grand mérite
Et très fort au gré de la cour)
Maint censeur daube nuit et jour.
Afin de repousser l'outrage,
Il a fait coup sur coup voyage,
Et le bon droit représenté
De son travail persécute ;
Mais de cette plainte susdite
N'ayant pas su la réussite,
Je veux encore être en ce cas
Disciple de Pythagoras.
Et sur un tel sujet me taire,
Ne sachant le fond de l'affaire.

Nous savons, par le registre de La Grange, que la troupe du Palais-Royal fut appelée à Fontainebleau pour contribuer aux divertissements offerts à monseigneur Chigi, légat du Saint-Père. Elle y séjourna du 21 juillet au 13 août (V. Gr. Édit. t. III, p. 219.) Il paraît que Molière, pendant ce séjour, trouva moyen de faire entendre au cardinal romain une lecture de la pièce proscrite, et qu'il eut quelque droit de se vanter d'avoir obtenu son approbation. C'est à la suite de ces circonstances qu'il présenta au roi le premier placet qu'on lira plus loin. Dans ce placet, il prend occasion des violences du curé de Saint-Barthélemy pour réclamer l'autorisation de jouer sa pièce et de mettre le public à même de prononcer sur l'innocence de l'ouvrage incriminé : « Votre Majesté a beau dire et M. le légat et MM. les prélats ont beau donner leur jugement, ma comédie, sans l'avoir vue, est diabolique, et diabolique mon cerveau ; je suis un démon vêtu de chair et habillé en homme... Les rois éclairés comme vous n'ont pas besoin qu'on leur marque ce qu'on souhaite ; ils voient comme Dieu ce qu'il nous faut, et savent mieux que nous ce qu'ils nous doivent accorder. » Ce dernier trait a paru choquant;

mais Molière ne faisait, comme on vient de le voir, qu'employer le langage de son accusateur. Quoi qu'il en soit, ce que Sa Majesté jugea à propos d'ordonner ne fut pas conforme aux vœux du poète, car le public fut privé encore d'admirer *le Tartuffe*.

Si, d'autre part, comme le prétendait Pierre Roulès, ordre avait été donné à Molière d'anéantir son œuvre, cet ordre ne recevait qu'une exécution fort imparfaite. Molière faisait partout des lectures de sa pièce, lui cherchant des protecteurs jusque dans les salons jansénistes. Bien mieux, deux nouvelles représentations eurent lieu dans l'automne de cette année 1664, devant des personnes royales. « Les trois premiers actes de cette comédie, dit La Grange dans l'édition de 1682, ont été représentés la deuxième fois à Villers-Cotterets, pour son Altesse Royale Monsieur, frère unique du roi, qui régalait Leurs Majestés et toute la cour, le 25 septembre de la même année 1664 [1]. Cette comédie parfaite, entière et achevée en cinq actes, a été représentée la première et la seconde fois au château du Raincy près Paris, pour S. A. S Monseigneur le Prince, le 29 novembre 1664 [2] et le 8 novembre de l'année 1665. »

Pendant les années qui s'étaient écoulées depuis lors, la renommée du poète comique n'avait fait que s'étendre : il avait mis au jour *le Misanthrope*. Son crédit à la cour s'était affermi : l'activité avec laquelle il avait contribué pendant l'hiver de 1666-1667, aux divertissements prolongés du Ballet des Muses, lui donnait de nouveaux droits à la faveur royale. Aussi, l'été venu, tandis que Louis XIV était occupé à conquérir les Flandres, Molière, se faisant fort d'une espèce d'autorisation verbale qu'il avait obtenue, fit jouer *le Tartuffe* en le déguisant un peu ; la comédie fut intitulée l'*Imposteur ;* M. Tartuffe devint M. Panulphe ; on eut grand soin de mieux marquer le costume laïque du personnage : un petit chapeau, de grands cheveux, un grand collet, une épée et des dentelles sur tout l'habit. Quelques passages enfin furent supprimés ou adoucis. La représentation eut lieu le vendredi 5 août, dans ce Paris que la guerre et les chaleurs de l'été faisaient paraître désert. Il y eut une recette de

[1] On lit en effet sur le registre de la troupe tenu par le même La Grange : « La troupe est partie pour Villers-Cotterets le samedi vingtième septembre, et est revenue le vingt-septième dudit mois ; (elle) a été pendant huit jours en voyage. Par ordre de Monsieur. On y a joué *Sertorius* et *le Cocu imaginaire*, *l'Ecole des Maris* et *l'Impromptu*, *la Thébaïde*, *les Fâcheux* et les trois premiers actes de *Tartuffe*. La troupe a été nourrie. Reçu 2,000 livres. »

[2] Cette première représentation est constatée sur le registre par la mention suivante : « Le samedi, 29 novembre, la troupe est allée au Raincy, maison de plaisance de madame la princesse Palatine, près Paris, par ordre de monseigneur le prince de Condé, pour y jouer *Tartuffe* en cinq actes. Reçu 1,100 livres. »

1.890 livres. Le lendemain, la pièce fut défendue par ordre du premier président du Parlement. Le 8, La Grange et La Thorillière partirent en poste pour aller présenter au roi, sous les murs de Lille, le second placet qu'on lira plus loin. Nous avons dit déjà[4] quel fut le succès ou plutôt l'insuccès de cette démarche. Nous avons reproduit aussi l'ordonnance de l'archevêque de Paris qui, à la suite de la représentation du 5 août, fut dirigée contre la comédie de l'*Imposteur*. Le 20 du même mois, parut une lettre qui est une des pièces les plus importantes de ce long procès. L'auteur de cette lettre est inconnu ; quelques écrivains, MM. Grosley, Simonin, Taschereau, ont pensé que cet auteur n'était autre que Molière lui-même. « Pourquoi M. Bret, disait Grosley dans le *Journal encyclopédique* de février 1771, n'a-t-il pas inséré dans son édition de Molière la « Lettre sur la comédie de *l'Imposteur* » qui parut sous la date du 20 août 1667 ? Le ton de cette lettre, l'extrait du *Tartuffe* non encore imprimé, le point de vue sous lequel il est présenté, les aperçus sur la source du ridicule, la promptitude avec laquelle cette apologie fut composée, tout annonce la main et la plume de Molière.

D'autres critiques, sentant bien qu'il n'y a aucune analogie entre le style de cette lettre et le style si personnel des préfaces de Molière, et que cette différence ne saurait être, comme on l'a parfois supposé, l'effet d'une dissimulation volontaire, ont cherché parmi les amis de Molière l'auteur de cette remarquable apologie, et ont soupçonné Chapelle. Rien de ce que l'on connaît de Chapelle ne permet de lui attribuer ce morceau.

Tout ce qu'on peut dire avec vraisemblance, c'est que cette lettre, à en juger par les détails et les explications qu'elle donne, dut partir de l'entourage très prochain de Molière ; peut-être même ne se tromperait-on pas en reconnaissant en quelques endroits l'inspiration de celui-ci : les passages sur l'emploi des termes de dévotion, sur l'efficacité de la raillerie scénique, sont d'un homme qui a médité profondément l'art théâtral. Molière eût certainement formulé moins lourdement ces réflexions ; mais l'auteur de la lettre a pu lui devoir plusieurs de ces arguments où respire une philosophie toute particulière, dont fort peu des contemporains étaient capables.

La lettre sur *l'Imposteur* a nécessairement sa place marquée dans une édition de Molière. Elle offre, par l'analyse minutieuse qu'elle contient, le moyen de vérifier exactement ce qu'était *le Tartuffe* à la date de cette première représentation, et de juger des modifications qu'a pu subir la fameuse comédie avant d'être livrée à l'impression. Elle éclaircit plus d'un point difficile ; elle a, sur la valeur des situations dramatiques, sur l'intention des moindres paroles, sur les nuances de chaque caractère, telles

[4] Voir tome 1er de la grande édition, page cc.

observations qu'on dirait avoir été recueillies de la bouche du poète ; elle est enfin la source d'interprétation la plus sûre, la plus directe et la plus précieuse. On la trouvera dans la grande édition à la suite du *Tartuffe*, et nous engageons le lecteur à en prendre connaissance.

Précipité du faîte qu'il avait cru atteindre, Molière, un peu ébranlé dans le premier instant, ne tarda pas à poursuivre sa route.

A la suite de cette échauffourée de 1667, l'histoire du *Tartuffe* n'offre aucun incident nouveau pendant près de deux années. Il n'y a à signaler qu'une représentation chez le grand Condé, au château de Chantilly, le 20 septembre 1668, en présence de Monsieur et de Madame d'Orléans. Molière avait donné dans le cours de cette année 1668 *Amphytrion*, *George Dandin* et *l'Avare*. Il gagnait sans cesse dans l'esprit du monarque. D'autre part, Louis XIV, ayant ses trente ans accomplis, « déjà glorieux et encore prudent, » comme dit M. Sainte-Beuve, était au plus beau moment de son règne. La paix d'Aix-la-Chapelle était signée depuis mai 1668 ; la paix de l'Église fut accordée en octobre. C'est à cette époque favorable que *le Tartuffe* obtint son libre essor. Le mardi 5 février 1669, il parut, avec permission, sur la scène du Palais-Royal, et sous son vrai nom de guerre, aux yeux des Parisiens qui s'étaient battus aux portes du théâtre pour voir cet excommunié et ce proscrit. Écoutons le successeur de Loret, à la date du 9 février 1669 :

A propos de surprise ici,
La mienne fut très grande aussi,
Quand mardi je sus qu'en lumière
Le beau *Tartuffe* de Molière [1]
Allait paraître, et qu'en effet,
Selon mon très ardent souhait,
Je le vis, non sans quelque peine,
Ce même jour-là sur la scène.
Car je vous jure en vérité
Qu'alors la curiosité
Abhorrant, comme la nature,
Le vide, en cette conjoncture,
Elle n'en laissa nulle part ;
Et que maints coururent hasard
D'être étouffés dedans la presse
Où l'on oyoit crier sans cesse :
« Je suffoque, je n'en puis plus ;
Hélas ! monsieur Tartuffius,
Faut-il que de vous voir l'envie
Me coûte peut-être la vie ! »
Nul néanmoins n'y suffoqua,
Et seulement on disloqua

[1] Autrement *l'Imposteur*. (Note de l'auteur.)

A quelques-uns manteaux et côtes.
A cela près, qui fut leur faute,
Car à la presse vont les fous,
On vit, en riant à tous coups,
Ce Tartuffe, cet hypocrite,
Lequel faisant la chattemite,
Sous un masque de piété
Déguise sa malignité,
Et trompe ainsi, séduit, abuse
Le simple, la dupe, la buse.
Ce Molière, par son pinceau,
En a fait le parlant tableau,
Avec tant d'art, tant de justesse,
Et, bref, tant de délicatesse,
Qu'il charme tous les vrais dévots,
Comme il fait enrager les faux.
Et les caractères au reste,
C'est une chose manifeste,
Sont tous si bien distribués
Et naturellement joués,
Que jamais nulle comédie
Ne fut aussi tant applaudie.

La vogue fut en effet extraordinaire. Les dix premières chambrées s'élevèrent aux chiffres suivants :

Mardi 5.	2,860
Vendredi 8	2,045
Dimanche 10	1,895
Mardi 12	2,074
Vendredi 15	2,310
Dimanche 17	2,271
Mardi 19.	1,978
Vendredi 22.	2,278
Dimanche 24	1,657
Mardi 26	1,805[1]

Du 5 février au 9 avril, jour de la clôture, on donna uniquement *le Tartuffe*, et, outre les représentations publiques, on alla le jouer cinq fois en visite. Quarante-quatre représentations presque consécutives récompensèrent le poète des cinq années de lutte qu'il avait traversées. Le jour même de la résurrection de Tartuffe, Molière adressa à Louis XIV son troisième placet où il demande un canonicat pour un fort honnête médecin dont il a l'honneur d'être le malade ; et l'on a remarqué avec raison le sentiment de contentement profond et de profonde gratitude qui

[1] Les dernières représentations du *Tartuffe* qu'on trouve inscrites sur le registre de La Grange sont bien loin de ces chiffres brillants et révèlent peut-être un changement dans les esprits. Le 2 avril 1685, *le Tartuffe* produit 206 livres ; le 3 mai, 182 livres ; et le 16 juin, 170 livres

perce à travers ce badinage, bien fait aussi pour surprendre de la part du comédien parlant au roi.

Le Tartuffe ne fut point, comme l'avait été *l'École des Femmes*, attaqué sur son propre terrain, sur les scènes rivales. On connaît seulement une petite pièce en un acte en vers intitulée *la Critique du Tartuffe*, imprimée à la fin de l'année 1669. Il est douteux que cette pièce ait été jouée, ou, si elle le fut, elle n'eut probablement, comme il est dit dans le *Journal du Théâtre français* par de Mouhy [1], « qu'un théâtre particulier, dans le faubourg Saint-Honoré, chez un seigneur dont on n'a pas retenu le nom. »

Une épître en vers, adressée à l'auteur de la *Critique du Tartuffe*, se lit en tête de cette satire. Pradon, depuis Bret qui a le premier lancé cette conjecture, passe pour être l'auteur de ces vers qu'on ne lira peut-être pas sans curiosité. Voici « la lettre satirique sur *le Tartuffe*, écrite à l'auteur de *la Critique*. »

J'ai lu, cher Dorilas, la galante manière
Dont tu veux critiquer et Tartuffe et Molière ;
Et, sans t'importuner d'inutiles propos,
Je vais rimer aussi la critique en deux mots.
Dès le commencement, une vieille bigote
Querelle les acteurs, et sans cesse radote,
Crie, et n'écoute rien, se tourmente sans fruit.
Ensuite une servante y fait autant de bruit,
A son maudit caquet donne libre carrière,
Réprimande son maître et lui rompt en visière,
L'étourdit, l'interrompt, parle sans se lasser ;
Un bon coup suffirait pour la faire cesser,
Mais on s'aperçoit bien que son maître, par feinte,
Attend, pour la frapper, qu'elle soit hors d'atteinte.
Surtout peut-on souffrir l'homme aux *réalités*,
Qui, pour se faire aimer, dit cent impiétés !
Débaucher une femme .....
Chez ce galant bigot est une bagatelle.
A l'entendre, le ciel permet tous les plaisirs ;
Il en sait disposer au gré de ses désirs ;
Et, quoi qu'il puisse faire, il se le rend traitable.
Pendant ces beaux discours, Orgon sous une table,
Incrédule toujours, pour être convaincu,
Semble attendre en repos qu'on le fasse cocu.
Il se détrompe enfin, et comprend sa disgrâce,
Déteste le Tartuffe et pour jamais le chasse.
Après que l'imposteur a fait voir son courroux,
Après qu'on a juré de le rouer de coups,
Et d'autres incidents de cette même espèce,
Le cinquième acte vient : il faut finir la pièce.
Molière la finit, et nous fait avouer

[1] Manuscrit de la Bibliothèque cité par M. Fournier (*le Roman de Molière*, p. 243).

Qu'il en tranche le nœud qu'il n'a su dénouer.
Molière plaît assez, son génie est folâtre;
Il a quelques talents pour le jeu du théâtre;
Et, pour en bien parler, c'est un bouffon plaisant,
Qui divertit le monde en le contrefaisant.
Ses grimaces souvent causent quelques surprises;
Toutes ses pièces sont d'agréables sottises;
Il est mauvais poète et bon comédien.
Il fait rire; et de vrai, c'est tout ce qu'il fait bien.
Molière à son bonheur doit tous ses avantages :
C'est son bonheur qui fait le prix de ses ouvrages.
Je sais que *le Tartuffe* a passé son espoir,
Que tout Paris en foule a couru pour le voir;
Mais, avec tout cela, quand on l'a vu paraître,
On l'a tant applaudi, faute de le connaître.
Un si fameux succès ne lui fut jamais dû,
Et s'il a réussi, c'est qu'on l'a défendu.

Quant à *la Critique* elle-même, c'est une parodie presque inintelligible et souvent fort grossière des principales scènes de la comédie de Molière. Citons seulement quelques vers qui montrent ce qu'on osait dire encore du poète à une époque où il avait produit ses plus admirables chefs-d'œuvre. On lit à la scène XI :

Je sais que c'est à tort qu'il a des envieux.
Que diable! s'il pouvait, ne ferait-il pas mieux?
Et, quoiqu'il plaise à faux, en est-il moins louable?
Je sais qu'il fait des vers qui le rendent pendable;
Que tous ses incidents, chez lui tant rebattus,
Sont nés en Italie et par lui revêtus;
Et, dans son cabinet, que sa muse en campagne,
Vole, dans mille auteurs, les sottises d'Espagne,
Mais le siècle le souffre; et, malgré ma raison,
Le pauvre homme!... pour moi, je signe son pardon.

N'est-ce pas là un singulier exemple d'impertinence et d'effronterie?

Les orages que souleva *le Tartuffe* dans la société religieuse du XVIIe siècle, furent d'une extrême violence; des esprits conciliants essayèrent bien de prendre l'ouvrage par le bon côté; Saint-Évremond, par exemple, écrivait à un ami : « Je viens de lire *le Tartuffe*, c'est le chef-d'œuvre de Molière. Je ne sais pas comment on a pu en empêcher si longtemps la représentation. Si je me sauve, je lui devrai mon salut. La dévotion est si raisonnable dans la bouche de Cléante, qu'elle me fait renoncer à toute ma philosophie; et les faux dévôts sont si bien dépeints, que la honte de leur peinture les fera renoncer à l'hypocrisie. Sainte piété, que vous allez apporter de bien au monde! » Mais ce sentiment optimiste ne prévalut pas. Des protestations violentes s'élevèrent de toutes parts. Nous avons donné (tome Ier, page CCVI) le fragment du sermon de Bourdaloue sur *l'Hypocrisie*, où il condamne éloquemment l'œuvre de Molière, alors

dans sa nouveauté. Depuis il s'est livré sur ce terrain un combat qui n'a jamais été interrompu que par intervalles. Nous trouvons dans une récente publication les réflexions suivantes où Gœthe caractérise, à son point de vue, mais très simplement, ce qui s'est passé à l'égard de cette comédie [1] :

« Le Tartuffe de Molière excite notre haine ; c'est un criminel qui feint hypocritement la piété et la moralité pour porter dans une famille bourgeoise toute espèce de ruine ; le dénouement par la police est donc très naturel et très bien accueilli. Dans les derniers temps, cette pièce a été reprise et remise en honneur, parce qu'elle servait à révéler les menées secrètes d'une certaine classe d'hommes qui menaçait de pervertir le gouvernement. Ce n'était pas du tout la beauté et le génie de cette œuvre que l'on apercevait et que l'on applaudissait : la pièce n'était qu'une arme hostile ; les partis étaient en lutte, l'un voulait se défendre contre les maux que l'autre cherchait à répandre. Ce qui paraissait saillant dans la pièce, c'était le sujet qui est toujours vivant et qui, grâce à l'art avec lequel il est traité, conserve toujours son effet. »

Nous ne reproduirons pas les divers jugements qui ont été portés sur la valeur morale de cette comédie ; presque tous se sentent des haines ardentes qu'elle a émues. Il peut être curieux toutefois de rappeler, ne serait-ce que pour expliquer les hésitations de Louis XIV, l'opinion exprimée par Napoléon Ier :

« Après dîner, dit l'auteur du *Mémorial de Sainte-Hélène*, l'empereur nous a lu *le Tartuffe* ; mais il n'a pu l'achever, il se sentait trop fatigué; il a posé le livre, et, après le juste tribut d'éloges donné à Molière, il a terminé d'une manière à laquelle nous ne nous attendions pas : « Certainement, a-t-il dit, l'en-« semble du *Tartuffe* est de main de maître, c'est un des chefs-« d'œuvre d'un homme inimitable ; toutefois cette pièce porte un « tel caractère, que je ne suis nullement étonné que son appari-« tion ait été l'objet de fortes négociations à Versailles, et de « beaucoup d'hésitation dans Louis XIV. Si j'ai droit de m'éton-« ner de quelque chose, c'est qu'il l'ait laissé jouer, elle présente, « à mon avis, la dévotion sous des couleurs si odieuses, une « certaine scène offre une situation si décisive, si complètement « indécente, que, pour mon propre compte, je n'hésite pas à « dire que, si la pièce eût été faite de mon temps, je n'en aurais « pas permis la représentation. »

Ce qui est certain, c'est que *le Tartuffe* a été surtout un événement considérable, un fait historique dont le développement, après deux siècles, est à peine épuisé. Des passions contradic-

[1] *Conversations de Gœthe*, recueillies par Eckermann, traduites par Délerot, tome II, page 364.

toires l'ont constamment interprété jusqu'ici. Il ne semble pas, toutefois, impossible de prévoir le moment où tous les esprits, ralliés enfin dans une juste admiration, goûteront librement le chef-d'œuvre littéraire.

Passons maintenant aux renseignements qu'il importe au lecteur d'avoir sur la publication du *Tartuffe*. Molière livra presque immédiatement sa pièce à l'impression. Voici le titre de la première édition, qui parut au mois de mars :

« Le *Tartuffe ou l'Imposteur*, comédie par J.-B. P. de Molière. Imprimé aux despens de l'autheur, et se vend à Paris, chez Jean Ribou, au Palais, vis-à-vis de l'église de la Sainte-Chapelle, à l'image S. Louis. 1669. Avec privilége du roi. » Extrait du privilége : « Par grâce et privilége du roi, donné à Paris le 15e jour de mars 1669... il est permis à J.-B. P. de Molière de faire imprimer, vendre et débiter une pièce de théâtre de sa composition intitulée *l'Imposteur*, pendant le temps et espace de dix années. » Achevé d'imprimer pour la première fois le 23 mars 1669.

Cette première édition contient la préface, excellent morceau de polémique, que Sainte-Beuve a comparé, pour le fond et pour la forme, à certaines pages des *Provinciales*. Robinet, le 6 avril, annonçait la mise en vente dans les termes suivants :

Monsieur *Tartuffe* ou le pauvre homme!
Ce qui les faux dévots assomme,
Devient public plus que jamais.
Comme au théâtre désormais
Il se montre chez le libraire,
Qui vend l'écu chaque exemplaire;
Et de sa boutique, en un mot,
En doive crever tout cagot,
Il va produire leur peinture,
En belle et fine miniature,
Par tous les lieux de l'univers.
O, pour eux, l'étrange revers!

Qu'aurait dit le timide Loret, s'il avait pu entendre son successeur s'exprimer avec une telle rudesse ?

Le frontispice de l'édition nous apprend que Molière avait fait les frais d'impression ; il n'en faudrait nullement conclure, comme on l'a fait avec une indignation inopportune, que pas un libraire ne voulut s'en charger. Il y a tout lieu de croire, au contraire, que l'arrangement que prit l'auteur était favorable à ses intérêts. Plusieurs de nos écrivains modernes n'ont-ils pas suivi cet exemple ?

La deuxième édition parut moins de trois mois après la première : « Le *Tartuffe ou l'Imposteur*, comédie par J.-B. P. de Molière. A Paris, chez Jean Ribou, au Palais, vis-à-vis la porte de l'église de la Sainte-Chapelle, à l'image S. Louis. 1669. Avec privilége du roi. » Achevé d'imprimer le 6 juin 1669.

La mention « imprimé aux dépens de l'auteur » a disparu, et l'extrait du privilège est suivi de cette déclaration : « Ledit sieur Molière a cédé son droit de privilége à Jean Ribou, marchand libraire à Paris, pour en jouir suivant l'accord fait entre eux. » C'est probablement pour cette seconde édition que Molière reçut la somme de deux cents pistoles (deux mille livres), somme que, suivant Gabriel Guéret dans sa *Promenade de Saint-Cloud*, le libraire trouvait trop forte et « commençait à regretter. » Cette deuxième édition contenait de plus que la première les trois placets au roi, précédés du court avis du libraire au lecteur qu'on lira plus loin.

La troisième édition est à la date de 1673 : « Le *Tartuffe ou l'Imposteur*, comédie par J.-B. P. Molière. A Paris, chez Claude Barbin, au Palais, sur le second perron de la S. Chapelle. 1673. Avec privilége du roi. » Achevé d'imprimer le 15 mai 1673. L'extrait du privilége est suivi de cette nouvelle déclaration : « Le privilége ci-dessus a été cédé à Claude Barbin, suivant les actes passés par-devant notaires. » Cette troisième édition comprend tout ce que contenait la précédente. Des exemplaires de l'une et de l'autre sont ornés d'une gravure qui représente Orgon sortant de dessous la table.

Le texte qui vient ensuite est celui de 1682. La Grange et Vinot ont, au-dessous du faux-titre, retracé avec beaucoup de précision l'historique de la représentation de cette pièce. L'exemplaire ayant appartenu à La Reynie témoigne qu'aucun carton ne fut alors exigé par la censure.

Nous reproduisons le texte de la première édition ; nous donnons les variantes des trois autres. Ces variantes sont, du reste fort peu considérables. Le *Tartuffe* fut mis au jour par Molière avec un soin qu'il n'apporta pas, comme nous avons eu l'occasion de le remarquer, à la publication de toutes ses pièces. La leçon primitive du *Tartuffe* ayant été fort correctement établie, on n'y toucha plus, et l'on verra que les différences que présentent entre elles les éditions successives sont, pour le sens, presque insignifiantes. L'œuvre où il eût été le plus intéressant de saisir quelques hésitations de l'expression ou de la pensée, est celle où l'on en trouve le moins de traces : imprimée tardivement, elle nous apparaît plus qu'aucune autre dans un état de perfection immédiate et définitive. L. M.

ADDITION

A LA NOTICE PRÉLIMINAIRE.

Le duc d'Aumale a tiré des archives de la maison de Condé une lettre de Henri Jules, duc d'Enghien, fils du grand Condé, à un M. de Ricous qui faisait à Paris les affaires de son père.

Voici cette lettre qui a été publiée dans le *Moliériste*, du 1er octobre 1881 :

« *Henri-Jules de Bourbon à M. de Ricous.*

« Monsieur mon père ira à la Saint-Hubert à Versaille et le lendemain de la Saint-Hubert il ira au Rincy où Madame la Princesse Palatine ira l'attendre. On y voudroit avoir Molière pour jouer la comédie des *Médecins* et l'on voudroit aussy y avoir *Tartufe*. Parlés-luy en donc pour qu'il tiene ces deux comédies prestes et s'il y a quelque rôle à repasser qu'il les face repasser à ces (*sic*) camarades. S'il en vouloit faire quelque difficultés, parlés luy d'une manière qui lui face comprendre que Monsieur mon pére et moy en avons bien envie et qu'il nous fera plaisir de nous contenter en cela et de n'y point aporter de difficulté. Si le quatriesme acte de *Tartufe* estoit faict demandés luy s'il ne le pouroit pas jouer. Et ce qu'il faut lui recommander particulièrement c'est de n'en parler à persone et l'on ne veut point que l'on le sçache devant que cela soit faict.

« Dittes-luy donc qu'il n'en dise mot et qu'il tiene prest tout ce qu'il faut pour cela. Je me suis chargé de la part de Monsieur mon père de vous mander ce que je vous mande. N'en parlés du tout qu'à Molière. Si M. le Nostre est à Paris, il faudroit faire en sorte qu'il vint le plus tôt qu'il pouroit. Parlés-luy et ditesque Monsieur mon père l'atant pour le parterre. Parlés à M. Caillet pour la voiture.

« Vous estés un homme vigilant et actif. Je sçay bien que l'on peut se reposer sur vous. Je vous prie de n'y pas manquer et de me faire sçavoir la responce de Molière.

« HENRY-JULES DE BOURBON. »

Sans aucun doute ce billet est du mois d'octobre 1665 et se rapporte à la représentation du *Tartuffe* qui eut lieu au Raincy le 8 novembre de cette annee. Mais La Grange, dans son registre et dans l'édition de 1682, dit formellement que le *Tartuffe* « parfait, entier et achevé en cinq actes fut joué au Raincy le 29 novembre 1664. Comment le duc d'Enghien peut-il demander, au mois d'octobre 1665, si le quatrième acte de *Tartuffe* est fait? Il avait assisté à la représentation de 1664 ; il ne pouvait se tromper. M. Régnier, ex-sociétaire de la Comédie-Française, explique, dans un article inséré au journal le *Temps* du 8 octobre 1881, la contradiction qui semble exister entre deux témoins si irrécusables. Il pense qu'il s'agit d'un remaniement demandé au poète et d'un quatrième acte, non pas *fait* mais *refait*, corrigé, peut-être selon les indications du prince. Nous ne voyons pas, en effet, d'autre manière de résoudre le problème. Le grand Condé aurait collaboré en quelque sorte au *Tartuffe* comme Louis XIV avait collaboré aux *Fâcheux*.

PRÉFACE [1]

Voici une comédie dont on a fait beaucoup de bruit, qui a été longtemps persécutée ; et les gens qu'elle joue ont bien fait voir qu'ils étoient plus puissants en France que tous ceux que j'ai joués jusqu'ici. Les marquis, les précieuses, les cocus et les médecins, ont souffert doucement qu'on les ait représentés, et ils ont fait semblant de se divertir, avec tout le monde, des peintures que l'on a faites d'eux ; mais les hypocrites n'ont point entendu raillerie ; ils se sont effarouchés d'abord, et ont trouvé étrange que j'eusse la hardiesse de jouer leurs grimaces, et de vouloir décrier un métier dont tant d'honnêtes gens se mêlent. C'est un crime qu'ils ne sauroient me pardonner ; et ils se sont tous armés contre ma comédie avec une fureur épouvantable. Ils n'ont eu garde de l'attaquer par le côté qui les a blessés : ils sont trop politiques pour cela, et savent trop bien vivre pour découvrir le fond de leur âme. Suivant leur louable coutume, ils ont couvert leurs intérêts de la cause de Dieu ; et *le Tartuffe*, dans leur bouche [2], est une pièce qui offense la piété. Elle est, d'un

[1] Cette préface a été composée pour la première édition de 1669 ; elle a donc été écrite postérieurement aux placets qu'on lira tout à l'heure. On s'accorde à en admirer l'habileté et la modération, ainsi que la force du raisonnement, la concision et la vigueur du style qui règnent d'un bout à l'autre. En passant de ces pages si fermes et si lumineuses aux pages de la Lettre sur *l'Imposteur*, qui traitent exactement le même sujet, on s'apercevra que, malgré la ressemblance des arguments développés de part et d'autre, malgré des doctrines philosophiques communes, malgré enfin, quelques réminiscences qu'il est facile de saisir chez Molière, la lettre de 1667 et cette préface n'ont pu être tracées par la même plume.

[2] « *Le Tartuffe*, dans leur bouche, » pourrait être entendu : *Le*

bout à l'autre, pleine d'abominations, et l'on n'y trouve rien qui ne mérite le feu. Toutes les syllabes en sont impies ; les gestes mêmes y sont criminels ; et le moindre coup d'œil, le moindre branlement de tête, le moindre pas à droite ou à gauche, y cache des mystères qu'ils trouvent moyen d'expliquer à mon désavantage. J'ai eu beau la soumettre aux lumières de mes amis, et à la censure de tout le monde ; les corrections que j'y ai pu faire* ; le jugement du roi et de la reine, qui l'ont vue ; l'approbation des grands princes et de messieurs les ministres, qui l'ont honorée publiquement de leur présence ; le témoignage des gens de bien, qui l'ont trouvée profitable, tout cela n'a de rien servi. Ils n'en veulent point démordre ; et, tous les jours encore, ils font crier en public des zélés indiscrets, qui me disent des injures pieusement, et me damnent par charité.

Je me soucierois fort peu de tout ce qu'ils peuvent dire, n'étoit l'artifice qu'ils ont de me faire des ennemis que je respecte, et de jeter dans leur parti de véritables gens de bien, dont ils préviennent la bonne foi, et qui, par la chaleur qu'ils ont pour les intérêts du ciel, sont faciles à recevoir les impressions qu'on veut leur donner. Voilà ce qui m'oblige à me défendre. C'est aux vrais dévots que je veux partout me justifier sur la conduite de ma comédie ; et je les conjure, de tout mon cœur, de ne point condamner les choses avant que de les voir, de se défaire de toute prévention, et de ne point servir la passion de ceux dont les grimaces les déshonorent.

Si l'on prend la peine d'examiner de bonne foi ma comédie, on verra sans doute que mes intentions y sont partout innocentes, et qu'elle ne tend nullement à jouer les choses que l'on doit révérer ; que je l'ai traitée avec toutes les précautions que me demandoit la délicatesse de la matière** ; et que j'ai mis tout l'art et tous les soins qu'il m'a été possible pour bien distinguer le personnage de l'hypo-

* VAR. *Les corrections que j'ai pu faire* (1682).

** VAR. *Que demandoit la délicatesse de la matière* (1682).

Tartuffe, quand ils le récitent, quand ils le déclament ; et Molière veut dire : suivant eux, à les en croire. On rencontre une expression à peu près semblable, acte II, scène I du *Dépit amoureux*.

crite d'avec celui du vrai dévot. J'ai employé pour cela deux actes entiers à préparer la venue de mon scélérat. Il ne tient pas un seul moment l'auditeur en balance; on le connoît d'abord aux marques que je lui donne ; et, d'un bout à l'autre, il ne dit pas un mot, il ne fait pas une action, qui ne peigne aux spectateurs le caractère d'un méchant homme, et ne fasse éclater celui du véritable homme de bien que je lui oppose.

Je sais bien que, pour réponse, ces messieurs tâchent d'insinuer que ce n'est point au théâtre à parler de ces matières; mais je leur demande, avec leur permission, sur quoi ils fondent cette belle maxime. C'est une proposition qu'il ne font que supposer, et qu'ils ne prouvent en aucune façon; et, sans doute, il ne seroit pas difficile de leur faire voir que la comédie, chez les anciens, a pris son origine de la religion, et faisoit partie de leurs mystères; que les Espagnols, nos voisins, ne célèbrent guère de fête où la comédie ne soit mêlée; et que, même parmi nous, elle doit sa naissance aux soins d'une confrérie à qui appartient encore aujourd'hui l'hôtel de Bourgogne; que c'est un lieu qui fut donné pour y représenter les plus importants mystères de notre foi; qu'on en voit encore des comédies imprimées en lettres gothiques, sous le nom d'un docteur de Sorbonne; et, sans aller chercher si loin, que l'on a joué, de notre temps, des pièces saintes de M. de Corneille[1], qui ont été l'admiration de toute la France.

Si l'emploi de la comédie est de corriger les vices des hommes, je ne vois pas par quelle raison il y en aura de privilégiés. Celui-ci est, dans l'État, d'une conséquence bien plus dangereuse que tous les autres; et nous avons vu que le théâtre a une grande vertu pour la correction. Les plus beaux traits d'une sérieuse morale sont moins puissants, le plus souvent, que ceux de la satire; et rien ne reprend mieux la plupart des hommes que la peinture de leurs défauts. C'est une grande atteinte aux vices, que de les exposer à la risée de tout le monde. On souffre aisément des répréhensions; mais on ne souffre point la raillerie. On veut bien être méchant; mais on ne veut point être ridicule.

[1] *Polyeucte*, et *Théodore, vierge et martyre.*

On me reproche d'avoir mis des termes de piété dans la bouche de mon imposteur. Et pouvois-je m'en empêcher, pour bien représenter le caractère d'un hypocrite? Il suffit, ce me semble, que je fasse connoître les motifs criminels qui lui font dire les choses, et que j'en aie retranché les termes consacrés, dont on auroit eu peine à lui entendre faire un mauvais usage[1]. — Mais il débite au quatrième acte une morale pernicieuse. — Mais cette morale est-elle quelque chose dont tout le monde n'eût les oreilles rabattues[2]? Dit-elle rien de nouveau dans ma comédie? Et peut-on craindre que des choses si généralement détestées fassent quelque impression dans les esprits; que je les rende dangereuses en les faisant monter sur le théâtre; qu'elles reçoivent quelque autorité de la bouche d'un scélérat? Il n'y a nulle apparence à cela; et l'on doit approuver la comédie du *Tartuffe*, ou condamner généralement toutes les comédies.

C'est à quoi l'on s'attache furieusement depuis un temps; et jamais on ne s'étoit si fort déchaîné contre le théâtre. Je ne puis pas nier qu'il n'y ait eu des Pères de l'Eglise qui ont condamné la comédie; mais on ne peut pas me nier aussi qu'il n'y en ait eu quelques-uns qui l'ont traitée un peu plus doucement. Ainsi l'autorité dont on prétend appuyer la censure est détruite par ce partage : et toute la conséquence qu'on peut tirer de cette diversité d'opinions en des esprits éclairés des mêmes lumières, c'est qu'ils ont pris la comédie différemment, et que les uns l'ont considérée dans sa pureté, lorsque les autres l'ont regardée dans sa corruption, et confondue avec tous ces vilains spectacles qu'on a eu raison de nommer des spectacles de turpitude.

Et en effet, puisqu'on doit discourir des choses et non pas des mots, et que la plupart des contrariétés viennent de ne se pas entendre, et d'envelopper dans un même

[1] Molière fait allusion au vers qu'il avait mis dans la bouche de Tartuffe (acte III, scène VII) :

O ciel! pardonne-lui comme je lui pardonne!

vers qu'il modifia comme l'on verra plus loin. Il y avait eu peut-être plus d'un retranchement ou d'une correction opérés dans le but d'apaiser les scrupules, et dont la tradition n'a pas gardé le souvenir.

[2] Il s'agit ici de la fausse morale casuistique que Pascal avait tant raillée notamment dans la septième *Provinciale*.

mot des choses opposées, il ne faut qu'ôter le voile de l'équivoque, et regarder ce qu'est la comédie en soi, pour voir si elle est condamnable. On connoîtra, sans doute, que, n'étant autre chose qu'un poème ingénieux, qui, par des leçons agréables, reprend les défauts des hommes, on ne sauroit la censurer sans injustice ; et, si nous voulons ouïr là-dessus le témoignage de l'antiquité, elle nous dira que ses plus célèbres philosophes ont donné des louanges à la comédie, eux qui faisoient profession d'une sagesse si austère, et qui crioient sans cesse après les vices de leur siècle. Elle nous fera voir qu'Aristote a consacré des veilles au théâtre, et s'est donné le soin de réduire en préceptes l'art de faire des comédies. Elle nous apprendra que de ses plus grands hommes, et des premiers en dignité, ont fait gloire d'en composer eux-mêmes ; qu'il y en a eu d'autres qui n'ont pas dédaigné de réciter en public celles qu'ils avoient composées ; que la Grèce a fait pour cet art éclater son estime, par les prix glorieux et par les superbes théâtres dont elle a voulu l'honorer ; et que, dans Rome enfin, ce même art a reçu aussi des honneurs extraordinaires : je ne dis pas dans Rome débauchée, et sous la licence des empereurs, mais dans Rome disciplinée, sous la sagesse des consuls, et dans le temps de la vigueur de la vertu romaine.

J'avoue qu'il y a eu des temps où la comédie s'est corrompue. Et qu'est-ce que dans le monde on ne corrompt point tous les jours? Il n'y a chose si innocente où les hommes ne puissent porter du crime ; point d'art si salutaire dont ils ne soient capables de renverser les intentions ; rien de si bon en soi qu'ils ne puissent tourner à de mauvais usages. La médecine est un art profitable, et chacun la révère comme une des plus excellentes choses que nous ayons ; et cependant il y a eu des temps où elle s'est rendue odieuse, et souvent on en a fait un art d'empoisonner les hommes. La philosophie est un présent du ciel ; elle nous a été donnée pour porter nos esprits à la connoissance d'un Dieu, par la contemplation des merveilles de la nature ; et pourtant on n'ignore pas que souvent on l'a détournée de son emploi, et qu'on l'a occupée publiquement à soutenir l'impiété. Les choses même les plus saintes ne sont point à couvert de la corruption des hommes ; et nous voyons des scélérats qui, tous les jours,

abusent de la piété, et la font servir méchamment aux crimes les plus grands. Mais on ne laisse pas pour cela de faire les distinctions qu'il est besoin de faire. On n'enveloppe point dans une fausse conséquence la bonté des choses que l'on corrompt, avec la malice des corrupteurs. On sépare toujours le mauvais usage d'avec l'intention de l'art; et, comme on ne s'avise point de défendre la médecine pour avoir été bannie de Rome, ni la philosophie pour avoir été condamnée publiquement dans Athènes, on ne doit point aussi vouloir interdire la comédie pour avoir été censurée en de certains temps. Cette censure a eu ses raisons, qui ne subsistent point ici. Elle s'est renfermée dans ce qu'elle a pu voir; et nous ne devons point la tirer des bornes qu'elle s'est données, l'étendre plus loin qu'il ne faut, et lui faire embrasser l'innocent avec le coupable. La comédie qu'elle a eu dessein d'attaquer n'est point du tout la comédie que nous voulons défendre. Il se faut bien garder de confondre celle-là avec celle-ci. Ce sont deux personnes de qui les mœurs sont tout à fait opposées. Elles n'ont aucun rapport l'une avec l'autre, que la ressemblance du nom; et ce seroit une injustice épouvantable que de vouloir condamner Olympe, qui est femme de bien, parce qu'il y a une Olympe qui a été une débauchée [1]. De semblables arrêts, sans doute, feroient un grand désordre dans le monde. Il n'y auroit rien par là qui ne fût condamné; et, puisque l'on ne garde point cette rigueur à tant de choses dont on abuse tous les jours, on doit bien faire la même grâce à la comédie, et approuver les pièces de théâtre où l'on verra régner l'instruction et l'honnêteté.

Je sais qu'il y a des esprits dont la délicatesse ne peut souffrir aucune comédie; qui disent que les plus honnêtes sont les plus dangereuses; que les passions que l'on y dépeint sont d'autant plus touchantes qu'elles sont pleines de vertu, et que les âmes sont attendries par ces sortes de représentations. Je ne vois pas quel grand crime c'est

[1] On soupçonne Molière d'avoir eu en vue, en prenant ce nom d'Olympe comme au hasard, Dona Olympia Maldachini, belle-sœur du pape Innocent X, mort en 1655 et auteur de la bulle contre les cinq propositions de Jansénius. La vie de cette Olympe, qui n'aurait pas été citée ici à titre de femme de bien, venait d'être traduite de l'italien en français et recherchée avec un grand empressement.

que de s'attendrir à la vue d'une passion honnête ; et c'est un haut étage de vertu que cette pleine insensibilité où ils veulent faire monter notre âme. Je doute qu'une si grande perfection soit dans les forces de la nature humaine ; et je ne sais s'il n'est pas mieux de travailler à rectifier et adoucir les passions des hommes que de vouloir les retrancher entièrement. J'avoue qu'il y a des lieux qu'il vaut mieux fréquenter que le théâtre ; et si l'on veut blâmer toutes les choses qui ne regardent pas directement Dieu et notre salut, il est certain que la comédie en doit être, et je ne trouve point mauvais qu'elle soit condamnée avec le reste ; mais supposé, comme il est vrai, que les exercices de la piété souffrent des intervalles, et que les hommes aient besoin de divertissement, je soutiens qu'on ne leur en peut trouver un qui soit plus innocent que la comédie. Je me suis étendu trop loin. Finissons par un mot d'un grand prince [1] sur la comédie du *Tartuffe*.

Huit jours après qu'elle eut été défendue, on représenta devant la cour une pièce intitulée *Scaramouche hermite ;* et le roi, en sortant, dit au grand prince que je veux dire : « Je voudrais bien savoir pourquoi les gens qui se scandalisent si fort de la comédie de Molière ne disent mot « de celle de *Scaramouche;* » à quoi le prince répondit : « La raison de cela, c'est que la comédie de *Scaramouche* « joue le ciel et la religion, dont ces messieurs-là ne se « soucient point : mais celle de Molière les joue eux-« mêmes ; c'est ce qu'ils ne peuvent souffrir. »

[1] Le grand Condé.

PLACETS AU ROI

SUR LA COMÉDIE DU TARTUFFE

LE LIBRAIRE AU LECTEUR.

Comme les moindres choses qui partent de la plume de monsieur de Molière ont des beautés que les plus délicats ne se peuvent lasser d'admirer, j'ai cru ne devoir pas négliger l'occasion de vous faire part de ces placets, et qu'il était à propos de les joindre à *Tartuffe*, puisque partout il y est parlé de cette incomparable pièce [1].

PREMIER PLACET

PRÉSENTÉ AU ROI

SUR LA COMÉDIE DU TARTUFFE [2] [QUI N'AVAIT PAS ENCORE ÉTÉ REPRÉSENTÉE EN PUBLIC.]*

SIRE,

Le devoir de la comédie étant de corriger les hommes en les divertissant, j'ai cru que, dans l'emploi où je me trouve [3], je n'avois rien de mieux à faire que d'attaquer par des peintures ridicules les vices de mon siècle ; et

* Dans ce titre et dans ceux qui viendront après, nous plaçons entre crochets ce qui appartient seulement à l'édition de 1682.

[1] Cet avis du libraire ainsi que les trois placets qui le suivent, sont donnés pour la première fois dans la deuxième édition du *Tartuffe* qui fut faite par le libraire Ribou, au mois de juin 1669. Le tout a été reproduit dans les éditions de 1673 et de 1682.

[2] Ce placet date du mois d'août ou de septembre 1664. Il réplique au livre du curé de Saint-Barthélemy composé pendant le séjour du roi à Fontainebleau aux mois de juillet et d'août 1664, et il est cité fréquemment par le sieur de Rochemont dans ses Observations imprimées au mois d'avril 1665.

[3] Cet emploi est celui du chef de la troupe des comédiens du roi.

comme l'hypocrisie, sans doute, en est un des plus en usage, des plus incommodes et des plus dangereux, j'avois eu, Sire, la pensée que je ne rendrois pas un petit service à tous les honnêtes gens de votre royaume, si je faisois une comédie qui décriât les hypocrites, et mît en vue, comme il faut, toutes les grimaces étudiées de ces gens de bien à outrance, toutes les friponneries couvertes de ces faux-monnayeurs en dévotions, qui veulent attraper les hommes avec un zèle contrefait et une charité sophistique *.

Je l'ai faite, Sire, cette comédie, avec tout le soin, comme je crois, et toutes les circonspections que pouvoit demander la délicatesse de la matière; et pour mieux conserver l'estime et le respect qu'on doit aux vrais dévots, j'en ai distingué le plus que j'ai pu le caractère que j'avois à toucher. Je n'ai point laissé d'équivoque, j'ai ôté ce qui pouvoit confondre le bien avec le mal, et ne me suis servi dans cette peinture que des couleurs expresses et des traits essentiels qui font reconnoître d'abord un véritable et franc hypocrite.

Cependant toutes mes précautions ont été inutiles. On a profité, Sire, de la délicatesse de votre âme sur les matières de religion, et l'on a su vous prendre par l'endroit seul que vous êtes prenable, je veux dire par le respect des choses saintes. Les tartuffes, sous main, ont eu l'adresse de trouver grâce auprès de Votre Majesté; et les originaux enfin ont fait supprimer la copie, quelque innocente qu'elle fût, et quelque ressemblante qu'on la trouvât.

Bien que ce m'eût été un coup sensible que la suppression de cet ouvrage, mon malheur pourtant étoit adouci par la manière dont Votre Majesté s'étoit expliquée sur ce sujet [1]; et j'ai cru, Sire, qu'elle m'ôtoit tout lieu de me plaindre, ayant eu la bonté de déclarer qu'elle ne trouvoit rien à dire dans cette comédie qu'elle me défendoit de produire en public.

* Var. *Sophistiquée* (1682).

[1] On se souvient que la relation des *Plaisirs de l'Ile enchantée* s'exprime relativement au *Tartuffe* dans les termes suivants : « Quoique la pièce eût été trouvée fort divertissante... et quoiqu'on ne doutât point des bonnes intentions de l'auteur, le roi la défendit pourtant en public, et se priva soi-même de ce plaisir, pour n'en pas laisser abuser à d'autres, moins capables d'en faire un juste discernement. »

Mais, malgré cette glorieuse déclaration du plus grand roi du monde et du plus éclairé, malgré l'approbation encore de M. le légat, et de la plus grande partie de nos prélats, qui tous, dans les lectures particulières que je leur ai faites de mon ouvrage, se sont trouvés d'accord avec les sentiments de Votre Majesté ; malgré tout cela, dis-je, on voit un livre composé par le curé de... qui donne hautement un démenti à tous ces augustes témoignages [1]. Votre Majesté a beau dire, et M. le légat et MM. les prélats ont beau donner leur jugement, ma comédie, sans l'avoir vue, est diabolique, et diabolique mon cerveau ; je suis un démon vêtu de chair et habillé en homme, un libertin, un impie digne d'un supplice exemplaire. Ce n'est pas assez que le feu expie en public mon offense, j'en serois quitte à trop bon marché : le zèle charitable de ce galant homme de bien n'a garde de demeurer là ; il ne veut point que j'aie de miséricorde auprès de Dieu, il veut absolument que je sois damné, c'est une affaire résolue.

Ce livre, Sire, a été présenté à Votre Majesté ; et, sans doute, elle juge bien elle-même combien il m'est fâcheux de me voir exposé tous les jours aux insultes de ces messieurs ; quel tort me feront dans le monde de telles calomnies, s'il faut qu'elles soient tolérées ; et quel intérêt j'ai enfin à me purger de son imposture, et à faire voir au public que ma comédie n'est rien moins que ce qu'on veut qu'elle soit. Je ne dirai point, Sire, ce que j'aurois à demander pour ma réputation, et pour justifier à tout le monde l'innocence de mon ouvrage : les rois éclairés, comme vous, n'ont pas besoin qu'on leur marque ce qu'on souhaite ; ils voient, comme Dieu, ce qu'il nous faut, et savent mieux que nous ce qu'ils nous doivent accorder. Il me suffit de mettre mes intérêts entre les mains de Votre Majesté ; et j'attends d'elle, avec respect, tout ce qu'il lui plaira d'ordonner là-dessus.

[1] C'est *le Roi glorieux au monde*, que nous avons fait connaître et dont nous avons donné un extrait dans la notice préliminaire.

DEUXIÈME PLACET

PRÉSENTÉ AU ROI

DANS SON CAMP DEVANT LA VILLE DE LILLE EN FLANDRE,
PAR LES NOMMÉS DE LA THORILLIÈRE ET DE LA GRANGE, COMÉDIENS DE SA MAJESTÉ ET COMPAGNONS DU SIEUR MOLIÈRE, SUR LA DÉFENSE QUI FUT FAITE, LE 6 AOUT 1667, DE REPRÉSENTER LE TARTUFFE JUSQUES A NOUVEL ORDRE DE SA MAJESTÉ.

SIRE,

C'est une chose bien téméraire à moi que de venir importuner un grand monarque au milieu de ses glorieuses conquêtes; mais, dans l'état où je me vois, où trouver, SIRE, une protection qu'au lieu où je la viens chercher? Et qui puis-je solliciter contre l'autorité de la puissance qui m'accable, que la source de la puissance et de l'autorité, que le juste dispensateur des ordres absolus, que le souverain juge et le maître de toutes choses?

Ma comédie, SIRE, n'a pu jouir ici des bontés de VOTRE MAJESTÉ. En vain je l'ai produite sous le titre de *l'Imposteur*, et déguisé le personnage sous l'ajustement d'un homme du monde; j'ai eu beau lui donner un petit chapeau, de grands cheveux, un grand collet, une épée, et des dentelles sur tout l'habit, mettre en plusieurs endroits des adoucissements, et retrancher avec soin tout ce que j'ai jugé capable de fournir l'ombre d'un prétexte aux célèbres originaux du portrait que je voulais faire : tout cela n'a de rien servi. La cabale s'est réveillée aux simples conjectures qu'ils ont pu avoir de la chose. Ils ont trouvé moyen de surprendre des esprits qui, dans toute autre matière, font une haute profession de ne se point

laisser surprendre [1]. Ma comédie n'a pas plutôt paru, qu'elle s'est vue foudroyée par le coup d'un pouvoir qui doit imposer du respect; et tout ce que j'ai pu faire en cette rencontre pour me sauver moi-même de l'éclat de cette tempête, c'est de dire que VOTRE MAJESTÉ avoit eu la bonté de m'en permettre la représentation, et que je n'avais pas cru qu'il fût besoin de demander cette permission à d'autres, puisqu'il n'y avoit qu'elle seule qui me l'eût défendue.

Je ne doute point, SIRE, que les gens que je peins dans ma comédie ne remuent bien des ressorts auprès de VOTRE MAJESTÉ, et ne jettent dans leur parti, comme ils l'ont déjà fait, de véritables gens de bien, qui sont d'autant plus prompts à se laisser tromper qu'ils jugent d'autrui par eux-mêmes. Ils ont l'art de donner de belles couleurs à toutes leurs intentions. Quelque mine qu'ils fassent, ce n'est point du tout l'intérêt de Dieu qui les peut émouvoir : ils l'ont assez montré dans les comédies qu'ils ont souffert qu'on ait jouées tant de fois en public sans en dire le moindre mot. Celles-là n'attaquoient que la piété et la religion, dont ils se soucient fort peu; mais celle-ci les attaque et les joue eux-mêmes; et c'est ce qu'ils ne peuvent souffrir [2]. Ils ne sauroient me pardonner de dévoiler leur imposture aux yeux de tout le monde; et, sans doute, on ne manquera pas de dire à VOTRE MAJESTÉ que chacun s'est scandalisé de ma comédie. Mais la vérité pure, SIRE, c'est que tout Paris ne s'est scandalisé que de la défense qu'on en a faite, que les plus scrupuleux en ont trouvé la représentation profitable, et qu'on s'est étonné que des personnes d'une probité si connue aient eu une si grande déférence pour des gens qui devroient être l'horreur de

[1] Molière désigne, par cette phrase et par la suivante, M. de Lamoignon, premier président du Parlement de Paris, de qui était venue la défense de continuer les représentations du *Tartuffe*, C'est le même président de Lamoignon qui fut le protecteur de Boileau et l'inspirateur du *Lutrin*.

[2] Cette phrase est presque mot pour mot la réponse que le grand Condé avait faite au roi relativement à *Scaramouche hermite*, et que Molière a rapportée à la fin de la préface du *Tartuffe*. Dans ce placet, qui est antérieur de deux années à la préface, il a la discrétion de ne pas citer le prince; il fait seulement usage de ses paroles, persuadé sans doute que le monarque se rappellera suffisamment par qui et à quelle occasion elles ont été dites. (AUGER.)

tout le monde, et sont si opposés à la véritable piété, dont elles font profession.

J'attends avec respect l'arrêt que Votre Majesté daignera prononcer sur cette matière : mais il est très-assuré, Sire, qu'il ne faut plus que je songe à faire des comédies, si les tartuffes ont l'avantage; qu'ils prendront droit par là de me persécuter plus que jamais, et voudront trouver à redire aux choses les plus innocentes qui pourront sortir de ma plume.

Daignent vos bontés, Sire, me donner une protection contre leur rage envenimée ! et puissé-je, au retour d'une campagne si glorieuse, délasser Votre Majesté des fatigues de ses conquêtes, lui donner d'innocents plaisirs après de si nobles travaux, et faire rire le monarque qui fait trembler toute l'Europe !

TROISIÈME PLACET

PRÉSENTÉ AU ROI

[LE 5 FÉVRIER 1669]

Sire.

Un fort honnête médecin [1], dont j'ai l'honneur d'être le malade, me promet et veut s'obliger par-devant notaire de me faire vivre encore trente années, si je puis lui obte-

[1] Nous avons cité (tome I, page CLXXXVII, édition des œuvres complètes), parmi les amis de Molière, le docteur de Jean-Armand de Mauvillain, élu doyen de la très salubre Faculté en 1666. Après avoir raconté les luttes de ce novateur avec les demeurants de la saignée et des vieux principes, notamment avec le doyen Blondel, M. Maurice Raynaud (*Les Médecins au temps de Molière*, pages 423 à 437) ajoute ce qui suit : « Mauvillain avait de nombreux amis dans la Faculté. Il y exerça avec talent les fonctions de professeur de botanique, et plus tard collabora avec Fagon à la rédaction de l'*Hortus regius*. Les thèses soutenues sous sa présidence, et dues à son inspiration, ont la plupart un double caractère. Ou bien il s'agit des louanges de la chimie, et là nous retrouvons l'ancien élève de Montpellier, tout dévoué à la polypharmacie, vantant les vertus singulières de la corne de rhinocéros, du sa-

nir une grâce de Votre Majesté. Je lui ai dit, sur sa promesse, que je ne lui demandois pas tant, et que je serois satisfait de lui pourvu qu'il s'obligeât de ne me point tuer. Cette grâce, Sire, est un canonicat de votre chapelle royale de Vincennes, vacant par la mort de...

Oserois-je demander encore cette grâce à Votre Majesté le propre jour de la grande résurrection de Tartuffe, ressuscité par vos bontés? Je suis, par cette première faveur, réconcilié avec les dévots; et je le serois, par cette seconde, avec les médecins. C'est pour moi, sans doute, trop de grâces à la fois ; mais peut-être n'en est-ce pas trop pour Votre Majesté; et j'attends, avec un peu d'espérance respectueuse, la réponse de mon placet.

phir, de l'émeraude, du bézoard, de l'antimoine surtout, et raillant vigoureusement les partisans attardés du séné et du sirop de roses pâles; ou bien c'est quelque sujet facétieux comme celui-ci: *An pallidis virginum coloribus Venus* ? prêtant à toute espèce d'équivoques et de plaisanteries gauloises, dites en beau latin. — Tout cela semble nous révéler un homme d'humeur fort indépendante, fort joviale, fort irascible, naturellement porté à l opposition, et jouant, dans les luttes de l'Ecole, le rôle d'un chef do parti. » C'est pour le fils de ce docteur que Molière sollicitait un canonicat de la chapelle de Vincennes, qui fut accordé à sa demande.

LE TARTUFFE

PERSONNAGES.	ACTEURS.
MADAME PERNELLE, mère d'Orgon . . .	LOUISE BÉJART.
ORGON, mari d'Elmire	MOLIÈRE.
ELMIRE, femme d'Orgon	Mlle MOLIÈRE.
DAMIS, fils d'Orgon.	HUBERT.
MARIANE, fille d'Orgon et amante de Valère.	Mlle DEBRIE.
VALÈRE, amant de Mariane.	LA GRANGE.
CLÉANTE, beau-frère d'Orgon.	LA THORILLIÈRE.
TARTUFFE, faux dévôt.	DU CROISY.
DORINE, suivante de Mariane.	MADEL. BÉJART.
M. LOYAL, sergent	DEBRIE [1].
UN EXEMPT.	
FLIPOTE, servante de Mme Pernelle [2].	

La scène est à Paris.

[1] Tous ces noms d'acteurs, sauf ce dernier, sont expressément mentionnés par Robinet dans sa lettre du 23 février 1669. Il ajoute à l'adresse de chacun d'eux le compliment que voici:

A propos d'éclat théâtral :
Toujours, dans le Palais-Royal,
Aussi le *Tartuffe* se joue :
Où son auteur, je vous l'avoue,
Sous le nom de monsieur Orgon,
Amasse pécune et renom.
Mais pas moins encor je n'admire
Son épouse, la jeune Elmire,
Car on ne sauroit constamment
Jouer plus naturellement.
Leur mère, madame Pernelle,
Est une plaisante femelle,
Et s'acquitte, ma foi, des mieux
De son rôle facétieux.
Dorine, maîtresse servante,
Est encor bien divertissante,
Et Cléante enchante et ravit
Dans les excellents vers qu'il dit.
Ces deux autres, ou bien me damne,
Damis et sa sœur Mariane,
Qui sont les deux enfants d'Orgon,
Y font merveille tout de bon.
Valère, amant de cette belle,
Des galants y semble un modèle ;
Et le bon Tartuffe, en un mot,
Charme en son rôle de bigot.

On lit sur le livre de la Thorillière au 8 juin: « A *Phlipote*, 1 livre 10 sous. » La gagiste qui faisait ce personnage muet s'appelait-elle *Phlipote*, réellement? ou la Thorillière la désignait-il par le nom de son rôle? L'huissier de la troupe se nommait Loyal. On a remarqué aussi qu'il y avait un *Laurent* parmi les valets attachés au théâtre. Molière tirait parti de tout son personnel.

LE TARTUFFE

OU

L'IMPOSTEUR

COMÉDIE EN CINQ ACTES

5 août 1667

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME PERNELLE ET FLIPOTE, SA SERVANTE ; ELMIRE, MARIANE, CLÉANTE, DAMIS, DORINE.

MADAME PERNELLE.

Allons, Flipote, allons ; que d'eux je me délivre.

ELMIRE.

Vous marchez d'un tel pas, qu'on a peine à vous suivre.

MADAME PERNELLE.

Laissez, ma bru, laissez ; ne venez pas plus loin ;
Ce sont toutes façons dont je n'ai pas besoin.

ELMIRE.

De ce que l'on vous doit envers vous on s'acquitte.
Mais, ma mère, d'où vient que vous sortez si vite ?

MADAME PERNELLE.

C'est que je ne puis voir tout ce ménage ci,
Et que de me complaire on ne prend nul souci.

Oui, je sors de chez vous fort mal édifiée :
Dans toutes mes leçons j'y suis contrariée ;
On n'y respecte rien, chacun y parle haut,
Et c'est tout justement la cour du roi Pétaud [1].

DORINE.

Si...

MADAME PERNELLE.

Vous êtes, ma mie, une fille suivante,
Un peu trop forte en gueule, et fort impertinente,
Vous vous mêlez sur tout de dire votre avis.

DAMIS.

Mais...

MADAME PERNELLE.

Vous êtes un sot en trois lettres, mon fils.
C'est moi qui vous le dis, qui suis votre grand'mère;
Et j'ai prédit cent fois à mon fils, votre père,
Que vous preniez tout l'air d'un méchant garnement,
Et ne lui donneriez jamais que du tourment.

MARIANE.

Je crois...

MADAME PERNELLE.

Mon Dieu ! sa sœur, vous faites la discrète,
Et vous n'y touchez pas, tant vous semblez doucette;
Mais il n'est, comme on dit, pire eau que l'eau qui dort,
Et vous menez, sous chape [2], un train que je hais fort.

ELMIRE.

Mais, ma mère...

MADAME PERNELLE.

Ma bru, qu'il ne vous en déplaise,
Votre conduite, en tout, est tout à fait mauvaise ;
Vous devriez leur mettre un bon exemple aux yeux ;

[1] La cour du roi Pétaud, c'est, pour autrement parler, la cour du roi de Bohême : « Le roi Pétaud, dit Bret, est le chef que se choisissoient autrefois les mendiants réunis en corporation. Son nom vient du latin *peto*, je demande. Ce roi n'ayant pas plus de pouvoir que ses sujets, ou, plutôt, ayant des sujets fort peu soumis et fort peu gouvernables, on a donné par extension le nom de cour du roi Pétaud à une maison où tout le monde commande. »

[2] Sous chape ou sous cape, c'est-à-dire en secret. La cape ou chape, le *bardocucullus* des Gaulois, était un manteau à capuchon. On rabattait ce capuchon pour se couvrir le visage, lorsqu'on voulait n'être point reconnu ; et métaphoriquement on vivait sous cape, quand on prenait soin de cacher ses actions.

Et leur défunte mère en usoit beaucoup mieux.
Vous êtes dépensière ; et cet état me blesse,
Que vous alliez vêtue ainsi qu'une princesse [1].
Quiconque à son mari veut plaire seulement,
Ma bru, n'a pas besoin de tant d'ajustement.

CLÉANTE.

Mais, madame, après tout...

MADAME PERNELLE.

Pour vous, monsieur son frère,
Je vous estime fort, vous aime, et vous révère ;
Mais enfin si j'étois de mon fils son époux,
Je vous prierois bien fort de n'entrer point chez nous.
Sans cesse vous prêchez des maximes de vivre
Qui par d'honnêtes gens ne se doivent point suivre.
Je vous parle un peu franc ; mais c'est là mon humeur,
Et je ne mâche point ce que j'ai sur le cœur.

DAMIS.

Votre monsieur Tartuffe est bien heureux, sans doute...

MADAME PERNELLE.

C'est un homme de bien qu'il faut que l'on écoute ;
Et je ne puis souffrir, sans me mettre en courroux,
De le voir querellé par un fou comme vous.

DAMIS.

Quoi! je souffrirai, moi, qu'un cagot de critique
Vienne usurper céans un pouvoir tyrannique ;
Et que nous ne puissions à rien nous divertir,
Si ce beau monsieur-là n'y daigne consentir ?

[1] « L'inquiétude de Molière sur tout ce qui pouvait contribuer au succès de ses pièces, dit Grimarest, causa de la mortification à sa femme à la première représentation de *Tartuffe* Comme cette pièce promettoit beaucoup, elle voulut y briller par l'ajustement; elle se fit faire un habit magnifique sans en rien dire a son mari, et du temps à l'avance elle étoit occupé du plaisir de le mettre. Molière alla dans sa loge une demi-heure avant qu'on commençât la pièce. « Comment donc, « mademoiselle! dit-il en la voyant si parée, que voulez-vous dire avec « cet ajustement? Ne savez-vous pas que vous êtes incommodée dans « la pièce? et vous voilà éveillée et ornée comme si vous alliez à une « fête! Déshabillez-vous vite, et prenez un habit convenable à la situa- « tion ou vous devez être. » Peu s'en fallut que la Molière ne voulût pas jouer, tant elle était désolée de ne pouvoir faire parade d'un habit qui lui tenoit plus au cœur que la pièce. » Cette anecdote n'a pour elle d'autre autorité que celle de Grimarest, qui, comme on le sait, n'est pas grande. Elle a, du moins, l'avantage de modérer le trop beau zèle de parure que le reproche de madame Pernelle pourrait faire naître.

DORINE.

S'il le faut écouter, et croire à ses maximes,
On ne peut faire rien, qu'on ne fasse des crimes;
Car il contrôle tout, ce critique zélé.

MADAME PERNELLE.

Et tout ce qu'il contrôle est fort bien contrôlé.
C'est au chemin du ciel qu'il prétend vous conduire :
Et mon fils, à l'aimer, vous devroit tous induire.

DAMIS.

Non, voyez-vous, ma mère, il n'est père ni rien,
Qui me puisse obliger à lui vouloir du bien :
Je trahirois mon cœur de parler d'autre sorte.
Sur ses façons de faire à tous coups je m'emporte :
J'en prévois une suite, et qu'avec ce pied-plat
Il faudra que j'en vienne à quelque grand éclat.

DORINE.

Certes, c'est une chose aussi qui scandalise
De voir qu'un inconnu céans s'impatronise;
Qu'un gueux, qui, quand il vint, n'avoit pas de souliers,
Et dont l'habit entier valoit bien six deniers,
En vienne jusque-là que de se méconnoître,
De contrarier tout, et de faire le maître.

MADAME PERNELLE.

Eh ! merci de ma vie, il en iroit bien mieux
Si tout se gouvernoit par ses ordres pieux.

DORINE.

Il passe pour un saint dans votre fantaisie :
Tout son fait, croyez-moi, n'est rien qu'hypocrisie.

MADAME PERNELLE.

Voyez la langue !

DORINE.

A lui, non plus qu'à son Laurent,
Je ne me fierois, moi, que sur un bon garant.

MADAME PERNELLE.

J'ignore ce qu'au fond le serviteur peut être ;
Mais pour homme de bien je garantis le maître.
Vous ne lui voulez mal et ne le rebutez
Qu'à cause qu'il vous dit à tous vos vérités.
C'est contre le péché que son cœur se courrouce,
Et l'intérêt du ciel est tout ce qui le pousse.

DORINE.

Oui; mais pourquoi, surtout depuis un certain temps,
Ne sauroit-il souffrir qu'aucun hante céans?
En quoi blesse le ciel une visite honnête,
Pour en faire un vacarme à nous rompre la tête?
Veut-on que là-dessus je m'explique entre nous?

(Montrant Elmire.)

Je crois que de madame il est, ma foi, jaloux*.

MADAME PERNELLE.

Taisez-vous, et songez aux choses que vous dites.
Ce n'est pas lui tout seul qui blâme ces visites :
Tout ce tracas qui suit les gens que vous hantez,
Ces carrosses sans cesse à la porte plantés,
Et de tant de laquais le bruyant assemblage,
Font un éclat fâcheux dans tout le voisinage.
Je veux croire qu'au fond il ne se passe rien;
Mais enfin on en parle, et cela n'est pas bien.

CLÉANTE.

Hé! voulez-vous, madame, empêcher qu'on ne cause.
Ce seroit dans la vie une fâcheuse chose,
Si, pour les sots discours où l'on peut être mis,
Il falloit renoncer à ses meilleurs amis.
Et quand même on pourroit se résoudre à le faire,
Croiriez-vous obliger tout le monde à se taire?
Contre la médisance il n'est point de rempart.
A tous les sots caquets n'ayons donc nul égard;
Efforçons-nous de vivre avec toute innocence,
Et laissons aux causeurs une pleine licence.

DORINE.

Daphné, notre voisine, et son petit époux,
Ne seroient-ils point ceux qui parlent mal de nous?
Ceux de qui la conduite offre le plus à rire
Sont toujours sur autrui les premiers à médire :
Ils ne manquent jamais de saisir promptement
L'apparente lueur du moindre attachement,
D'en semer la nouvelle avec beaucoup de joie,
Et d'y donner le tour qu'ils veulent qu'on y croie;

* VAR. *Veut-on que là-dessus je m'explique? Entre nous,*
Je crois que de madame il est, ma foi, jaloux.

On entend parfois au théâtre réciter ainsi ces deux vers; mais les éditions originales condamnent toutes ce changement de ponctuation, qui d'ailleurs s'accorde mal avec les habitudes régulières de la prosodie du temps.

Des actions d'autrui, teintes de leurs couleurs,
Ils pensent dans le monde autoriser les leurs,
Et, sous le faux espoir de quelque ressemblance,
Aux intrigues qu'ils ont donner de l'innocence,
Ou faire ailleurs tomber quelques traits partagés
De ce blâme public dont ils sont trop chargés.

MADAME PERNELLE.

Tous ces raisonnements ne font rien à l'affaire.
On sait qu'Orante mène une vie exemplaire ;
Tous ses soins vont au ciel ; et j'ai su par des gens,
Qu'elle condamne fort le train qui vient céans.

DORINE.

L'exemple est admirable, et cette dame est bonne :
Il est vrai qu'elle vit en austère personne ;
Mais l'âge, dans son âme, a mis ce zèle ardent,
Et l'on sait qu'elle est prude, à son corps défendant.
Tant qu'elle a pu des cœurs attirer les hommages,
Elle a fort bien joui de tous ses avantages;
Mais, voyant de ses yeux tous les brillants baisser,
Au monde qui la quitte elle veut renoncer,
Et du voile pompeux d'une haute sagesse
De ses attraits usés déguiser la foiblesse.
Ce sont là les retours des coquettes du temps :
Il leur est dur de voir déserter les galants.
Dans un tel abandon, leur sombre inquiétude
Ne voit d'autre recours que le métier de prude;
Et la sévérité de ces femmes de bien
Censure toute chose, et ne pardonne à rien.
Hautement d'un chacun elles blâment la vie,
Non point par charité, mais par un trait d'envie,
Qui ne sauroit souffrir qu'une autre ait les plaisirs
Dont le penchant de l'âge a sevré leurs désirs [1].

MADAME PERNELLE, à Elmire.

Voilà les contes bleus qu'il vous faut, pour vous plaire.
Ma bru, l'on est chez vous contrainte de se taire :
Car, madame, à jaser, tient le dé tout le jour :
Mais enfin je prétends discourir à mon tour.

[1] On doit conclure de la Lettre sur *l'Imposteur* que la dernière partie au moins de ce couplet aurait été d'abord récitée par Cléante. Molière, en mettant le tout au compte de Dorine, a eu sans doute pour but de conserver à son moraliste une irréprochable gravité. Mais on sent très bien aussi que la tirade, principalement à partir de ces mots: « Tant qu'elle a pu des cœurs, etc., » n'est plus du style de la soubrette.
La même lettre indique que, dans l'œuvre primitive, la discussion entre madame Pernelle et Cléante se prolongeait un peu davantage.

Je vous dis que mon fils n'a rien fait de plus sage
Qu'en recueillant chez soi ce dévot personnage ;
Que le ciel au besoin l'a céans envoyé
Pour redresser à tous votre esprit fourvoyé ;
Que, pour votre salut, vous le devez entendre,
Et qu'il ne reprend rien qui ne soit à reprendre.
Ces visites, ces bals, ces conversations,
Sont du malin esprit toutes inventions.
Là, jamais on n'entend de pieuses paroles;
Ce sont propos oisifs, chansons, et fariboles :
Bien souvent le prochain en a sa bonne part,
Et l'on y sait médire et du tiers et du quart.
Enfin les gens sensés ont leurs têtes troublées
De la confusion de telles assemblées :
Mille caquets divers s'y font en moins de rien ;
Et, comme l'autre jour un docteur dit fort bien,
C'est véritablement la tour de Babylone [1].
Car chacun y babille, et tout du long de l'aune ;
Et, pour conter l'histoire où ce point l'engagea...
(Montrant Cléante.)
Voilà-t-il pas monsieur qui ricane déjà ?
Allez chercher vos fous qui vous donnent à rire,
(A Elmire.)
Et sans... Adieu, ma bru ; je ne veux plus rien dire.
Sachez que pour céans j'en rabats de moitié *,
Et qu'il fera beau temps quand j'y mettrai le pied.
(Donnant un soufflet à Flipote.)
Allons, vous ; vous rêvez et bayez aux corneilles.
Jour de Dieu ! je saurai vous frotter les oreilles.
Marchons, gaupe, marchons [2].

* VAR. *Sachez que pour céans j'en rabats la moitié* (1669, 2e éd. ; 1673).

[1] Madame Pernelle dit *la tour de Babylone*, pour *la tour de Babel*, cette tour que, suivant l'Ecriture, Dieu empêcha les hommes d'élever en introduisant parmi eux la confusion des langues, et dont le nom est employé proverbialement pour désigner une assemblée où, tout le monde parlant à la fois, il est impossible de s'entendre.

Le Père Caussin, jésuite, dit, dans sa *Cour sainte*, que « les hommes ont bâti la tour de Babel, et les femmes la tour de Babil. » Le quolibet du jésuite n'aurait-il pas donné l'idée de celui que Molière met dans la bouche de madame Pernelle ? (AUBER.)

[2] Pour qu'une pièce soit théâtrale, disait Gœthe, il faut que chaque situation soit importante par elle-même et, en même temps, ouvre une perspective sur une situation plus importante. *Le Tartuffe* de Molière est, à ce point de vue, un grand modèle. Pensez seulement à la première scène, quelle exposition ! Tout est intéressant dès le commencement et fait pressentir des événements plus graves. L'exposition de *Minna de Barnhelm* de Lessing est aussi excellente, mais celle du *Tartuffe* est unique dans le monde ; c'est ce qui existe de plus grand et de meilleur en ce genre. » (*Conversations de Goethe* recueillies par Eckermann, traduites par E. Delerot, tome I, page 218.)

SCÈNE II.

CLÉANTE, DORINE [1].

CLÉANTE.

Je n'y veux point aller,
De peur qu'elle ne vînt encor me quereller ;
Que cette bonne femme...

DORINE.

Ah ! certes, c'est dommage
Qu'elle ne vous ouît tenir un tel langage :
Elle vous diroit bien qu'elle vous trouve bon,
Et qu'elle n'est point d'âge à lui donner ce nom !

CLÉANTE.

Comme elle s'est pour rien contre nous échauffée !
Et que de son Tartuffe elle paroît coiffée !

DORINE.

Oh ! vraiment, tout cela n'est rien au prix du fils :
Et, si vous l'aviez vu, vous diriez : C'est bien pis !
Nos troubles l'avoient mis sur le pied d'homme sage,
Et, pour servir son prince, il montra du courage :
Mais il est devenu comme un homme hébété,
Depuis que de Tartuffe on le voit entêté.
Il l'appelle son frère, et l'aime, dans son âme,
Cent fois plus qu'il ne fait mère, fils, fille et femme.
C'est de tous ses secrets l'unique confident,
Et de ses actions le directeur prudent.
Il le choie, il l'embrasse; et pour une maîtresse
On ne sauroit, je pense, avoir plus de tendresse :
A table, au plus haut bout il veut qu'il soit assis ;
Avec joie il l'y voit manger autant que six ;
Les bons morceaux de tout, il fait qu'on les lui cède*;
Et, s'il vient à roter, il lui dit : Dieu vous aide [2] !

* VAR. *Les bons morceaux de tout, il faut qu'on les lui cède* (1673,1682).

[1] La Lettre sur *l'Imposteur* nous révèle qu'en cet endroit la marche de la pièce était un peu différente à l'origine

[2] C'est une servante qui parle. (Note de toutes les éditions originales et qu'il faut probablement attribuer à Molière.)

L'édition de 1682 indique d'autre part que ce vers et les trois qui précèdent étaient omis à la représentation Il en fut ainsi jusque dans ces derniers temps; on ne craint plus de les dire aujourd'hui.

Notons que ce trait est imité de Juvénal :

. . . . . Laudare paratus
Si bene ructavit, si rectum minxit amicus.

Enfin il en est fou ; c'est son tout, son héros ;
Il l'admire à tous coups, le cite à tous propos ;
Ses moindres actions lui sembient des miracles,
Et tous les mots qu'il dit sont pour lui des oracles.
Lui, qui connoît sa dupe, et qui veut en jouir,
Par cent dehors fardés a l'art de l'éblouir ;
Son cagotisme en tire à toute heure des sommes,
Et prend droit de gloser sur tous tant que nous sommes.
Il n'est pas jusqu'au fat qui lui sert de garçon,
Qui ne se mêle aussi de nous faire leçon ;
Il vient nous sermonner avec des yeux farouches,
Et jeter nos rubans, notre rouge, et nos mouches.
Le traître, l'autre jour, nous rompit de ses mains
Un mouchoir qu'il trouva dans une *Fleur des Saints*[1],
Disant que nous mêlions, par un crime effroyable,
Avec la sainteté, les parures du diable.

SCÈNE III.

ELMIRE, MARIANE, DAMIS, CLÉANTE, DORINE.

ELMIRE, à Cléante.

Vous êtes bien heureux de n'être point venu
Au discours qu'à la porte elle nous a tenu.
Mais j'ai vu mon mari ; comme il ne m'a point vue,
Je veux aller là-haut attendre sa venue.

CLÉANTE.

Moi, je l'attends ici pour moins d'amusement[2] ;
Et je vais lui donner le bonjour seulement.

SCÈNE IV.

CLÉANTE, DAMIS, DORINE.

DAMIS.

De l'hymen de ma sœur touchez-lui quelque chose :
J'ai soupçon que Tartuffe à son effet s'oppose,
Qu'il oblige mon père à des détours si grands ;
Et vous n'ignorez pas quel intérêt j'y prends.

[1] *La Fleur des Saints* ou plutôt *les Fleurs des vies des Saints* sont un ouvrage de Pierre Ribadeneira, jésuite espagnol, mort en 1611. Il a été traduit en français, et il forme deux volumes in-folio.
[2] Pour avoir plus vite fait.

Si même ardeur enflamme et ma sœur et Valère,
La sœur de cet ami, vous le savez, m'est chère;
Et s'il falloit...

DORINE.

Il entre.

SCÈNE V.

ORGON, CLÉANTE, DORINE.

ORGON.

Ah! mon frère, bonjour.

CLÉANTE.

Je sortois, et j'ai joie à vous voir de retour.
La campagne à présent n'est pas beaucoup fleurie.

ORGON.

(A Cléante.)

Dorine... Mon beau-frère, attendez, je vous prie.
Vous voulez bien souffrir, pour m'ôter de souci,
Que je m'informe un peu des nouvelles d'ici.

(A Dorine.)

Tout s'est-il, ces deux jours, passé de bonne sorte?
Qu'est-ce qu'on fait céans, comme est-ce qu'on s'y porte?

DORINE.

Madame eut avant-hier la fièvre jusqu'au soir,
Avec un mal de tête étrange à concevoir.

ORGON.

Et Tartuffe?

DORINE.

Tartuffe? il se porte à merveille,
Gros et gras, le teint frais, et la bouche vermeille.

ORGON.

Le pauvre homme!

DORINE.

Le soir elle eut un grand dégoût,
Et ne put, au souper, toucher à rien du tout,
Tant sa douleur de tête était encor cruelle!

ORGON.

Et Tartuffe?

DORINE.

Il soupa, lui tout seul, devant elle;
Et fort dévotement il mangea deux perdrix,
Avec une moitié de gigot en hachis.

ORGON.

Le pauvre homme!

DORINE.

La nuit se passa tout entière
Sans qu'elle pût fermer un moment la paupière;
Des chaleurs l'empêchoient de pouvoir sommeiller,
Et jusqu'au jour, près d'elle, il nous fallut veiller.

ORGON.

Et Tartuffe?

DORINE.

Pressé d'un sommeil agréable,
Il passa dans sa chambre au sortir de la table;
Et dans son lit bien chaud il se mit tout soudain,
Où, sans trouble, il dormit jusques au lendemain

ORGON.

Le pauvre homme!

DORINE.

A la fin, par nos raisons gagnée,
Elle se résolut à souffrir la saignée;
Et le soulagement suivit tout aussitôt.

ORGON.

Et Tartuffe?

DORINE.

Il reprit courage comme il faut;
Et, contre tous les maux fortifiant son âme,
Pour réparer le sang qu'avoit perdu madame,
But, à son déjeuner, quatre grands coups de vin.

ORGON.

Le pauvre homme!

DORINE.

Tous deux se portent bien enfin;
Et je vais à madame annoncer par avance
La part que vous prenez à sa convalescence.

SCÈNE VI.

ORGON, CLÉANTE.

CLÉANTE.

A votre nez, mon frère, elle se rit de vous :
Et, sans avoir dessein de vous mettre en courroux,
Je vous dirai tout franc que c'est avec justice.
A-t-on jamais parlé d'un semblable caprice ?
Et se peut-il qu'un homme ait un charme aujourd'hui
A vous faire oublier toutes choses pour lui ?
Qu'après avoir chez vous réparé sa misère,
Vous en veniez au point ?...

ORGON.

Halte-là, mon beau-frère,
Vous ne connaissez pas celui dont vous parlez.

CLÉANTE.

Je ne le connois pas, puisque vous le voulez :
Mais enfin, pour savoir quel homme ce peut être...

ORGON.

Mon frère, vous seriez charmé de le connoître ;
Et vos ravissements ne prendroient point de fin.
C'est un homme... qui... ah !... un homme... un homme enfin[1].
Qui suit bien ses leçons, goûte une paix profonde,
Et comme du fumier regarde tout le monde.
Oui, je deviens tout autre avec son entretien ;
Il m'enseigne à n'avoir affection pour rien ;
De toutes amitiés il détache mon âme ;
Et je verrois mourir frère, enfants, mère, et femme,
Que je m'en soucierois autant que de cela.

[1] L'interprétation de ce vers a donné lieu à beaucoup de contestations. Les uns ont cru qu'Orgon attachait à ce mot *homme* une idée d'excellence et de supériorité, et qu'il fallait le prononcer avec emphase. Les autres ont prétendu qu'il ne devait pas y avoir de point après *enfin*, mais seulement une suspension, de sorte que ce vers se lierait étroitement à la phrase qui suit ; quelques-uns placent cette suspension après l'interjection *ah !* et font enjamber un vers sur l'autre : *Un homme enfin qui suit ses leçons*, etc. L'interprétation véritable est donnée par la Lettre sur *l'Imposteur* : « Vous remarquerez, s'il vous plaît, que d'abord l'autre, voulant exalter son Panulphe, commence à dire que *c'est un homme*, de sorte qu'il semble qu'il aille faire un long dénombrement de ses rares qualités, et tout cela se réduit pourtant à dire une ou deux fois : *mais un homme, un homme ;* et à conclure : *un homme enfin.* » Ainsi, il ne faut voir, dans la phrase d'Orgon, que l'embarras d'un ridicule enthousiaste, qui ne sait comment louer son héros, et qui répète trois fois le même mot, faute d'en trouver d'autres pour rendre sa pensée.

CLÉANTE.

Les sentiments humains, mon frère, que voilà !

ORGON.

Ah ! si vous aviez vu comme j'en fis rencontre,
Vous auriez pris pour lui l'amitié que je montre.
Chaque jour à l'église il venoit, d'un air doux,
Tout vis-à-vis de moi se mettre à deux genoux.
Il attiroit les yeux de l'assemblée entière
Par l'ardeur dont au ciel il poussait sa prière;
Il faisoit des soupirs, de grands élancements,
Et baisoit humblement la terre à tous moments :
Et, lorsque je sortois, il me devançoit vite
Pour m'aller à la porte, offrir de l'eau bénite.
Instruit par son garçon, qui dans tout l'imitoit,
Et de son indigence, et de ce qu'il étoit,
Je lui faisois des dons ; mais avec modestie,
Il me vouloit toujours en rendre une partie.
« *C'est trop*, me disoit-il, *c'est trop de la moitié;*
Je ne mérite pas de vous faire pitié. »
Et quand je refusois de le vouloir reprendre,
Aux pauvres, à mes yeux, il alloit le répandre.
Enfin le ciel chez moi me le fit retirer,
Et depuis ce temps-là tout semble y prospérer.
Je vois qu'il reprend tout, et qu'à ma femme même
Il prend, pour mon honneur, un intérêt extrême;
Il m'avertit des gens qui lui font les yeux doux,
Et plus que moi six fois il s'en montre jaloux.
Mais vous ne croiriez point jusqu'où monte son zèle.
Il s'impute à péché la moindre bagatelle;
Un rien presque suffit pour le scandaliser,
Jusque-là qu'il se vint l'autre jour accuser
D'avoir pris une puce en faisant sa prière,
Et de l'avoir tuée avec trop de colère [1].

[1] Il n'y a pas un seul moment de doute sur l'hypocrisie du personnage et Molière a soin de marquer ce caractère par les traits les plus frappants. Tout ce que dit Orgon à son beau-frère est précisément ce qu'il peut y avoir de plus propre à écarter cette confusion entre le faux dévot et le dévot sincère, qui était le danger de l'ouvrage. Molière en cela montrait une prudence que n'avaient pas toujours eue ses précurseurs; Machiavel, par exemple, peignant son frate Timoteo, ne prenait aucun soin de prévenir les spectateurs que c'était un mauvais religieux qu'il mettait en scène, et il faisait au contraire conclure par un de ses personnages : *Oh! fratri, conoscine uno é conoscili tutti.* « Oh ! les moines, qui en connaît un, les connaît tous ! »

La dernière circonstance rapportée par Orgon figure bel et bien dans *la Legende dorée* de Jacques de Voragine, qui en fait honneur à saint Macaire : « Comme Macaire tua une puce qui le piquait, il en sortit beaucoup de sang. Et l'abbé se repentit d'avoir vengé sa propre injure, et il demeura six mois tout nu au desert. »

CLÉANTE.

Parbleu, vous êtes fou, mon frère, que je croi.
Avec de tels discours, vous moquez-vous de moi?
Et que prétendez-vous que tout ce badinage...

ORGON.

Mon frère, ce discours sent le libertinage.
Vous en êtes un peu dans votre âme entiché;
Et, comme je vous l'ai plus de dix fois prêché,
Vous vous attirerez quelque méchante affaire.

CLÉANTE.

Voilà de vos pareils le discours ordinaire :
Ils veulent que chacun soit aveugle comme eux.
C'est être libertin [1] que d'avoir de bons yeux;
Et qui n'adore pas de vaines simagrées,
N'a ni respect, ni foi, pour les choses sacrées.
Allez, tous vos discours ne me font point de peur;
Je sais comme je parle, et le ciel voit mon cœur.
De tous vos façonniers on n'est point les esclaves.
Il est de faux dévots ainsi que de faux braves :
Et, comme on ne voit pas qu'où l'honneur les conduit,
Les vrais braves soient ceux qui font beaucoup de bruit,
Les bons et vrais dévots, qu'on doit suivre à la trace,
Ne sont pas ceux aussi qui font tant de grimace.
Hé quoi ! vous ne ferez nulle distinction
Entre l'hypocrisie et la dévotion?
Vous les voulez traiter d'un semblable langage,
Et rendre même honneur au masque qu'au visage ;
Égaler l'artifice à la sincérité,
Confondre l'apparence avec la vérité,
Estimer le fantôme autant que la personne,
Et la fausse monnoie à l'égal de la bonne?
Les hommes, la plupart, sont étrangement faits;
Dans la juste nature on ne les voit jamais :
La raison a pour eux des bornes trop petites ;
En chaque caractère ils passent ses limites;
Et la plus noble chose, ils la gâtent souvent
Pour la vouloir outrer et pousser trop avant.
Que cela vous soit dit en passant, mon beau-frère.

ORGON.

Oui, vous êtes, sans doute, un docteur qu'on révère;
Tout le savoir du monde est chez vous retiré;
Vous êtes le seul sage et le seul éclairé;

[1] Au XVIIe siècle, *libertin* signifiait un esprit fort, un libre penseur.

Un oracle, un Caton, dans le siècle où nous sommes;
Et près de vous ce sont des sots que tous les hommes.

CLÉANTE.

Je ne suis point, mon frère, un docteur révéré,
Et le savoir, chez moi, n'est pas tout retiré.
Mais, en un mot, je sais, pour toute ma science,
Du faux avec le vrai faire la différence.
Et comme je ne vois nul genre de héros
Qui soient plus à priser que les parfaits dévots;
Aucune chose au monde et plus noble et plus belle,
Que la sainte ferveur d'un véritable zèle;
Aussi ne vois-je rien qui soit plus odieux
Que le dehors plâtré d'un zèle spécieux,
Que ces francs charlatans, que ces dévots de place [1],
De qui la sacrilège et trompeuse grimace
Abuse impunément, et se joue, à leur gré,
De ce qu'ont les mortels de plus saint et sacré;
Ces gens qui, par une âme à l'intérêt soumise,
Font de dévotion métier et marchandise,
Et veulent acheter crédit et dignités
A prix de faux clins d'yeux et d'élans affectés;
Ces gens, dis-je, qu'on voit d'une ardeur non commune,
Par le chemin du ciel courir à leur fortune;
Qui, brûlants et priants, demandent chaque jour,
Et prêchent la retraite au milieu de la cour;
Qui savent ajuster leur zèle avec leurs vices,
Sont prompts, vindicatifs, sans foi, pleins d'artifices,
Et, pour perdre quelqu'un, couvrent insolemment
De l'intérêt du ciel leur fier ressentiment;
D'autant plus dangereux dans leur âpre colère,
Qu'ils prennent contre nous des armes qu'on révère,
Et que leur passion, dont on leur sait bon gré,
Veut nous assassiner avec un fer sacré [2].
De ce faux caractère on en voit trop paraître.
Mais les dévots de cœur sont aisés à connaître.
Notre siècle, mon frère, en expose à nos yeux
Qui peuvent nous servir d'exemples glorieux.
Regardez Ariston, regardez Périandre,
Oronte, Alcidamas, Polydore, Clitandre [3];

[1] Au moyen âge et dans le XVIIe siècle encore, les domestiques allaient sur les places publiques attendre qu'on vînt engager leurs services. Les dévôts de place, comme les valets de place, sont donc ceux qui s'affichent à tous les regards. (LOCANDRE.)

[2] La pensée que ces vers expriment si énergiquement se trouve développée dans la Lettre en réponse aux Observations du sieur de Rochemont. (Voyez édition des œuvres complètes tome III, page 488.)

[3] Cette énumération de Cléante, qui avait lieu d'abord à la première

Ce titre par aucun ne leur est débattu;
Ce ne sont point du tout fanfarons de vertu;
On ne voit point en eux ce faste insupportable,
Et leur dévotion est humaine, est traitable :
Ils ne censurent point toutes nos actions,
Ils trouvent trop d'orgueil dans ces corrections;
Et, laissant la fierté des paroles aux autres,
C'est par leurs actions qu'ils reprennent les nôtres.
L'apparence du mal a chez eux peu d'appui[1],
Et leur âme est portée à juger bien d'autrui.
Point de cabale en eux, point d'intrigues à suivre;
On les voit, pour tous soins, se mêler de bien vivre.
Jamais contre un pécheur ils n'ont d'acharnement,
Ils attachent leur haine au péché seulement,
Et ne veulent point prendre, avec un zèle extrême,
Les intérêts du ciel plus qu'il ne veut lui-même.
Voilà mes gens, voilà comme il faut en user,
Voilà l'exemple enfin qu'il se faut proposer.
Votre homme, à dire vrai, n'est pas de ce modèle :
C'est de fort bonne foi que vous vantez son zèle;
Mais par un faux éclat je vous crois ébloui.

ORGON.

Monsieur mon cher beau-frère, avez-vous tout dit?

CLÉANTE.

Oui.

ORGON.

Je suis votre valet.

(Il veut s'en aller.)

CLÉANTE.

De grâce, un mot, mon frère.
Laissons là ce discours. Vous savez que Valère,
Pour être votre gendre, a parole de vous?

ORGON.

Oui.

CLÉANTE.

Vous aviez pris jour pour un lien si doux.

scène, comme on le voit par la Lettre sur *l'Imposteur*, avait pour but, suivant l'auteur de cette lettre, « d'aller au-devant des jugements malicieux ou libertins qui voudroient induire de l'aventure qui fait le sujet de cette pièce, qu'il n'y a point ou fort peu de véritables gens de bien, en témoignant par ce dénombrement que le nombre en est grand en soi, voire très grand, si on le compare à celui des fieffés bigots qui ne réussiroient pas si bien dans le monde, s'ils étoient en si grande quantité. »

[1] Ceux qui voient du mal partout ont peu de crédit auprès d'eux.

ORGON.

Il est vrai.

CLÉANTE.

Pourquoi donc en différer la fête?

ORGON.

Je ne sais.

CLÉANTE.

Auriez-vous autre pensée en tête?

ORGON.

Peut-être.

CLÉANTE.

Vous voulez manquer à votre foi?

ORGON.

Je ne dis pas cela.

CLÉANTE.

Nul obstacle, je croi,
Ne vous peut empêcher d'accomplir vos promesses.

ORGON.

Selon.

CLÉANTE.

Pour dire un mot faut-il tant de finesses
Valère, sur ce point, me fait vous visiter.

ORGON.

Le ciel en soit loué!

CLÉANTE.

Mais que lui reporter?

ORGON.

Tout ce qu'il vous plaira.

CLÉANTE.

Mais il est nécessaire
De savoir vos desseins. Quels sont-ils donc?

ORGON.

De faire
Ce que le ciel voudra.

CLÉANTE.

Mais parlons tout de bon.
Valère a votre foi ; la tiendrez-vous, ou non ?

ORGON.

Adieu.

CLÉANTE seul

Pour son amour je crains une disgrâce,
Et je dois l'avertir de tout ce qui se passe [1].

[1] L'exposition vaut seule une pièce entière L'ouverture de la scène vous transporte sur-le-champ dans l'intérieur d'un ménage où la mauvaise humeur et le babil grondeur d'une vieille femme, la contrariété des avis et la marche du dialogue font ressortir naturellement tous les personnages que le spectateur doit connaître sans que le poète ait l'air de les lui montrer. Le sot entêtement d'Orgon pour Tartuffe, les simagrées de dévotion et de zèle du faux dévot, le caractère tranquille et réservé d'Elmire, la fougue impétueuse de son fils Damis, la saine philosophie de son frère Cléante, la gaieté caustique de Dorine, et la liberté familière que lui donne une longue habitude de dire son avis sur tout, la douceur timide de Mariane, tout ce que la suite de la pièce doit développer, tout, jusqu'à l'amour de Tartuffe pour Elmire, est annoncé dans cette scène, qui est à la fois une exposition, un tableau, une situation. (LA HARPE.)

Le foyer domestique est envahi par un intrus. Tout y est troublé : les amusements innocents, l'honnête liberté des discours, les plaisirs et et les projets de la famille, un mariage sortable et déjà fort avancé ; personne n'y est incommode médiocrement. C'est d'ailleurs le propre du travers religieux d'endurcir, de dessécher, de passionner ceux qui en sont atteints, et d'exaspérer ceux qui en souffrent. Aussi quelle agitation dans cette maison désormais divisée en deux camps ! L'aïeule est devenue l'ennemie des petits-enfants ; le père se fait le tyran de sa fille. Mais, en revanche, dans l'autre camp, on ne se défend pas de main molle. Le plus modéré, le sage de la pièce, Cléante, est toujours près de perdre patience ; Damis éclate dès le commencement ; Dorine, pour dire trop haut ce qu'elle a sur le cœur, risque à chaque instant de se faire chasser. Tout le monde est ému et presque hors de soi ; vous diriez l'agitation d'une maison où s'est introduite une bête dangereuse. Cette émotion qui anime toutes les scènes du *Tartuffe* était passée de l'âme de Molière dans celle de ses personnages. C'est la pièce où il a mis le plus de feu. (NISARD.)

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

ORGON, MARIANE.

ORGON.

Mariane !

MARIANE.

Mon père ?

ORGON

Approchez ; j'ai de quoi
Vous parler en secret.

(Il regarde dans un petit cabinet.)

MARIANE.

Que cherchez-vous ?

ORGON.

Je voi
Si quelqu'un n'est point là qui pourroit nous entendre,
Car ce petit endroit est propre pour surprendre [1].
Or sus, nous voilà bien. J'ai, Mariane, en vous
Reconnu, de tout temps, un esprit assez doux,
Et de tout temps aussi vous m'avez été chère.

MARIANE.

Je suis fort redevable à cet amour de père.

ORGON.

C'est fort bien dit, ma fille ; et, pour le mériter,
Vous devez n'avoir soin que de me contenter.

[1] C'est de ce « petit endroit propre pour surprendre » qu'au troisième acte Damis entendra la déclaration de Tartuffe. Molière a toujours soin de lier par des préparations semblables toutes les parties de son sujet.

MARIANE.

C'est où je mets aussi ma gloire la plus haute.

ORGON.

Fort bien. Que dites-vous de Tartuffe notre hôte ?

MARIANE.

Qui, moi ?

ORGON.

Vous. Voyez bien comme vous répondrez.

MARIANE.

Hélas ! j'en dirai, moi, tout ce que vous voudrez.

SCÈNE II.

ORGON, MARIANE, DORINE, entrant doucement et se tenant derrière Orgon, sans être vue.

ORGON.

C'est parler sagement... Dites-moi donc, ma fille,
Qu'en toute sa personne un haut mérite brille,
Qu'il touche votre cœur, et qu'il vous seroit doux
De le voir, par mon choix, devenir votre époux.
Eh ?

(Mariane se recule avec surprise.)

MARIANE.

Eh ?

ORGON.

Qu'est-ce ?

MARIANE.

Plaît-il ?

ORGON.

Quoi ?

MARIANE.

Me suis-je méprise ?

ORGON.

Comment ?

MARIANE.

Qui voulez-vous, mon père, que je dise

Qui me touche le cœur, et qu'il me seroit doux
De voir, par votre choix, devenir mon époux ?

ORGON.

Tartuffe.

MARIANE.

Il n'en est rien, mon père, je vous jure.
Pourquoi me faire dire une telle imposture ?

ORGON.

Mais je veux que cela soit une vérité;
Et c'est assez pour vous que je l'aie arrêté

MARIANE.

Quoi ! vous voulez, mon père ?...

ORGON.

Oui, je prétends, ma fille,
Unir, par votre hymen, Tartuffe à ma famille.
Il sera votre époux, j'ai résolu cela;
(Apercevant Dorine).
Et comme sur vos vœux je... Que faites-vous là ?
La curiosité qui vous presse est bien forte,
Mamie, à nous venir écouter de la sorte.

DORINE.

Vraiment, je ne sais pas si c'est un bruit qui part
De quelque conjecture, ou d'un coup de hasard;
Mais de ce mariage on m'a dit la nouvelle,
Et j'ai traité cela de pure bagatelle.

ORGON.

Quoi donc ! la chose est-elle incroyable?

DORINE.

A tel point
Que vous-même, monsieur, je ne vous en crois point.

ORGON.

Je sais bien le moyen de vous le faire croire.

DORINE.

Oui ! oui ! vous nous contez une plaisante histoire !

ORGON.

Je conte justement ce qu'on verra dans peu.

DORINE.

Chansons !

ORGON.

Ce que je dis, ma fille, n'est point jeu.

DORINE.

Allez, ne croyez point à monsieur votre père;
Il raille.

ORGON.

Je vous dis...

DORINE.

Non, vous avez beau faire,
On ne vous croira point.

ORGON.

A la fin, mon courroux...

DORINE.

Hé bien! on vous croit donc; et c'est tant pis pour vous.
Quoi! se peut-il, monsieur, qu'avec l'air d'homme sage,
Et cette large barbe au milieu du visage,
Vous soyez assez fou pour vouloir?...

ORGON.

Écoutez :
Vous avez pris céans certaines privautés
Qui ne me plaisent point; je vous le dis, mamie.

DORINE.

Parlons sans nous fâcher, monsieur, je vous supplie.
Vous moquez-vous des gens d'avoir fait ce complot?
Votre fille n'est point l'affaire d'un bigot :
Il a d'autres emplois auxquels il faut qu'il pense.
Et puis, que vous apporte une telle alliance?
A quel sujet aller, avec tout votre bien,
Choisir un gendre gueux?...

ORGON.

Taisez-vous. S'il n'a rien,
Sachez que c'est par là qu'il faut qu'on le révère.
Sa misère est sans doute une honnête misère;
Au-dessus des grandeurs elle doit l'élever,
Puisque enfin de son bien il s'est laissé priver
Par son trop peu de soin des choses temporelles,
Et sa puissante attache aux choses éternelles.
Mais mon secours pourra lui donner les moyens
De sortir d'embarras, et rentrer dans ses biens :
Ce sont fiefs qu'à bon titre au pays on renomme;
Et, tel que l'on le voit, il est bien gentilhomme.

DORINE.

Oui, c'est lui qui le dit; et cette vanité,
Monsieur, ne sied pas bien avec la piété.
Qui d'une sainte vie embrasse l'innocence,
Ne doit point tant prôner son nom et sa naissance;
Et l'humble procédé de la dévotion
Souffre mal les éclats de cette ambition.
A quoi bon cet orgueil?... Mais ce discours vous blesse
Parlons de sa personne, et laissons sa noblesse.
Ferez-vous possesseur, sans quelque peu d'ennui,
D'une fille comme elle un homme comme lui?
Et ne devez-vous pas songer aux bienséances,
Et de cette union prévoir les conséquences?
Sachez que d'une fille on risque la vertu,
Lorsque dans son hymen son goût est combattu;
Que le dessein d'y vivre en honnête personne
Dépend des qualités du mari qu'on lui donne,
Et que ceux dont partout on montre au doigt le front,
Font leurs femmes souvent ce qu'on voit qu'elles sont.
Il est bien difficile enfin d'être fidèle
A de certains maris faits d'un certain modèle [1];
Et qui donne à sa fille un homme qu'elle hait,
Est responsable au ciel des fautes qu'elle fait.
Songez à quels périls votre dessein vous livre.

ORGON.

Je vous dis qu'il me faut apprendre d'elle à vivre!

DORINE.

Vous n'en feriez que mieux de suivre mes leçons.

ORGON.

Ne nous amusons point, ma fille, à ces chansons;
Je sais ce qu'il vous faut, et je suis votre père.
J'avois donné pour vous ma parole à Valère:
Mais, outre qu'à jouer on dit qu'il est enclin,
Je le soupçonne encor d'être un peu libertin;
Je ne remarque point qu'il hante les églises.

DORINE.

Voulez-vous qu'il y coure à vos heures précises,
Comme ceux qui n'y vont que pour être aperçus?

ORGON.

Je ne demande pas votre avis là-dessus.

[1] Ce n'est pas à Orgon que Dorine applique ces vers. Un dédain aussi insultant pour son maître n'entre nullement dans l'esprit de son rôle.

Enfin, avec le ciel l'autre est le mieux du monde,
Et c'est une richesse à nulle autre seconde.
Cet hymen de tous biens comblera vos désirs ;
Il sera tout confit en douceurs et plaisirs*.
Ensemble vous vivrez, dans vos ardeurs fidèles,
Comme deux vrais enfants, comme deux tourterelles :
A nul fâcheux débat jamais vous n'en viendrez,
Et vous ferez de lui tout ce que voudrez.

DORINE.

Elle? Elle n'en fera qu'un sot, je vous assure [1].

ORGON.

Ouais ! quels discours !

DORINE.

Je dis qu'il en a l'encolure
Et que son ascendant, monsieur, l'emportera
Sur toute la vertu que votre fille aura.

ORGON.

Cessez de m'interrompre, et songez à vous taire,
Sans mettre votre nez où vous n'avez que faire.

DORINE. Elle l'interrompt toujours au moment où il se retourne pour parler à sa fille.

Je n'en parle, monsieur, que pour votre intérêt.

ORGON.

C'est prendre trop de soin ; taisez-vous, s'il vous plaît.

DORINE.

Si l'on ne vous aimoit...

ORGON.

Je ne veux pas qu'on m'aime.

* VAR. *Et sera tout confit en douceurs et plaisirs.* (1682.)

[1] Le mot *sot* était employé fréquemment pour désigner un mari trompé. On lit ailleurs dans Molière :

Elles font la sottise, et nous sommes les sots.

(*Sganarelle*, scène XVII.)

Épouser une sotte est pour n'être point sot.

(*École des Maris*, acte I, scène I.)

La Fontaine dit de même :

Il veut à toute force être au nombre des sots.

(*La Coupe enchantée.*)

DORINE.

Et je veux vous aimer, monsieur, malgré vous-même.

ORGON.

Ah !

DORINE.

Votre honneur m'est cher, et je ne puis souffrir
Qu'aux brocards d'un chacun vous alliez vous offrir.

ORGON.

Vous ne vous tairez point ?

DORINE.

C'est une conscience [1],
Que de vous laisser faire une telle alliance.

ORGON.

Te tairas-tu, serpent, dont les traits effrontés?...

DORINE.

Ah ! vous êtes dévot, et vous vous emportez [2] ?

ORGON.

Oui, ma bile s'échauffe à toutes ces fadaises,
Et tout résolûment je veux que tu te taises.

DORINE.

Soit. Mais, ne disant mot, je n'en pense pas moins.

ORGON.

Pense, si tu le veux ; mais applique tes soins
(Se retournant vers sa fille.)
A ne m'en point parler, ou... Suffit... Comme sage,
J'ai pesé mûrement toutes choses.

DORINE.

J'enrage
De ne pouvoir parler.
(Elle se tait lorsqu'il tourne la tête.)

[1] Pour : c'est un cas de conscience.

[2] Cailhava dit en parlant d'un acteur qui remplissait le rôle d'Orgon ; « L'endroit dans lequel il s'est montré le plus comédien, c'est au moment où Dorine lui dit :

Ah ! vous êtes dévot, et vous vous emportez !

Le reproche l'a vivement frappé ; il s'est recueilli un instant, et, par là, il a motivé sa sortie précipitée, lorsque, poussé à bout par la soubrette, et craignant de s'emporter encore, il s'écrie :

Vous avez là, ma fille, une peste avec vous,
Avec qui, sans péché, je ne saurois plus vivre. »

ORGON.

Sans être damoiseau, beau
Tartuffe est fait de sorte...

DORINE.

Oui, c'est un beau museau ! nez

ORGON.

Que, quand tu n'aurois même aucune sympathie
Pour tous les autres dons...

DORINE.

La voilà bien lotie ! well proportioned

(Orgou se tourne devant elle et la regarde les bras croisés.)

Si j'étois en sa place, un homme assurément
Ne m'épouseroit pas de force impunément ;
Et je lui ferois voir, bientôt après la fête,
Qu'une femme a toujours une vengeance prête.

ORGON à Dorine.

Donc de ce que je dis on ne fera nul cas ?

DORINE.

De quoi vous plaignez-vous ? Je ne vous parle pas.

ORGON.

Qu'est-ce que tu fais donc ?

DORINE.

Je me parle à moi-même.

(A part.) ORGON.

Fort bien. Pour châtier son insolence extrême.
Il faut que je lui donne un revers de ma main.

(Il se met en posture de lui donner un soufflet, et, à chaque mot qu'il dit à sa fille, il jette un coup d'œil vers Dorine, qui se tient droite sans parler.)

Ma fille, vous devez approuver mon dessein...
Croire que le mari... que j'ai su vous élire...

(A Dorine.)

Que ne te parles-tu ?

DORINE.

Je n'ai rien à me dire.

ORGON.

Encore un petit mot.

DORINE.

Il ne me plaît pas, moi.

ORGON.

Certes, je t'y guettois.

DORINE.

Quelque sotte, ma foi !

ORGON.

Enfin, ma fille, il faut payer d'obéissance ;
Et montrer pour mon choix entière déférence.

DORINE, en s'enfuyant.

Je me moquerois fort de prendre un tel époux.

ORGON. Il veut lui donner un soufflet et la manque [1].

Vous avez là, ma fille, une peste avec vous,
Avec qui, sans péché, je ne saurois plus vivre.
Je me sens hors d'état maintenant de poursuivre ;
Ses discours insolents m'ont mis l'esprit en feu,
Et je vais prendre l'air pour me rasseoir un peu.

SCÈNE III.

MARIANE, DORINE.

DORINE.

Avez-vous donc perdu, dites-moi, la parole ?
Et faut-il qu'en ceci je fasse votre rôle ?
Souffrir qu'on vous propose un projet insensé,
Sans que du moindre mot vous l'ayez repoussé !

MARIANE.

Contre un père absolu que veux-tu que je fasse ?

DORINE.

Ce qu'il faut pour parer une telle menace.

[1] Ce trait est critiqué ou plutôt parodié comme il suit dans *la Critique du Tartuffe*, scène III :

CLÉON.

Je te pourrai donner un soufflet effectif,
Et je saurai si bien ménager la mesure
Que ma main tout à point trouvera ta figure.

LISE.

Mais...

CLÉON.

Si tu m'étourdis encor par ton jargon,
Tu verras que je suis bien plus adroit qu'Orgon.

MARIANE.

Quoi?

DORINE.

Lui dire qu'un cœur n'aime point par autrui;
Que vous vous mariez pour vous, non pas pour lui;
Qu'étant celle pour qui se fait toute l'affaire,
C'est à vous, non à lui, que le mari doit plaire;
Et que, si son Tartuffe est pour lui si charmant,
Il le peut épouser sans nul empêchement.

MARIANE.

Un père, je l'avoue, a sur nous tant d'empire,
Que je n'ai jamais eu la force de rien dire.

DORINE.

Mais raisonnons. Valère a fait pour vous des pas:
L'aimez-vous, je vous prie, ou ne l'aimez-vous pas?

MARIANE.

Ah! qu'envers mon amour ton injustice est grande,
Dorine! Me dois-tu faire cette demande?
T'ai-je pas là-dessus ouvert cent fois mon cœur?
Et sais-tu pas pour lui jusqu'où va mon ardeur?

DORINE.

Que sais-je si le cœur a parlé par la bouche,
Et si c'est tout de bon que cet amant vous touche?

MARIANE.

Tu me fais un grand tort, Dorine, d'en douter;
Et mes vrais sentiments ont su trop éclater.

DORINE.

Enfin, vous l'aimez donc?

MARIANE.

Oui, d'une ardeur extrême.

DORINE.

Et, selon l'apparence, il vous aime de même?

MARIANE.

Je le crois.

DORINE.

Et tous deux brûlez également.
De vous voir mariés ensemble?

MARIANE.

Assurément.

DORINE.

Sur cette autre union quelle est donc votre attente?

MARIANE.

De me donner la mort, si l'on me violente.

DORINE.

Fort bien. C'est un recours où je ne songeois pas;
Vous n'avez qu'à mourir pour sortir d'embarras.
Le remède, sans doute, est merveilleux. J'enrage,
Lorsque j'entends tenir ces sortes de langage.

MARIANE.

Mon Dieu! de quelle humeur, Dorine, tu te rends!
Tu ne compatis point aux déplaisirs des gens.

DORINE.

Je ne compatis point à qui dit des sornettes,
Et dans l'occasion mollit comme vous faites.

MARIANE.

Mais que veux-tu? si j'ai de la timidité...

DORINE.

Mais l'amour dans un cœur veut de la fermeté.

MARIANE.

Mais n'en gardé-je pas pour les feux de Valère?
Et n'est-ce pas à lui de m'obtenir d'un père?

DORINE.

Mais quoi! si votre père est un bourru fieffé,
Qui s'est de son Tartuffe entièrement coiffé,
Et manque à l'union qu'il avoit arrêtée,
La faute à votre amant doit-elle être imputée?

MARIANE.

Mais, par un haut refus et d'éclatants mépris,
Ferai-je, dans mon choix, voir un cœur trop épris?
Sortirai-je pour lui, quelque éclat dont il brille,
De la pudeur du sexe et du devoir de fille?
Et veux-tu que mes feux par le monde étalés?...

DORINE.

Non, non, je ne veux rien. Je vois que vous voulez
Etre à monsieur Tartuffe; et j'aurois, quand j'y pense,
Tort de vous détourner d'une telle alliance.
Quelle raison aurois-je à combattre vos vœux?
Le parti, de soi-même, est fort avantageux.

Monsieur Tartuffe! oh! oh! n'est-ce rien qu'on propose?
Certes, monsieur Tartuffe, à bien prendre la chose,
N'est pas un homme, non, qui se mouche du pied [1];
Et ce n'est pas peu d'heur que d'être sa moitié.
Tout le monde déjà de gloire le couronne;
Il est noble chez lui [2], bien fait de sa personne;
Il a l'oreille rouge et le teint bien fleuri :
Vous vivrez trop contente avec un tel mari.

MARIANE.

Mon Dieu!...

DORINE.

Quelle allégresse aurez-vous dans votre âme,
Quand d'un époux si beau vous vous verrez la femme!

MARIANE.

Ah! cesse, je te prie, un semblable discours;
Et contre cet hymen ouvre-moi du secours.
C'en est fait, je me rends, et suis prête à tout faire.

DORINE.

Non, il faut qu'une fille obéisse à son père,
Voulût-il lui donner un singe pour époux.
Votre sort est fort beau : de quoi vous plaignez-vous
Vous irez par le coche en sa petite ville,
Qu'en oncles et cousins vous trouverez fertile,
Et vous vous plairez fort à les entretenir.
D'abord chez le beau monde on vous fera venir.
Vous irez visiter, pour votre bienvenue,
Madame la baillive et madame l'élue,
Qui d'un siège pliant vous feront honorer.
Là, dans le carnaval, vous pourrez espérer
Le bal et la grand'bande [3], à savoir deux musettes,
Et parfois Fagotin [4], et les marionnettes;
Si pourtant votre époux...

[1] On a diverses explications de cette façon de parler proverbiale qui se trouve déjà dans la *Comédie des Proverbes*, d'Adrien de Montluc. Voici celle que donne M. Génin :

« Se moucher avec le pied était un tour d'agilité des saltimbanques. De là cette expression ironiquement familière en parlant d'un homme grave et considérable : « Il ne se mouche pas du pied! » ou, comme dit Mascarille : « Il tient son quant-à-moi! »

[2] Il se donne pour noble.

[3] C'est-à-dire la grande troupe de musiciens. Une réunion, un orchestre de musiciens était nommé alors une bande. Ainsi il y avait à la cour *la Bande des Vingt-Quatre* ou les grands violons; *la Petite Bande* ou les petits violons dont Lulli était le chef; sans compter une troisième bande, dite de la Grande-Ecurie.

[4] *Fagotin* est le nom d'un singe fameux qui était venu faire admirer

MARIANE.

Ah! tu me fais mourir!
De tes conseils, plutôt, songe à me secourir.

DORINE.

Je suis votre servante.

MARIANE.

Hé! Dorine, de grâce...

DORINE.

Il faut, pour vous punir, que cette affaire passe.

MARIANE.

Ma pauvre fille!

DORINE.

Non.

MARIANE.

Si mes vœux déclarés...

DORINE.

Point. Tartuffe est votre homme, et vous en tâterez.

MARIANE.

Tu sais qu'à toi toujours je me suis confiée :
Fais-moi...

DORINE.

Non, vous serez, ma foi, tartuffiée [1].

MARIANE.

Hé bien! puisque mon sort ne sauroit t'émouvoir
Laisse-moi désormais toute à mon désespoir :
C'est de lui que mon cœur empruntera de l'aide,
Et je sais de mes maux l'infaillible remède.

(Elle veut s'en aller.)

à Paris sa souplesse et sa dexterité, La Fontaine fait aussi mention de lui dans sa fable de *la Cour du Lion* :

. . . . . L'écrit portoit
Qu'un mois durant le roi tiendroit
Cour plénière, dont l'ouverture
Devoit être un fort grand festin,
Suivi des tours de Fagotin.

[1] Quand le personnage s'appelait Panulphe, Dorine disait *panulphiée* comme on le voit dans *la Critique du Tartuffe*, scène v.

LISE à Lidiane.

Non, non, consolez-vous, vous serez mariée
Et si, vous ne serez jamais panulphiée.

DORINE.

Hé ! là, là, revenez. Je quitte mon courroux.
Il faut, nonobstant tout, avoir pitié de vous.

MARIANE.

Vois-tu, si l'on m'expose à ce cruel martyre,
Je te le dis, Dorine, il faudra que j'expire.

DORINE.

Ne vous tourmentez point. On peut adroitement
Empêcher... Mais voici Valère, votre amant.

SCÈNE IV.

VALÈRE, MARIANE, DORINE.

VALÈRE.

On vient de débiter, madame, une nouvelle
Que je ne savois pas, et qui sans doute est belle.

MARIANE.

Quoi ?

VALÈRE.

Que vous épousez Tartuffe.

MARIANE.

Il est certain
Que mon père s'est mis en tête ce dessein.

VALÈRE.

Votre père, madame...

MARIANE.

A changé de visée :
La chose vient par lui de m'être proposée.

VALÈRE.

Quoi ! sérieusement ?

MARIANE.

Oui, sérieusement.
Il s'est, pour cet hymen, déclaré hautement.

VALÈRE.

Et quel est le dessein où votre âme s'arrête,
Madame ?

MARIANE.

Je ne sais.

VALÈRE.

La réponse est honnête.
Vous ne savez ?

MARIANE.

Non.

VALÈRE.

Non ?

MARIANE.

Que me conseillez-vous [1] ?

VALÈRE.

Je vous conseille, moi, de prendre cet époux.

MARIANE.

Vous me le conseillez ?

VALÈRE.

Oui.

MARIANE.

Tout de bon ?

VALÈRE.

Sans doute.
Le choix est glorieux, et vaut bien qu'on l'écoute.

MARIANE.

Hé bien ! c'est un conseil, monsieur, que je reçois.

VALÈRE.

Vous n'aurez pas grand'peine à le suivre, je crois.

MARIANE.

Pas plus qu'à le donner n'en a souffert votre âme.

VALÈRE.

Moi, je vous l'ai donné pour vous plaire, madame.

[1] Mariane ne pouvait pas dire à son amant que son dessein était de désobéir à son père : c'est une résolution que sa timidité l'empêche de prendre, et que sa retenue d'ailleurs ne lui permettrait pas de déclarer formellement. Mais, s'il était difficile qu'elle répondît à Valère autrement qu'elle n'a fait, il était difficile aussi que Valère n'en fût pas formalisé. La querelle qui va s'engager est donc aussi bien fondée que querelle d'amants puisse l'être. (ARGER.)

MARIANE.

Et moi, je le suivrai pour vous faire plaisir

DORINE, se retirant dans le fond du théâtre.

Voyons ce qui pourra de ceci réussir [1].

VALÈRE.

C'est donc ainsi qu'on aime? Et c'étoit tromperie
Quand vous...

MARIANE.

Ne parlons point de cela, je vous prie.
Vous m'avez dit tout franc que je dois accepter
Celui que pour époux on me veut présenter,
Et je déclare, moi, que je prétends le faire,
Puisque vous m'en donnez le conseil salutaire.

VALÈRE.

Ne vous excusez point sur mes intentions.
Vous aviez pris déjà vos résolutions;
Et vous vous saisissez d'un prétexte frivole
Pour vous autoriser à manquer de parole.

MARIANE.

Il est vrai, c'est bien dit.

VALÈRE.

Sans doute; et votre cœur
N'a jamais eu pour moi de véritable ardeur.

MARIANE.

Hélas! permis à vous d'avoir cette pensée.

VALÈRE.

Oui, oui, permis à moi: mais mon âme offensée
Vous préviendra peut-être en un pareil dessein;
Et je sais où porter et mes vœux et ma main.

MARIANE.

Ah! je n'en doute point; et les ardeurs qu'excite
Le mérite...

VALÈRE.

Mon Dieu! laissons là le mérite.
J'en ai fort peu sans doute, et vous en faites foi.

[1] *Réussir* dans le sens de *résulter*. Molière a plusieurs fois employé ce mot avec cette acception.

Mais j'espère aux bontés qu'une autre aura pour moi ;
Et j'en sais de qui l'âme, à ma retraite ouverte,
Consentira sans honte à réparer ma perte.

MARIANE.

La perte n'est pas grande ; et de ce changement
Vous vous consolerez assez facilement.

VALÈRE.

J'y ferai mon possible, et vous le pouvez croire.
Un cœur qui nous oublie engage notre gloire [1] ;
Il faut à l'oublier mettre aussi tous nos soins ;
Si l'on n'en vient à bout, on le doit feindre au moins.
Et cette lâcheté jamais ne se pardonne,
De montrer de l'amour pour qui nous abandonne.

MARIANE.

Ce sentiment sans doute est noble et relevé.

VALÈRE.

Fort bien ; et d'un chacun il doit être approuvé.
Hé quoi ! vous voudriez qu'à jamais dans mon âme
Je gardasse pour vous les ardeurs de ma flamme,
Et vous visse, à mes yeux, passer en d'autres bras,
Sans mettre ailleurs un cœur dont vous ne voulez pas?

MARIANE.

Au contraire; pour moi, c'est ce que je souhaite ;
Et je voudrois déjà que la chose fût faite.

VALÈRE.

Vous le voudriez ?

MARIANE.

Oui.

VALÈRE.

C'est assez m'insulter,
Madame ; et, de ce pas, je vais vous contenter.

(Il fait un pas pour s'en aller.)

MARIANE.

Fort bien.

VALÈRE, revenant.

Souvenez-vous au moins que c'est vous-même
Qui contraignez mon cœur à cet effort extrême.

MARIANE.

Oui.

[1] *Gloire*, dans le sens d'amour-propre, fierté, noble orgueil.

VALÈRE, revenant encore.

Et que le dessein que mon âme conçoit
N'est rien qu'à votre exemple.

MARIANE.

A mon exemple, soit.

VALÈRE, en sortant.

Suffit: vous allez être à point nommé servie.

MARIANE.

Tant mieux.

VALÈRE, revenant encore.

Vous me voyez, c'est pour toute ma vie.

MARIANE.

A la bonne heure.

VALÈRE s'en va, et, lorsqu'il est vers la porte, il se retourne.

Euh?

MARIANE.

Quoi?

VALÈRE.

Ne m'appelez-vous pas?

MARIANE.

Moi! Vous rêvez.

VALÈRE.

Hé bien! je poursuis donc mes pas.
Adieu, madame.

(Il s'en va lentement.)

MARIANE.

Adieu, monsieur.

DORINE, à Mariane.

Pour moi, je pense
Que vous perdez l'esprit par cette extravagance :
Et je vous ai laissés tout du long quereller,
Pour voir où tout cela pourroit enfin aller.
Holà! seigneur Valère.

(Elle arrête Valère par le bras.)

VALÈRE, feignant de résister.

Hé! que veux-tu, Dorine?

DORINE.

Venez ici.

VALÈRE.

Non, non, le dépit me domine.
Ne me détourne point de ce qu'elle a voulu.

DORINE.

Arrêtez.

VALÈRE.

Non, vois-tu, c'est un point résolu.

DORINE.

Ah!

MARIANE, à part.

Il souffre à me voir, ma présence le chasse ;
Et je ferai bien mieux de lui quitter la place.

DORINE, quittant Valère, et courant après Mariane.

A l'autre! Où courez-vous?

MARIANE.

Laisse.

DORINE.

Il faut revenir.

MARIANE.

Non, non, Dorine; en vain tu veux me retenir.

VALÈRE, à part.

Je vois bien que ma vue est pour elle un supplice;
Et sans doute, il vaut mieux que je l'en affranchisse.

DORINE, quittant Mariane, et courant après Valère.

Encor! Diantre soit fait de vous! Si je le veux [1].
Cessez ce badinage ; et venez çà tous deux.

(Elle les tire l'un et l'autre.)

VALÈRE, à Dorine.

Mais quel est ton dessein?

MARIANE, à Dorine.

Qu'est-ce que tu veux faire?

[1] *Si*, dans cette phrase, n'est pas une conjonction dubitative, mais le mot *si* de notre ancien langage qui, au contraire, s'employait dans les phrases où il faut affirmer et remplaçait les mots *oui*, *aussi*, *pourtant*. « La particule *si*, dit Nicot (*Trésor de la langue française*, 1606) a en maints lieux énergie renforçant le verbe qui le suit, comme : « si veux je pas que tu mentes ; si t'abandonnerez-vous. » Auquel endroit *si* est de menace, commandement et force. » Ainsi, la phrase de Dorine *si je le veux*, signifie *oui, je le veux, vous dis-je.*

DORINE.

Vous bien remettre ensemble, et vous tirer d'affaire.

(A Valère.)

Êtes-vous fou d'avoir un pareil démêlé?

VALÈRE.

N'as-tu pas entendu comme elle m'a parlé?

DORINE, à Mariane.

Êtes-vous folle, vous, de vous être emportée?

MARIANE.

N'as-tu pas vu la chose, et comme il m'a traitée?

DORINE.

(A Valère.)

Sottise des deux parts. Elle n'a d'autre soin
Que de se conserver à vous, j'en suis témoin.

(A Mariane.)

Il n'aime que vous seule, et n'a point d'autre envie
Que d'être votre époux; j'en réponds sur ma vie.

MARIANE, à Valère.

Pourquoi donc me donner un semblable conseil?

VALÈRE, à Mariane.

Pourquoi m'en demander sur un sujet pareil?

DORINE.

Vous êtes fous tous deux. Çà, la main l'un et l'autre.

(A Valère.)

Allons, vous.

VALÈRE, en donnant sa main à Dorine.

A quoi bon ma main?

DORINE, à Mariane.

Ah çà! la vôtre.

MARIANE, en donnant aussi sa main.

De quoi sert tout cela?

DORINE.

Mon Dieu! vite, avancez.
Vous vous aimez tous deux plus que vous ne pensez [1].

(Valère et Marianne se tiennent quelque temps par la main sans se regarder.)

VALÈRE, se tournant vers Mariane.

Mais ne faites donc point les choses avec peine;
Et regardez un peu les gens sans nulle haine.

(Mariane tourne l'œil sur Valère et fait un petit souris.)

DORINE.

A vous dire le vrai, les amants sont bien fous!

VALÈRE, à Mariane.

Oh çà! n'ai-je pas lieu de me plaindre de vous [2] ?
Et, pour n'en point mentir, n'etes-vous point méchante
De vous plaire à me dire une chose affligeante?

MARIANE.

Mais vous, n'êtes-vous pas l'homme le plus ingrat?...

DORINE.

Pour une autre saison laissons tout ce débat,
Et songeons à parer ce fâcheux mariage.

MARIANE.

Dis-nous donc quels ressorts il faut mettre en usage.

[1] L'auteur de la Lettre sur la comédie de *l'Imposteur* remarque judicieusement « que ce dépit a cela de particulier et d'original, qu'il naît et finit dans une même scène, et cela aussi vraisemblablement que faisoient ceux qu'on avoit vus auparavant, où ces coleres amoureuses naissent de quelques tromperies faites par un tiers, la plupart du temps derrière le theâtre; au lieu qu'ici elles naissent divinement, à la vue des spectateurs, et de la délicatesse et de la force de la passion même. »

[2] « Nous voyons à la représentation, dit Auger, combien ce trait répond juste au cœur, je dirais presque à la conscience de tous les spectateurs : on se récrie universellement, comme si chacun se souvenait d'avoir parle, d'avoir agi de même en pareil cas. » — Rel sez, dit La Harpe, toute cette admirable scène où deux amants viennent de se raccommoder, et où l'un des deux, après la paix faite et scellée, dit pour première parole :

Oh çà! n'ai-je pas lieu de me plaindre de vous ?

et vous tomberez aux genoux de Molière, et vous répéterez ce mot de Sadi : « Voilà celui qui sait comme un amant. »

DORINE.

Nous en ferons agir de toutes les façons.

(A Mariane.) (A Valère.)

Votre père se moque ; et ce sont des chansons.

(A Mariane.)

Mais, pour vous, il vaut mieux qu'à son extravagance
D'un doux consentement vous prêtiez l'apparence,
Afin qu'en cas d'alarme il vous soit plus aisé
De tirer en longueur cet hymen proposé.
En attrapant du temps, à tout on remédie.
Tantôt vous payerez de quelque maladie
Qui viendra tout à coup, et voudra des délais;
Tantôt vous payerez de présages mauvais;
Vous aurez fait d'un mort la rencontre fâcheuse,
Cassé quelque miroir, ou songé d'eau bourbeuse :
Enfin, le bon de tout, c'est qu'à d'autres qu'à lui
On ne peut vous lier, que vous ne disiez oui.
Mais, pour mieux réussir, il est bon, ce me semble,
Qu'on ne vous trouve point tous deux parlant ensemble.

(A Valère.)

Sortez; et, sans tarder, employez vos amis
Pour vous faire tenir ce qu'on vous a promis.
Nous allons réveiller les efforts de son frère,
Et dans notre parti jeter la belle-mère.
Adieu.

VALÈRE, à Mariane.

Quelques efforts que nous préparions tous,
Ma plus grande espérance, à vrai dire, est en vous.

MARIANE, à Valère.

Je ne vous réponds pas des volontés d'un père;
Mais je ne serai point à d'autre qu'à Valère.

VALÈRE.

Que vous me comblez d'aise! et, quoi que puisse oser...

DORINE.

Ah! jamais les amants ne sont las de jaser.
Sortez, vous dis-je.

VALÈRE. Il fait un pas et revient.

Enfin...

DORINE.

Quel caquet est le vôtre!

(Les poussant chacun par l'épaule.)

Tirez de cette part; et vous, tirez de l'autre [1].

[1] La Lettre sur *l'Imposteur* indique qu'à la représentation de 1667, cette scène charmante ne terminait pas le second acte. Elmire, Damis et Cléante venaient parler à Dorine. Ils s'entretenaient du mariage résolu; et ne sachant quel parti prendre pour l'empêcher, ils se décidaient à faire parler à Tartuffe par Elmire. Cette scène avait l'avantage de lier le second acte au troisième. Molière aima mieux terminer son acte par la scène des deux amants. PETITOT.)

Des critiques ont considéré ce deuxième acte, rempli des chagrins que Mariane confie à sa suivante et de sa querelle avec Valère, comme un ornement agréable, mais superflu. Il est aisé pourtant de voir que son omission causerait un grand dommage à l'effet de l'intrigue. Outre que cette omission priverait le spectateur des plus gracieux dialogues et des jeux les plus divertissants, elle les empêcherait de connaître l'union des deux cœurs que Tartuffe désole et veut séparer. La première apparition de Tartuffe, d'autant plus théâtrale qu'elle est mieux ménagée et plus attendue, ne serait pas précédée du spectacle des troubles qu'il jette parmi tous les membres de la famille. Ce deuxième acte n'est donc pas seulement un précieux embellissement au sujet, il est encore un développement nécessaire. (N. LEMERCIER.)

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE.

DAMIS, DORINE.

DAMIS.

Que la foudre, sur l'heure, achève mes destins,
Qu'on me traite partout du plus grand des faquins,
S'il est aucun respect ni pouvoir qui m'arrête,
Et si je ne fais pas quelque coup de ma tête!

DORINE.

De grâce, modérez un tel emportement :
Votre père n'a fait qu'en parler simplement.
On n'exécute pas tout ce qui se propose;
Et le chemin est long du projet à la chose.

DAMIS.

Il faut que le ce fat j'arrête les complots,
Et qu'à l'oreille un peu je lui dise deux mots.

DORINE.

Ah! tout doux, envers lui, comme envers votre père,
Laissez agir les soins de votre belle-mère.
Sur l'esprit de Tartuffe elle a quelque crédit,
Il se rend complaisant à tout ce qu'elle dit,
Et pourroit bien avoir douceur de cœur pour elle.
Plût à Dieu qu'il fût vrai! la chose seroit belle.
Enfin, votre intérêt l'oblige à le mander :
Sur l'hymen qui vous troub'e elle veut le sonder,
Savoir ses sentiments, et lui faire connoître
Quels fâcheux démêlés il pourra faire naître,
S'il faut qu'à ce dessein il prête quelque espoir.
Son valet dit qu'il prie, et je n'ai pu le voir;
Mais ce valet m'a dit qu'il s'en alloit descendre.
Sortez donc, je vous prie, et me laissez l'attendre.

DAMIS.

Je puis être présent à tout cet entretien.

DORINE.

Point. Il faut qu'ils soient seuls.

DAMIS.

Je ne lui dirai rien.

DORINE.

Vous vous moquez : on sait vos transports ordinaires;
Et c'est le vrai moyen de gâter les affaires.
Sortez.

DAMIS.

Non; je veux voir, sans me mettre en courroux.

DORINE.

Que vous êtes fâcheux! Il vient. Retirez-vous.

(Damis va se cacher dans un cabinet qui est au fond du théâtre.)

SCÈNE II.

TARTUFFE, DORINE.

TARTUFFE [1], parlant haut à son valet qui est dans la maison, dès qu'il aperçoit Dorine.

Laurent, serrez ma haire avec ma discipline,
Et priez que toujours le ciel vous illumine.
Si l'on vient pour me voir, je vais aux prisonniers,
Des aumônes que j'ai, partager les deniers [2].

[1] On a souvent demandé pourquoi Molière avait retardé l'entrée de son hypocrite jusqu'au troisième acte. L'auteur de la Lettre sur *l'Imposteur* dit à ce propos : « C'est peut-être une adresse de l'auteur de ne l'avoir pas fait voir plus tôt, mais seulement quand l'action est échauffée ; car un caractère de cette force tomberoit, s'il paroissoit sans faire d'abord un jeu digne de lui. »

[2] On attend Tartuffe, il n'a pas encore paru ; les deux premiers actes sont achevés. Il a tout rempli jusque-là. Il n'a été question que de lui, et on ne l'a pas encore vu en personne. Le troisième acte commence; on l'annonce, il vient, on l'entend... Que La Bruyère dise tout ce qu'il voudra, ce « Laurent, serrez ma haire..., » est le plus admirable début dramatique et comique qui se puisse inventer. De tels traits emportent le reste et déterminent un caractère. Il y a là toute une vocation : celui qui trouve une telle entrée est d'emblée un génie dramatique; celui qui peut y chercher quelque chose, non pas à critiquer, mais à réétudier à froid, à perfectionner hors de là pour son plaisir, aura tous les mérites qu'on voudra comme moraliste et comme peintre; mais ce ne sera jamais qu'un peintre « à l'huile, » auteur de portraits à être admirés dans le cabinet. (SAINTE-BEUVE.)

DORINE, à part.

Que d'affectation et de forfanterie! romancing

TARTUFFE.

Que voulez-vous?

DORINE.

Vous dire...

TARTUFFE. Il tire un mouchoir de sa poche.

Ah! mon Dieu! je vous prie,
Avant que de parler, prenez-moi ce mouchoir.

DORINE.

Comment!

TARTUFFE.

Couvrez ce sein que je ne saurois voir.
Par de pareils objets les âmes sont blessées,
Et cela fait venir de coupables pensées.

DORINE.

Vous êtes donc bien tendre à la tentation,
Et la chair sur vos sens fait grande impression?
Certes, je ne sais pas quelle chaleur vous monte :
Mais à convoiter, moi, je ne suis point si prompte;
Et je vous verrois nu du haut jusques en bas,
Que toute votre peau ne me tenteroit pas.

TARTUFFE.

Mettez dans vos discours un peu de modestie,
Ou je vais sur-le-champ vous quitter la partie.

DORINE.

Non, non, c'est moi qui vais vous laisser en repos,
Et je n'ai seulement qu'à vous dire deux mots.
Madame va venir dans cette salle basse,
Et d'un mot d'entretien vous demande la grâce.

TARTUFFE.

Hélas! très volontiers.

DORINE, à part.

Comme il se radoucit!
Ma foi, je suis toujours pour ce que j'en ai dit.

TARTUFFE.

Viendra-t-elle bientôt?

DORINE.

Je l'entends, ce me semble.
Oui, c'est elle en personne et je vous laisse ensemble.

SCÈNE III.

ELMIRE, TARTUFFE.

TARTUFFE.

Que le ciel à jamais, par sa toute-bonté,
Et de l'âme et du corps vous donne la santé
Et bénisse vos jours autant que le désire
Le plus humble de ceux que son amour inspire!

ELMIRE.

Je suis fort obligée à ce souhait pieux.
Mais prenons une chaise, afin d'être un peu mieux.

TARTUFFE, assis.

Comment, de votre mal, vous sentez-vous remise?

ELMIRE, assise.

Fort bien; et cette fièvre a bientôt quitté prise.

TARTUFFE.

Mes prières n'ont pas le mérite qu'il faut
Pour avoir attiré cette grâce d'en haut;
Mais je n'ai fait au ciel nulle dévote instance
Qui n'ait eu pour objet votre convalescence.

ELMIRE.

Votre zèle pour moi s'est trop inquiété.

TARTUFFE.

On ne peut trop chérir votre chère santé;
Et, pour la rétablir, j'aurois donné la mienne.

ELMIRE.

C'est pousser bien avant la charité chrétienne;
Et je vous dois beaucoup pour toutes ces bontés.

TARTUFFE.

Je fais bien moins pour vous que vous ne méritez.

ELMIRE.

J'ai voulu vous parler en secret d'une affaire,
Et suis bien aise, ici, qu'aucun ne nous éclaire [1].

[1] *Éclairer*, dans le sens d'*épier*, *surveiller*. Molière a plusieurs fois employé ce mot avec cette acception.

TARTUFFE.

J'en suis ravi de même : et, sans doute, il m'est doux,
Madame, de me voir seul à seul avec vous.
C'est une occasion qu'au ciel j'ai demandée,
Sans que, jusqu'à cette heure, il me l'ait accordée.

ELMIRE.

Pour moi, ce que je veux, c'est un mot d'entretien,
Où tout votre cœur s'ouvre, et ne me cache rien.

(Damis, sans se montrer, entr'ouvre la porte du cabinet dans lequel il s'étoit retiré, pour entendre la conversation.)

TARTUFFE.

Et je ne veux aussi, pour grâce singulière,
Que montrer à vos yeux mon âme tout entière.
Et vous faire serment que les bruits que j'ai faits
Des visites qu'ici reçoivent vos attraits,
Ne sont pas envers vous l'effet d'aucune haine,
Mais plutôt d'un transport de zèle qui m'entraîne,
Et d'un pur mouvement...

ELMIRE.

Je le prends bien aussi,
Et crois que mon salut vous donne ce souci.

TARTUFFE. Il lui serre les bouts des doigts.

Oui, madame, sans doute; et ma ferveur est telle...

ELMIRE.

Ouf! vous me serrez trop.

TARTUFFE.

C'est par excès de zèle
De vous faire aucun mal je n'eus jamais dessein,
Et j'aurois bien plutôt...

(Il lui met la main sur le genou.)

ELMIRE.

Que fait là votre main?

TARTUFFE.

Je tâte votre habit : l'étoffe en est moelleuse.

ELMIRE.

Ah! de grâce, laissez, je suis fort chatouilleuse.

(Elle recule sa chaise et Tartuffe rapproche la sienne.)

TARTUFFE, maniant le collet d'Elmire.

Mon Dieu! que de ce point l'ouvrage est merveilleux!
On travaille aujourd hui d'un air miraculeux :
Jamais, en toute chose, on n'a vu si bien faire [1].

ELMIRE.

Il est vrai. Mais parlons un peu de notre affaire.
On tient que mon mari veut dégager sa foi.
Et vous donner sa fille. Est-il vrai, dites moi?

TARTUFFE.

Il m'en a dit deux mots : mais, madame, à vrai dire,
Ce n'est pas le bonheur après quoi je soupire;
Et je vois autre part les merveilleux attraits
De la félicité qui fait tous mes souhaits.

ELMIRE.

C'est que vous n'aimez rien des choses de la terre.

TARTUFFE.

Mon sein n'enferme pas un cœur qui soit de pierr

ELMIRE.

Pour moi, je crois qu'au ciel tendent tous vos soupirs,
Et que rien ici-bas n'arrête vos désirs.

TARTUFFE.

L'amour qui nous attache aux beautés éternelles
N'étouffe pas en nous l'amour des temporelles :
Nos sens facilement peuvent être charmés
Des ouvrages parfaits que le ciel a formés.
Ses attraits refléchis brillent dans vos pareilles;
Mais il étale en vous ses plus rares merveilles :
Il a sur votre face épanché des beautés
Dont les yeux sont surpris, et les cœurs transportés;
Et je n'ai pu vous voir, parfaite créature,
Sans admirer en vous l'auteur de la nature,
Et d'une ardente amour sentir mon cœur atteint,
Au plus beau des portraits où lui-même il s'est peint.
D'abord j'appréhendai que cette ardeur secrète
Ne fût du noir esprit une surprise adroite;
Et même à fuir vos yeux mon cœur se résolut,
Vous croyant un obstacle à faire mon salut.

[1] Ce manège de Tartuffe est aussi celui de Panurge : « Quand il se trouvoit en compaignie de quelques bonnes dames, dit Rabelais (livre II chapitre XVI), il leur mettoit sus le propos de lingerie, et leur mettoit la main au sein, demandant : Et cest ouvraige est-il de Flandre ou de Haynault ? »

Mais enfin je connus, ô beauté tout aimable,
Que cette passion peut n'être point coupable,
Que je puis l'ajuster avecque la pudeur,
Et c'est ce qui m'y fait abandonner mon cœur.
Ce m'est, je le confesse, une audace bien grande
Que d'oser de ce cœur vous adresser l'offrande;
Mais j'attends, en mes vœux, tout de votre bonté,
Et rien des vains efforts de mon infirmité.
En vous est mon espoir, mon bien, ma quiétude;
De vous dépend ma peine ou ma béatitude;
Et je vais être enfin, par votre seul arrêt,
Heureux, si vous voulez; malheureux, s'il vous plaît.

ELMIRE.

La déclaration est tout à fait galante;
Mais elle est, à vrai dire, un peu bien surprenante.
Vous deviez, ce me semble, armer mieux votre sein,
Et raisonner un peu sur un pareil dessein.
Un dévot comme vous, et que partout on nomme...

TARTUFFE.

Ah! pour être dévôt, je n'en suis pas moins homme[1] :

[1] On a voulu retrouver dans ce vers une réminiscence, une parodie même de celui de *Sertorius* :

Et pour être Romain, je n'en suis pas moins homme.

Cette accusation est formulée pour la première fois dans la scène VII de *la Critique du Tartuffe*.

LAURENS.

Ah! pour être valet, je n'en suis pas moins homme!

LISE.

Ce vers est de Tartuffe, et c'est piller l'auteur.

LAURENS.

Bon, n'est-il pas permis de voler un voleur?
Ce vers étant sorti du cerveau de Corneille,
Le voler à mon tour n'est pas grande merveille.

On a fait observer avec raison que Molière, en supposant qu'il n'ait pas lui-même trouvé ce mot, l'aurait pu rencontrer ailleurs que dans la tragédie de Corneille, notamment dans le *Décaméron*, où (Journée III, nouvelle VIII) un abbé amoureux dit à la belle qu'il veut séduire, « *Come che io sia abate, io sono uomo come gli altri. Tanta forza ha ha' r la la vostra bellezza, che amore mi costrigne a cosi fare.* Quoique je sois abbé, je suis un homme comme les autres. Votre beauté s'est montrée si puissante, qu'elle m'a contraint d'en agir ainsi »

Rappelons aussi quelques vers de *la Farce des Brus* cités dans la Notice. Ce trait, enfin, non seulement devait se présenter naturellement à l'esprit, mais encore avait été employé, et l'on ne saurait voir ici rien de comparable au vers du *Cid* transporté dans *les Plaideurs* :

Ses rides sur son front gravoient tous ses exploits,

qu'on cite ordinairement à ce propos.

Et, lorsqu'on vient à voir vos célestes appas,
Un cœur se laisse prendre, et ne raisonne pas.
Je sais qu'un tel discours de moi paroît étrange :
Mais, madame, après tout, je ne suis pas un ange ;
Et, si vous condamnez l'aveu que je vous fais,
Vous devez vous en prendre à vos charmants attraits.
Dès que j'en vis briller la splendeur plus qu'humaine
De mon intérieur vous fûtes souveraine;
De vos regards divins l'ineffable douceur
Força la résistance où s'obstinoit mon cœur;
Elle surmonta tout, jeûnes, prières, larmes,
Et tourna tous mes vœux du côté de vos charmes.
Mes yeux et mes soupirs vous l'ont dit mille fois;
Et, pour mieux m'expliquer, j'emploie ici la voix.
Que si vous contemplez, d'une âme un peu bénigne,
Les tribulations de votre esclave indigne;
S'il faut que vos bontés veuillent me consoler,
Et jusqu'à mon néant daignent se ravaler,
J'aurai toujours pour vous, ô suave merveille,
Une dévotion à nulle autre pareille.
Votre honneur avec moi ne court point de hasard,
Et n'a nulle disgrâce à craindre de ma part.
Tous ces galants de cour, dont les femmes sont folles,
Sont bruyants dans leurs faits et vains dans leurs paroles
De leurs progrès sans cesse on les voit se targuer;
Ils n'ont point de faveurs qu'ils n'aillent divulguer;
Et leur langue indiscrète, en qui l'on se confie,
Déshonore l'autel où leur cœur sacrifie,
Mais les gens comme nous brûlent d'un feu discret,
Avec qui, pour toujours, on est sûr du secret.
Le soin que nous prenons de notre renommée
Répond de toute chose à la personne aimée ;
Et c'est en nous qu'on trouve, acceptant notre cœur,
De l'amour sans scandale, et du plaisir sans peur [1].

[1] Les discours de cet abbé hypocrite qu'a peint Boccace dans la nouvelle intitulée *Féronde* et dont nous venons de citer quelques mots offrent des ressemblances frappantes avec les discours de Tartuffe à Elmire, et l'on ne peut guère douter que Molière n'ait eu le conte italien sous les yeux : « Si quelque chose doit vous étonner, c'est l'effet que produit votre beauté sur une âme qui a coutume de ne voir que les beautés célestes. Vous pouvez vous vanter d'être la plus belle de toutes les femmes, puisque la sainteté même n'a pu se défendre de convoiter votre cœur. Ne me refusez pas la grâce que je demande. Pourquoi balanceriez-vous à me l'accorder ? Personne n'en saura jamais rien; etc. » Regnier aussi fait dire à Macette :

Ils savent, plus discrets, apporter en aimant,
Avecque moins d'éclat, plus de contentement.

Il faut lire sur le langage de Tartuffe dans cette scène les réflexions de la Lettre sur *l'Imposteur*.

ELMIRE.

Je vous écoute dire, et votre rhétorique
En termes assez forts à mon âme s'explique.
N'appréhendez-vous point que je ne sois d'humeur
A dire à mon mari cette galante ardeur,
Et que le prompt avis d'un amour de la sorte
Ne pût bien altérer l'amitié qu'il vous porte ?

TARTUFFE.

Je sais que vous avez trop de bénignité,
Et que vous ferez grâce à ma témérité;
Que vous m'excuserez, sur l'humaine foiblesse,
Des violents transports d'un amour qui vous blesse,
Et considérerez, en regardant votre air,
Que l'on n'est pas aveugle, et qu'un homme est de chair.

ELMIRE.

D'autres prendroient cela d'autre façon peut-être ;
Mais ma discrétion se veut faire paroître.
Je ne redirai point l'affaire à mon époux;
Mais je veux, en revanche, une chose de vous :
C'est de presser tout franc, et sans nulle chicane,
L'union de Valère avecque Mariane,
De renoncer vous-même à l'injuste pouvoir
Qui veut du bien d'un autre enrichir votre espoir ;
Et...

SCÈNE IV.

ELMIRE, DAMIS, TARTUFFE.

DAMIS, sortant du cabinet où il s'étoit retiré.

Non, madame, non ; ceci doit se répandre.
J'étois en cet endroit, d'où j'ai pu tout entendre ;
Et la bonté du ciel m'y semble avoir conduit
Pour confondre l'orgueil d'un traître qui me nuit,
Pour m'ouvrir une voie à prendre la vengeance
De son hypocrisie et de son insolence,
A détromper mon père, et lui mettre en plein jour
L'âme d'un scélérat qui vous parle d'amour.

ELMIRE.

Non, Damis, il suffit qu'il se rende plus sage,
Et tâche à mériter la grâce où je m'engage.
Puisque je l'ai promis, ne m'en dédites pas.
Ce n'est point mon humeur de faire des éclats

Une femme se rit de sottises pareilles,
Et jamais d'un mari n'en trouble les oreilles [1].

DAMIS.

Vous avez vos raisons pour en user ainsi ;
Et pour faire autrement, j'ai les miennes aussi.
Le vouloir épargner est une raillerie ;
Et l'insolent orgueil de sa cagoterie
N'a triomphé que trop de mon juste courroux,
Et que trop excité de désordre chez nous.
Le fourbe, trop longtemps, a gouverné mon père,
Et desservi mes feux avec ceux de Valère.
Il faut que du perfide il soit désabusé ;
Et le ciel, pour cela, m'offre un moyen aisé.
De cette occasion je lui suis redevable,
Et, pour la négliger, elle est trop favorable
Ce seroit mériter qu'il me la vînt ravir,
Que de l'avoir en main et ne m'en pas servir.

ELMIRE.

Damis...

DAMIS.

Non, s'il vous plaît, il faut que je me croie [2].
Mon âme est maintenant au comble de sa joie ;
Et vos discours en vain prétendent m'obliger
A quitter le plaisir de me pouvoir venger.
Sans aller plus avant, je vais vider l'affaire ;
Et voici justement de quoi me satisfaire.

[1] Quelle habileté dans cette demi-teinte du caractère d'Elmire, de la jeune femme unie à un vieillard ! Si Molière l'eût faite passionnée, tout le reste devenait à l'instant impossible ou invraisemblable : Elmire était obligée de s'offenser, de se recrier, de se plaindre à Orgon Point :

Une femme se rit de sottises pareilles,
Et jamais d'un mari n'en trouble les oreilles.

Elle n'éprouve pour Tartuffe pas plus de haine que de sympathie ; elle le méprise, c'est tout. Ce sang-froid était indispensable pour arriver à démasquer l'imposteur. Elmire nous prouve quels sont les avantages d'une honnête femme, qui demeure insensible, sur la passion du plus rusé des hommes. (F. GÉNIN.)

[2] C'est-à-dire : il faut que je cède au sentiment qui m'entraîne. Ce mot est employé avec la même acception dans le *Dépit amoureux*.

SCÈNE V.

ORGON, ELMIRE, DAMIS, TARTUFFE.

DAMIS.

Nous allons régaler, mon père, votre abord
D'un incident tout frais qui vous surprendra fort.
Vous êtes bien payé de toutes vos caresses,
Et monsieur d'un beau prix reconnoît vos tendresses.
Son grand zèle pour vous vient de se déclarer :
Il ne va pas à moins qu'à vous déshonorer ;
Et je l'ai surpris là qui faisoit à madame
L'injurieux aveu d'une coupable flamme.
Elle est d'une humeur douce, et son cœur trop discret
Vouloit à toute force en garder le secret;
Mais je ne puis flatter une telle impudence,
Et crois que vous la taire est vous faire une offense.

ELMIRE.

Oui, je tiens que jamais de tous ces vains propos
On ne doit d'un mari traverser le repos ;
Que ce n'est point de là que l'honneur peut dépendre,
Et qu'il suffit, pour nous, de savoir nous défendre.
Ce sont mes sentiments ; et vous n'auriez rien dit,
Damis, si j'avois eu sur vous quelque crédit.

SCÈNE VI.

ORGON, DAMIS, TARTUFFE.

ORGON.

Ce que je viens d'entendre, ô ciel ! est-il croyable ?

TARTUFFE.

Oui, mon frère, je suis un méchant, un coupable,
Un malheureux pécheur, tout plein d'iniquité,
Le plus grand scélérat qui jamais ait été.
Chaque instant de ma vie est chargé de souillures ;
Elle n'est qu'un amas de crimes et d'ordures ;
Et je vois que le ciel, pour ma punition,
Me veut mortifier en cette occasion.
De quelque grand forfait qu'on me puisse reprendre,
Je n'ai garde d'avoir l'orgueil de m'en défendre.
Croyez ce qu'on vous dit, armez votre courroux,
Et comme un criminel chassez-moi de chez vous ;
Je ne saurois avoir tant de honte en partage,
Que je n'en aie encor mérité davantage.

ORGON, à son fils.

Ah! traître, oses-tu bien, par cette fausseté,
Vouloir de sa vertu ternir la pureté?

DAMIS.

Quoi! la feinte douceur de cette âme hypocrite
Vous fera démentir...

ORGON.

Tais-toi, peste maudite.

TARTUFFE.

Ah! laissez-le parler; vous l'accusez à tort,
Et vous ferez bien mieux de croire à son rapport.
Pourquoi, sur un tel fait, m'être si favorable?
Savez-vous, après tout, de quoi je suis capable?
Vous fiez-vous, mon frère, à mon extérieur?
Et, pour tout ce qu'on voit, me croyez-vous meilleur?
Non, non : vous vous laissez tromper à l'apparence,
Et je ne suis rien moins, hélas! que ce qu'on pense.
Tout le monde me prend pour un homme de bien;
Mais la vérité pure est que je ne vaux rien [1].
(S'adressant à Damis.)
Oui, mon cher fils, parlez; traitez-moi de perfide,
D'infâme, de perdu, de voleur, d'homicide;
Accablez-moi de noms encor plus détestés :
Je n'y contredis point, je les ai mérités;
Et j'en veux à genoux souffrir l'ignominie,
Comme une honte due aux crimes de ma vie.

ORGON.

(A Tartuffe.)
Mon frère, c'en est trop.
(A son fils.)
Ton cœur ne se rend point,
Traître!

DAMIS.

Quoi! ses discours vous séduiront au point...

ORGON.

(Relevant Tartuffe.)
Tais-toi, pendard. Mon frère, hé! levez-vous, de grâce
(A son fils.)
Infâme!

[1] On peut comparer ces paroles de Tartuffe à celles de Montufar dans la nouvelle de Scarron que nous avons citée. Voyez la Notice préliminaire.

DAMIS.

Il peut...

ORGON.

Tais-toi.

DAMIS.

J'enrage. Quoi ! je passe...

ORGON.

Si tu dis un seul mot, je te romprai les bras.

TARTUFFE.

Mon frère, au nom de Dieu, ne vous emportez pas !
J'aimerois mieux souffrir la peine la plus dure,
Qu'il eût reçu pour moi la moindre égratignure.

ORGON, à son fils.

Ingrat !

TARTUFFE.

Laissez-le en paix. S'il faut, à deux genoux,
Vous demander sa grâce...

ORGON, se jetant aussi à genoux, et embrassant Tartuffe.

Hélas ! vous moquez-vous ?

(A son fils.)

Coquin ! vois sa bonté !

DAMIS.

Donc...

ORGON.

Paix.

DAMIS.

Quoi ! je...

ORGON.

Paix, dis-je
Je sais bien quel motif à l'attaquer t'oblige.
Vous le haïssez tous, et je vois aujourd'hui
Femme, enfants et valets, déchaînés contre lui
On met imprudemment toute chose en usage
Pour ôter de chez moi ce dévot personnage :
Mais plus on fait d'effort afin de l'en bannir,
Plus j'en veux employer à l'y mieux retenir;
Et je vais me hâter de lui donner ma fille,
Pour confondre l'orgueil de toute ma famille

DAMIS.

A recevoir sa main on pense l'obliger?

ORGON.

Oui, traître, et dès ce soir, pour vous faire enrager.
Ah! je vous brave tous, et vous ferai connoître
Qu'il faut qu'on m'obéisse, et que je suis le maître.
Allons, qu'on se rétracte; et qu'à l'instant, fripon,
On se jette à ses pieds pour demander pardon.

DAMIS.

Qui, moi? de ce coquin, qui, par ses impostures...

ORGON.

Ah! tu résistes, gueux, et lui dis des injures?

(A Tartuffe.)

Un bâton! un bâton! Ne me retenez pas[1].

(A son fils.)

Sas; que de ma maison on sorte de ce pas,
Et que d'y revenir on n'ait jamais l'audace.

DAMIS.

Oui, je sortirai; mais...

ORGON.

Vite, quittons la place.
Je te prive, pendard, de ma succession.
Et te donne, de plus, ma malédiction.

SCÈNE VII.

ORGON, TARTUFFE.

ORGON.

Offenser de la sorte une sainte personne

[1] On voit quelquefois au théâtre Tartuffe rester immobile et Orgon traverser toute la scène pour venir lui dire : « Ne me retenez pas. » C'est un lazzi qui n'était pas sans doute dans l'intention de Molière. Il est possible que Tartuffe ne veuille pas s'opposer bien sérieusement à ce qu'Orgon maltraite son fils; on comprend de sa part une double conduite : il peut ou s'interposer avec affectation, ou ne faire qu'un geste indécis, mais ce geste doit néanmoins être suffisant pour amener les paroles d'Orgon. En visant à l'effet, il faut éviter de tomber dans la caricature.

TARTUFFE.

O ciel! pardonne-lui la douleur qu'il me donne*.

(A Orgon.)

Si vous pouviez savoir avec quel déplaisir
Je vois qu'envers mon frère on tâche à me noircir!...

ORGON.

Hélas!

TARTUFFE.

Le seul penser de cette ingratitude
Fait souffrir à mon âme un supplice si rude...
L'horreur que j'en conçois... J'ai le cœur si serré
Que je ne puis parler, et crois que j'en mourrai.

ORGON. Il court tout en larmes à la porte par où il a chassé son fils.

Coquin! je me repens que ma main t'ait fait grâce,
Et ne t'ait pas d'abord assommé sur la place.

(A Tartuffe.)

Remettez-vous, mon frère, et ne vous fâchez pas.

TARTUFFE.

Rompons, rompons le cours de ces fâcheux débats
Je regarde céans quels grands troubles j'apporte,
Et crois qu'il est besoin, mon frère, que j'en sorte

ORGON.

Comment! vous moquez-vous?

TARTUFFE.

On m'y hait, et je voi
Qu'on cherche à vous donner des soupçons de ma foi.

* VAR. *O ciel! pardonne-lui comme je lui pardonne* !

Cette variante ne se trouve dans aucune édition originale. Mais une tradition fort plausible, appuyée sur le témoignage de l'acteur Baron, prétend que telle était la leçon primitive. On y voulut voir une parodie malséante du verset de l'Oraison dominicale : « Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés » Molière tint compte de l'observation, et c'est particulièrement à propos de ce passage qu'il dit, dans sa préface, qu'il a retranché « les termes consacrés dont on aurait eu peine à entendre Tartuffe faire un mauvais usage. » Plusieurs éditeurs modernes, retirant de leur propre autorité la concession faite par Molière, ont rétabli dans le texte le vers tel qu'il était probablement à l'origine.

Voltaire rapporte, dans ses sommaires des pièces de Molière, une leçon qui paraît préférable :

O ciel, pardonne-moi comme je lui pardonne !

ORGON.

Qu'importe? Voyez-vous que mon cœur les écoute?

TARTUFFE.

On ne manquera pas de poursuivre, sans doute;
Et ces mêmes rapports qu'ici vous rejetez,
Peut-être, une autre fois, seront-ils écoutés.

ORGON.

Non, mon frère, jamais.

TARTUFFE.

Ah! mon frère, une femme
Aisément d'un mari peut bien surprendre l'âme.

ORGON.

Non, non.

TARTUFFE.

Laissez-moi vite, en m'éloignant d'ici,
Leur ôter tout sujet de m'attaquer ainsi.

ORGON.

Non, vous demeurerez; il y va de ma vie.

TARTUFFE.

Hé bien! il faudra donc que je me mortifie.
Pourtant, si vous vouliez...

ORGON.

Ah!

TARTUFFE.

Soit : n'en parlons plus.
Mais je sais comme il faut en user là-dessus.
L'honneur est délicat, et l'amitié m'engage
A prévenir les bruits et les sujets d'ombrage.
Je fuirai votre épouse, et vous ne me verrez...[1]

ORGON.

Non, en dépit de tous vous la fréquenterez.
Faire enrager le monde est ma plus grande joie;

[1] L'adresse infernale que montre Tartuffe pour dominer et aveugler le pauvre esprit qui s'est infatué de lui, ne se dément pas un seul instant. En feignant de craindre qu'Orgon ne finisse par ajouter foi aux discours de sa femme, il prévient, aussi bien qu'il le peut, l'effet de ces discours, et il pique d'honneur sa dupe, dont les prétentions à la fermeté du caractère sont d'autant plus grandes qu'elles sont moins fondées. En s'engageant à fuir Elmire, il donne un démenti à ceux qui l'accusent d'avoir eu des vues coupables sur elle. Enfin, en opposant des refus à toutes les offres d'Orgon, il produit l'effet qu'une résistance calculée obtient toujours de l'opiniâtreté, celui de l'augmenter en l'irritant (AUBIN.)

Et je veux qu'à toute heure avec elle on vous voie.
Ce n'est pas tout encor : pour les mieux braver tous,
Je ne veux point avoir d'autre héritier que vous;
Et je vais de ce pas, en fort bonne manière,
Vous faire de mon bien donation entière.
Un bon et franc ami, que pour gendre je prends,
M'est bien plus cher que fils, que femme, et que parents.
N'accepterez-vous pas ce que je vous propose[1] ?

TARTUFFE.

La volonté du ciel soit faite en toute chose!

ORGON.

Le pauvre homme! Allons vite en dresser un écrit :
Et que puisse l'envie en crever de dépit[2]!

[1] « Après avoir exposé ce beau projet, dit la Lettre sur l'*Imposteur* il vient au bigot de plus près, et avec la plus grande humilité du monde, et tremblant d'être refusé, il lui demande fort respectueusement s'il n'acceptera pas l'offre qu'il lui propose. »

[2] Malgré l'étonnante perfection de ce tableau, Molière, s'il faut en croire l'abbé de Châteauneuf, voyait encore au delà : « Je me rappelle, dit cet abbé, une particularité que je tiens de Molière lui-même, qui nous la raconta peu de jours avant la représentation du *Tartuffe*. On parloit du pouvoir de l'imitation ; nous lui demandâmes pourquoi le même ridicule, qui nous échappe souvent dans l'original, nous frappe à coup sûr dans la copie : il nous répondit que c'est parce que nous le voyons alors par les yeux de l'imitateur, qui sont meilleurs que les nôtres ; car, ajouta-t-il, le talent de l'apercevoir par soi-même n'est pas donné à tout le monde; là-dessus il nous cita Ninon comme la personne qu'il connaissoit sur qui le ridicule faisoit une plus prompte impression; et il nous apprit qu'ayant été, la veille, lui lire son *Tartuffe* (selon sa coutume de la consulter sur tout ce qu'il faisoit), elle le paya en même monnoie, par le récit d'une aventure qui lui étoit arrivée avec un scélérat de cette espèce, dont elle lui fit le portrait avec des couleurs si vives et si naturelles, que si sa pièce n'eût pas été faite, nous disoit-il, il ne l'auroit jamais entreprise, tant il se seroit cru incapable de rien mettre sur le théâtre d'aussi parfait que le Tartufe de Ninon. » (*Dialogue sur la Musique des anciens*, 1725.)

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE PREMIÈRE.

TARTUFFE, CLÉANTE.

CLÉANTE.

Oui, tout le monde en parle, et vous m'en pouvez croire.
L'éclat que fait ce bruit m'est point à votre gloire;
Et je vous ai trouvé, monsieur, fort à propos
Pour vous en dire net ma pensée en deux mots.
Je n'examine point à fond ce qu'on expose;
Je passe là-dessus, et prends au pis la chose.
Supposons que Damis n'en ait pas bien usé,
Et que ce soit à tort qu'on vous ait accusé :
N'est-il pas d'un chrétien de pardonner l'offense,
Et d'éteindre en son cœur tout désir de vengeance?
Et devez-vous souffrir, pour votre démêlé,
Que du logis d'un père un fils soit exilé?
Je vous le dis encore, et parle avec franchise,
Il n'est petit, ni grand, qui ne s'en scandalise;
Et, si vous m'en croyez, vous pacifierez tout,
Et ne pousserez point les affaires à bout.
Sacrifiez à Dieu toute votre colère,
Et remettez le fils en grâce avec le père.

TARTUFFE.

Hélas! je le voudrois, quant à moi, de bon cœur
Je ne garde pour lui, monsieur, aucune aigreur;
Je lui pardonne tout; de rien je ne le blâme,
Et voudrois le servir du meilleur de mon âme :
Mais l'intérêt du ciel n'y sauroit consentir;
Et, s'il rentre céans, c'est à moi d'en sortir.
Après son action, qui n'eut jamais d'égale,
Le commerce entre nous porteroit du scandale :
Dieu sait ce que d'abord tout le monde en croiroit;
A pure politique on me l'imputeroit :
Et l'on diroit partout que, me sentant coupable,

Je feins, pour qui m'accuse, un zèle charitable;
Que mon cœur l'appréhende, et veut le ménager
Pour le pouvoir, sous main, au silence engager

CLÉANTE.

Vous nous payez ici d'excuses colorées;
Et toutes vos raisons, monsieur, sont trop tirées.
Des intérêts du ciel pourquoi vous chargez-vous*?
Pour punir le coupable, a-t-il besoin de nous?
Laissez-lui, laissez-lui le soin de nos vengeances :
Ne songez qu'au pardon qu'il prescrit des offenses,
Et ne regardez point aux jugements humains,
Quand vous suivez du ciel les ordres souverains.
Quoi! le faible intérêt de ce qu'on pourra croire
D'une bonne action empêchera la gloire?
Non, non: faisons toujours ce que le ciel prescrit,
Et d'aucun autre soin ne nous brouillons l'esprit.

TARTUFFE.

Je vous ai déjà dit que mon cœur lui pardonne;
Et c'est faire, monsieur, ce que le ciel ordonne :
Mais, après le scandale et l'affront d'aujourd'hui,
Le ciel n'ordonne pas que je vive avec lui.

CLÉANTE.

Et vous ordonne-t-il, monsieur, d'ouvrir l'oreille
A ce qu'un pur caprice à son père conseille?
Et d'accepter le don qui vous est fait d'un bien
Où le droit vous oblige à ne prétendre rien?

TARTUFFE.

Ceux qui me connoîtront n'auront pas la pensée
Que ce soit un effet d'une âme intéressée.
Tous les biens de ce monde ont pour moi peu d'appas;
De leur éclat trompeur je ne méblouis pas :
Et si je me résous à recevoir du père
Cette donation qu'il a voulu me faire,
Ce n'est, à dire vrai, que parce que je crains
Que tout ce bien ne tombe en de méchantes mains;
Qu'il ne trouve des gens qui, l'ayant en partage,
En fassent dans le monde un criminel usage,
Et ne s'en servent pas, ainsi que j'ai dessein,
Pour la gloire du ciel et le bien du prochain.

* VAR. *Et toutes vos raisons, monsieur, sont trop tirées*
Des intérêts du ciel. Pourquoi vous chargez-vous? (1669, 1re éd.)

Quoique cette ponctuation soit celle du premier texte, imprimé par les soins de l'auteur, elle est évidemment fautive.

CLÉANTE.

Eh! monsieur, n'ayez point ces délicates craintes,
Qui d'un juste héritier peuvent causer les plaintes.
Souffrez, sans vous vouloir embarrasser de rien,
Qu'il soit, à ses périls, possesseur de son bien;
Et songez qu'il vaut mieux encore qu'il en mésuse,
Que si de l'en frustrer il faut qu'on vous accuse.
J'admire seulement que, sans confusion,
Vous en ayez souffert la proposition.
Car enfin le vrai zèle a-t-il quelque maxime
Qui montre à dépouiller l'héritier légitime?
Et, s'il faut que le ciel dans votre cœur ait mis
Un invincible obstacle à vivre avec Damis,
Ne vaudroit-il pas mieux qu'en personne discrète
Vous fissiez de céans une honnête retraite,
Que de souffrir ainsi, contre toute raison,
Qu'on en chasse pour vous le fils de la maison?
Croyez-moi, c'est donner de votre prud'homie,
Monsieur...

TARTUFFE.

Il est, monsieur, trois heures et demie :
Certain devoir pieux me demande là-haut,
Et vous m'excuserez de vous quitter si tôt. [1]

CLÉANTE, seul.

Ah!

SCÈNE II.

ELMIRE, MARIANE, CLÉANTE, DORINE.

DORINE, à Cléante.

De grâce, avec nous employez-vous pour elle,
Monsieur : son âme souffre une douleur mortelle;
Et l'accord que son père a conclu pour ce soir
La fait, en tous moments, entrer en désespoir.
Il va venir. Joignons nos efforts, je vous prie,
Et tâchons d'ébranler, de force ou d'industrie,
Ce malheureux dessein qui nous a tous troublés.

[1] Euthyphron poursuivait son père devant les juges, et se vantait de faire une action agréable aux dieux ; Socrate l'ayant convaincu d'impiété, il rompit brusquement l'entretien, et se retira en disant, comme Tartuffe : « Je suis pressé, Socrate ; il est temps que je te quitte. » Du reste, le dialogue de Platon et la scène de Molière ont le même dessein et le même résultat. Ces deux morceaux sont un modèle de l'art de confondre les sophistes par la seule force de la raison. (AIMÉ MARTIN.)

SCÈNE III.

ORGON, ELMIRE, MARIANE, CLÉANTE
DORINE.

ORGON.

Ah! je me réjouis de vous voir assemblés.
(A Mariane)
Je porte en ce contrat de quoi vous faire rire,
Et vous savez déjà ce que cela veut dire.

MARIANE, aux genoux d'Orgon.

Mon père, au nom du ciel, qui connoît ma douleur,
Et par tout ce qui peut émouvoir votre cœur,
Relâchez-vous un peu des droits de la naissance,
Et dispensez mes vœux de cette obéissance.
Ne me réduisez point, par cette dure loi,
Jusqu'à me plaindre au ciel de ce que je vous dois;
Et cette vie, hélas! que vous m'avez donnée,
Ne me la rendez pas, mon père, infortunée.
Si, contre un doux espoir que j'avois pu former,
Vous me défendez d'être à ce que j'ose aimer,
Au moins, par vos bontés qu'à vos genoux j'implore,
Sauvez-moi du tourment d'être à ce que j'abhore;
Et ne me portez point à quelque désespoir,
En vous servant sur moi de tout votre pouvoir.

ORGON, se sentant attendrir.

Allons, ferme, mon cœur! point de foiblesse humaine!

MARIANE.

Vos tendresses pour lui ne me font point de peine;
Faites-les éclater, donnez-lui votre bien,
Et, si ce n'est assez, joignez-y tout le mien;
J'y consens de bon cœur, et je vous l'abandonne :
Mais, au moins, n'allez pas jusques à ma personne;
Et souffrez qu'un couvent, dans les austérités,
Use les tristes jours que le ciel m'a comptés,

ORGON.

Ah! voilà justement de mes religieuses,
Lorsqu'un père combat leurs flammes amoureuses *
Debout. Plus votre cœur répugne à l'accepter,

* VAR. *Lorsqu'un père combat les flammes amoureuses* (1673).

Plus ce sera pour vous matière à mériter.
Mortifiez vos sens avec ce mariage,
Et ne me rompez pas la tête davantage.

DORINE.

Mais quoi!...

ORGON.

Taisez-vous, vous. Parlez à votre écot. [1]
Je vous défends, tout net, d'oser dire un seul mot.

CLÉANTE.

Si par quelque conseil vous souffrez qu'on réponde...

ORGON.

Mon frère, vos conseils sont les meilleurs du monde;
Ils sont bien raisonnés, et j'en fais un grand cas :
Mais vous trouverez bon que je n'en use pas.

ELMIRE, à son mari.

A voir ce que je vois, je ne sais plus que dire;
Et votre aveuglement fait que je vous admire.
C'est être bien coiffé, bien prévenu de lui,
Que de nous démentir sur le fait d'aujourd'hui!

ORGON.

Je suis votre valet, et crois les apparences.
Pour mon fripon de fils je sais vos complaisances;
Et vous avez eu peur de le désavouer
Du trait qu'à ce pauvre homme il a voulu jouer.
Vous étiez trop tranquille, enfin, pour être crue;
Et vous auriez paru d'autre manière émue.

ELMIRE.

Est-ce qu'au simple aveu d'un amoureux transport,
Il faut que notre honneur se gendarme si fort?
Et ne peut-on répondre à tout ce qui le touche,
Que le feu dans les yeux, et l'injure à la bouche?
Pour moi, de tels propos je me ris simplement;
Et l'éclat, là-dessus, ne me plaît nullement.
J'aime qu'avec douceur nous nous montrions sages;
Et ne suis point du tout pour ces prudes sauvages
Dont l'honneur est armé de griffes et de dents,
Et veut au moindre mot dévisager les gens.

[1] On a interprété ce mot dans le sens de : parlez à ceux de vo écot, de votre compagnie. Mais le sens qui est à présent le plus genre valement adopté est celui de : parlez en proportion de votre droit, selon la part qui vous revient ; ne sortez pas de votre rôle.

Me préserve le ciel d'une telle sagesse !
Je veux une vertu qui ne soit point diablesse,
Et crois que d'un refus la discrète froideur
N'en est pas moins puissante à rebuter un cœur.

ORGON.

Enfin je sais l'affaire, et ne prends point le change.

ELMIRE.

J'admire, encore un coup, cette foiblesse étrange :
Mais que me répondroit votre incrédulité,
Si je vous faisois voir qu'on vous dit vérité?

ORGON.

Voir?

ELMIRE.

Oui.

ORGON.

Chansons.

ELMIRE.

Mais quoi! si je trouvois manière
De vous le faire voir avec pleine lumière?

ORGON.

Contes en l'air.

ELMIRE.

Quel homme! Au moins, répondez-moi.
Je ne vous parle pas de nous ajouter foi ;
Mais supposons ici que, d'un lieu qu'on peut prendre,
On vous fît clairement tout voir et tout entendre :
Que diriez-vous alors de votre homme de bien?

ORGON.

En ce cas, je dirois que... Je ne dirois rien,
Car cela ne se peut.

ELMIRE.

L'erreur trop longtemps dure,
Et c'est trop condamner ma bouche d'imposture.
Il faut que, par plaisir, et sans aller plus loin,
De tout ce qu'on vous dit je vous fasse témoin.

ORGON.

Soit. Je vous prends au mot. Nous verrons votre adresse,
Et comment vous pourrez remplir cette promesse.

ELMIRE, à Dorine.

Faites-le-moi venir.

DORINE, à Elmire.

Son esprit est rusé,
Et peut-être à surprendre il sera malaisé.

ELMIRE, à Dorine.

Non; on est aisément dupé par ce qu'on aime,
Et l'amour-propre engage à se tromper soi-même.
(A Cléante et à Mariane.)
Faites-le-moi descendre. Et vous, retirez-vous.

SCÈNE IV.

ELMIRE, ORGON.

ELMIRE.

Approchons cette table, et vous mettez dessous.

ORGON.

Comment!

ELMIRE.

Vous bien cacher est un point nécessaire.

ORGON.

Pourquoi sous cette table?

ELMIRE.

Ah! mon Dieu! laissez faire;
J'ai mon dessein en tête, et vous en jugerez.
Mettez-vous là, vous dis-je; et, quand vous y serez,
Gardez qu'on ne vous voie et qu'on ne vous entende.

ORGON.

Je confesse qu'ici ma complaisance est grande :
Mais de votre entreprise il vous faut voir sortir.

ELMIRE.

Vous n'aurez, que je crois, rien à me repartir.
(A son mari, qui est sous la table.)
Au moins, je vais toucher une étrange matière :
Ne vous scandalisez en aucune manière.
Quoi que je puisse dire, il doit m'être permis;

Et c'est pour vous convaincre, ainsi que j'ai promis.
Je vais par des douceurs, puisque j'y suis réduite,
Faire poser le masque à cette âme hypocrite,
Flatter de son amour les désirs effrontés,
Et donner un champ libre à ses témérités.
Comme c'est pour vous seul, et pour mieux le confondre,
Que mon âme à ses vœux va feindre de répondre,
J'aurai lieu de cesser dès que vous vous rendrez,
Et les choses n'iront que jusqu'où vous voudrez.
C'est à vous d'arrêter son ardeur insensée,
Quand vous croirez l'affaire assez avant poussée;
D'épargner votre femme, et de ne m'exposer
Qu'à ce qu'il vous faudra pour vous désabuser [1].
Ce sont vos intérêts, vous en serez le maître;
Et... L'on vient. Tenez-vous, et gardez de paroître.

SCÈNE V.

TARTUFFE, ELMIRE; ORGON, sous la table.

TARTUFFE.

On m'a dit qu'en ce lieu vous me vouliez parler.

ELMIRE.

Oui. L'on a des secrets à vous y révéler.
Mais tirez cette porte avant qu'on vous les dise [2];
Et regardez partout, de crainte de surprise.

[1] Orgon est sous la table, Tartuffe va paraître; la curiosité est au comble, lorsque par un coup de l'art le poète se hâte de la suspendre; c'est qu'il a besoin de préparer l'esprit des spectateurs à la scene qui va suivre. Ces vers en sont pour ainsi dire la préface. Elmire les adresse à Orgon, pour se donner toute liberté d'agir; le poète les adresse au public, pour lui rappeler la position d'Elmire, la crédulité d'Orgon, et la nécessité de tromper l'hypocrite afin de le confondre. En un mot, la pudeur d'Elmire rend cette préparation nécessaire, et la délicatesse du public la commande.

L'actrice chargée du rôle d'Elmire ne saurait trop se pénétrer de cette double intention du poète. Si elle prononce ces vers d'un ton léger et railleur, le public ne verra dans la scène suivante que le manège d'une coquette; si elle veut exciter le rire en faisant naître l'idée d'indécentes équivoques, elle inspirera le dégoût. Mais si, en rassemblant ses forces, elle laisse apercevoir l'émotion de la pudeur souffrante; si elle montre encore la contrainte d'une belle âme qui ne peut se décider sans efforts à nuire même au méchant, elle aura parfaitement saisi l'esprit de son rôle, et cette disposition naturelle sera pour Tartuffe un piège plus dangereux que toute l'adresse de la coquetterie la plus raffinée. (AIMÉ MARTIN.)

[2] Remarquez, dès ce début de scène, un certain mode d'adoucisse-

(Tartuffe va fermer la porte, et revient.)

Une affaire pareille à celle de tantôt
N'est pas assurément ici ce qu'il nous faut :
Jamais il ne s'est vu de surprise de même.
Damis m'a fait pour vous une frayeur extrême;
Et vous avez bien vu que j'ai fait mes efforts
Pour rompre son dessein et calmer ses transports.
Mon trouble, il est bien vrai, m'a si fort possédée *,
Que de le démentir je n'ai point eu l'idée :
Mais par là, grâce au ciel, tout a bien mieux été,
Et les choses en sont dans plus de sûreté **.
L'estime où l'on vous tient a dissipé l'orage,
Et mon mari de vous ne peut prendre d'ombrage.
Pour mieux braver l'éclat des mauvais jugements,
Il veut que nous soyons ensemble à tous moments;
Et c'est par où je puis, sans peur d'être blâmée,
Me trouver ici seule avec vous enfermée,
Et ce qui m'autorise à vous ouvrir un cœur
Un peu trop prompt peut-être à souffrir votre ardeur.

TARTUFFE.

Ce langage à comprendre est assez difficile,
Madame; et vous parliez tantôt d'un autre style.

ELMIRE.

Ah! si d'un tel refus vous êtes en courroux,
Que le cœur d'une femme est mal connu de vous!
Et que vous savez peu ce qu'il veut faire entendre,
Lorsque si faiblement on le voit se défendre!
Toujours notre pudeur combat, dans ces moments,
Ce qu'on peut nous donner de tendres sentiments.
Quelque raison qu'on trouve à l'amour qui nous dompte,
On trouve à l'avouer toujours un peu de honte.

ment et d'atténuation qu'Elmire emploie pendant la scène entière. Dans cette conversation d'une nature délicate et scabreuse, ayant souvent à parler de son mari, de Tartuffe et d'elle-même, elle évite presque toujours les désignations personnelles qui auraient quelque chose de trop vif, de trop cru; et elle les remplace par le mot le plus indéfini de notre langue, par la particule *on*. *On*, c'est Tartuffe, c'est Orgon, c'est Elmire. Il résulte bien quelque défaut de clarté de cet emploi du même mot pour désigner plusieurs personnes fort distinctes; mais cette légère obscurité même est un voile de plus qui favorise la délicatesse d'Elmire. Il arrive aussi quelquefois que, le mot *on* désignant deux personnes différentes dans la même phrase, il y a véritablement irrégularité grammaticale; mais c'est une petite faute qui naît d'une grande beauté, et que cette beauté doit racheter à tous les yeux. (AUGER.)

* VAR. *De mon trouble, il est vrai, j'étois si possédée* (1682).

** VAR. *Et les choses en sont en plus de sûreté* (1682).

On s'en défend d'abord : mais de l'air qu on s'y prend
On fait connoître assez que notre cœur se rend;
Qu'à nos vœux, par honneur, notre bouche s'oppose,
Et que de tels refus promettent toute chose.
C'est vous faire, sans doute, un assez libre aveu,
Et sur notre pudeur me ménager bien peu.
Mais, puisque la parole enfin en est lâchée,
A retenir Damis me serois-je attachée?
Aurois-je, je vous prie, avec tant de douceur
Ecouté tout au long l'offre de votre cœur,
Aurois-je pris la chose ainsi qu'on m'a vu faire,
Si l'offre de ce cœur n'eût eu de quoi me plaire?
Et, lorsque j'ai voulu moi-même vous forcer
A refuser l'hymen qu'on venoit d'annoncer,
Qu'est-ce que cette instance a dû vous faire entendre,
Que l'intérêt qu'en vous on s'avise de prendre,
Et l'ennui qu'on auroit que ce nœud qu'on résout
Vînt partager du moins un cœur que l'on veut tout [1]?

TARTUFFE.

C'est sans doute, madame, une douceur extrême
Que d'entendre ces mots d'une bouche qu'on aime;
Leur miel dans tous mes sens fait couler à longs traits
Une suavité qu'on ne goûta jamais.
Le bonheur de vous plaire est ma suprême étude,
Et mon cœur de vos vœux fait sa béatitude;
Mais ce cœur vous demande ici la liberté
D'oser douter un peu de sa félicité.
Je puis croire ces mots un artifice honnête
Pour m'obliger à rompre un hymen qui s'apprête
Et, s'il faut librement m'expliquer avec vous,
Je ne me fierai point à des propos si doux,
Qu'un peu de vos faveurs, après quoi je soupire,
Ne vienne m'assurer tout ce qu'ils m'ont pu dire,
Et planter dans mon âme une constante foi
Des charmantes bontés que vous avez pour moi.

ELMIRE. Elle tousse pour avertir son mari.

Quoi! vous voulez aller avec cette vitesse,
Et d'un cœur tout d'abord épuiser la tendresse?
On se tue à vous faire un aveu des plus doux.
Cependant ce n'est pas encore assez pour vous?
Et l'on ne peut aller jusqu'à vous satisfaire,
Qu'aux dernières faveurs on ne pousse l'affaire?

[1] Dira-t-on que l'obscurité de ces vers, les *que* qui y abondent, leur embarras, en un mot, est là pour traduire celui d'Elmire? Dans ce cas, tout mauvais qu'ils semblent, ils seraient dramatiquement fort bons. Molière, le plus souvent, ne versifiait pas ses vers, il les jouait. Dans la bouche de Mlle Mars, tous ces *que* devaient exprimer le trouble à merveille. (SAINTE-BEUVE.)

TARTUFFE.

Moins on mérite un bien, moins on l'ose espérer.
Nos vœux sur des discours ont peine à s'assurer.
On soupçonne aisément un sort tout plein de gloire,
Et l'on veut en jouir avant que de le croire.
Pour moi, qui crois si peu mériter vos bontés,
Je doute du bonheur de mes témérités;
Et je ne croirai rien, que vous n'ayez, madame,
Par des réalités su convaincre ma flamme.

ELMIRE.

Mon Dieu ! que votre amour en vrai tyran agit !
Et qu'en un trouble étrange il me jette l'esprit !
Que sur les cœurs il prend un furieux empire !
Et qu'avec violence il veut ce qu'il désire !
Quoi ! de votre poursuite on ne peut se parer,
Et vous ne donnez pas le temps de respirer ?
Sied-il bien de tenir une rigueur si grande ?
De vouloir sans quartier les choses qu'on demande,
Et d'abuser ainsi, par vos efforts pressants,
Du faible que pour vous vous voyez qu'ont les gens?

TARTUFFE.

Mais si d'un œil bénin vous voyez mes hommages,
Pourquoi m'en refuser d'assurés témoignages ?

ELMIRE.

Mais comment consentir à ce que vous voulez,
Sans offenser le ciel, dont toujours vous parlez?

TARTUFFE.

Si ce n'est que le ciel qu'à mes vœux on oppose,
Lever un tel obstacle est à moi peu de chose ;
Et cela ne doit point retenir votre cœur.

ELMIRE.

Mais des arrêts du ciel on nous fait tant de peur !

TARTUFFE.

Je puis vous dissiper ces craintes ridicules,
Madame, et je sais l'art de lever les scrupules.
Le ciel défend, de vrai, certains contentements ;
Mais on trouve avec lui des accommodements [1].

[1] C'est un scélérat qui parle. (Note des éditions originales.)
Il est probable que l'auteur avait cru cette observation nécessaire, pour prévenir les interprétations perfides auxquelles ce passage aurait pu prêter.

Selon divers besoins, il est une science
D'étendre les liens de notre conscience,
Et de rectifier le mal de l'action
Avec la pureté de notre intention [1].
De ces secrets, madame, on saura vous instruire ;
Vous n'avez seulement qu'à vous laisser conduire.
Contentez mon désir, et n'ayez point d'effroi ;
Je vous réponds de tout, et prends le mal sur moi.

(Elmire tousse plus fort.)

Vous toussez fort, madame.

ELMIRE.

Oui, je suis au supplice.

TARTUFFE.

Vous plaît-il un morceau de ce jus de réglisse ?

ELMIRE.

C'est un rhume obstiné, sans doute ; et je vois bien
Que tous les jus du monde ici ne feront rien.

TARTUFFE.

Cela, certe, est fâcheux.

ELMIRE.

Oui, plus qu'on ne peut dire.

TARTUFFE.

Enfin votre scrupule est facile à détruire.
Vous êtes assurée ici d'un plein secret,
Et le mal n'est jamais que dans l'éclat qu'on fait.
Le scandale du monde est ce qui fait l'offense,
Et ce n'est pas pécher que pécher en silence [2].

ELMIRE, après avoir encore toussé.

Enfin je vois qu'il faut se résoudre à céder ;
Qu'il faut que je consente à vous tout accorder ;
Et qu'à moins de cela, je ne dois point prétendr
Qu'on puisse être content, et qu'on veuille se rendre.

[1] Ce sont les termes mêmes dont Pascal s'est servi dans la septième *Provinciale* : « Quand nous ne pouvons pas empêcher l'action, nous purifions au moins l'intention ; et ainsi nous corrigeons le vice du moyen par la pureté de la fin. » On sait que les jansénistes ne furent pas éloignés de considérer d'abord *le Tartuffe* comme une suite des Petites lettres. (Voyez tome I, page CLXIII de l'édition complète.)

[2] Tartuffe, dans la Lettre sur l'*Imposteur*, s'exprime plus énergiquement encore, il dit :

Et c'est une vertu de pécher en silence.

Sans doute il est fâcheux d'en venir jusque-là,
Et c'est bien malgré moi que je franchis cela ;
Mais puisque l'on s'obstine à m'y vouloir réduire,
Puisqu'on ne veut point croire à tout ce qu'on peut dire,
Et qu'on veut des témoins qui soient plus convaincants,
Il faut bien s'y résoudre, et contenter les gens.
Si ce consentement porte en soi quelque offense,
Tant pis pour qui me force à cette violence ;
La faute assurément n'en doit point être à moi [1].

TARTUFFE.

Oui, madame, on s'en charge ; et la chose de soi...

ELMIRE.

Ouvrez un peu la porte, et voyez, je vous prie,
Si mon mari n'est point dans cette galerie [2].

TARTUFFE.

Qu'est-il besoin pour lui du soin que vous prenez ?
C'est un homme, entre nous, à mener par le nez.
De tous nos entretiens il est pour faire gloire,
Et je l'ai mis au point de voir tout sans rien croire [3].

ELMIRE.

Il n'importe ; sortez, je vous prie, un moment ;
Et partout là dehors voyez exactement.

[1] Elmire ne dit pas un mot qui ne soit pour son mari, et que cependant Tartuffe ne doive prendre pour lui-même. C'est ici surtout qu'on peut voir de quelle ressource le mot *on* est pour Elmire, et combien elle a eu raison d'adopter d'abord cette formule. Si elle ne l'avait employée dès le début pour désigner successivement plusieurs personnes, elle ne pourrait s'en servir en ce moment pour produire le double sens dont elle a besoin, ou du moins son discours aurait quelque chose de mystérieux et d'équivoque qui serait capable d'éveiller les soupçons de Tartuffe. (AUGER.)

[2] « Si le spectateur, dit La Harpe, n'était pas bien convaincu de l'honnêteté d'Elmire, bien indigné de la fausseté de Tartuffe, bien impatiente de l'imbécile crédulité d'Orgon, la situation la plus énergique où le génie de la comédie ait placé trois personnages à la fois était trop près de l'extrême indécence pour être supportée au théâtre. On objecterait en vain que la présence d'Orgon, quoique caché, justifie tout : non, ce n'était pas assez ; les murmures éclateraient et l'on trouverait le tableau trop licencieux, si le spectateur ne voulait pas, avant tout, la punition d'un monstre qu'il est impossible de confondre autrement, et si l'on n'avait pas affaire à un homme tel qu'Orgon, qui a besoin de pouvoir dire au cinquième acte :

Je l'ai vu, dis-je, vu, de mes propres yeux vu,
Ce qui s'appelle vu. »

[3] Sur ce dernier trait, voyez la réflexion de l'auteur de la Lettre.

SCÈNE VI.

ORGON, ELMIRE.

ORGON, sortant de dessous la table.

Voilà, je vous l'avoue, un abominable homme [1] !
Je n'en puis revenir, et tout ceci m'assomme.

ELMIRE.

Quoi ! vous sortez si tôt ? Vous vous moquez des gens.
Rentrez sous le tapis ; il n'est pas encor temps ;
Attendez jusqu'au bout, pour voir les choses sûres,
Et ne vous fiez point aux simples conjectures.

ORGON.

Non, rien de plus méchant n'est sorti de l'enfer.

ELMIRE.

Mon Dieu ! l'on ne doit point croire trop de léger.
Laissez-vous bien convaincre avant que de vous rendre ;
Et ne vous hâtez pas, de peur de vous méprendre [2].

(Elmire fait mettre Orgon derrière elle.)

SCÈNE VII.

TARTUFFE, ELMIRE, ORGON.

TARTUFFE, sans voir Orgon.

Tout conspire, madame, à mon contentement.
J'ai visité de l'œil tout cet appartement.
Personne ne s'y trouve ; et mon âme ravie...

ORGON, en l'arrêtant.

Tout doux ! vous suivez trop votre amoureuse envie,
Et vous ne devez pas vous tant passionner.
Ah ! ah ! l'homme de bien, vous m'en voulez donner !

* VAR. *Ah! ah! l'homme de bien, vous m'en vouliez donner!* (1682.)

[1] Si Molière avait dit, comme Regnard dans *les Menechmes*,

Voilà, je le confesse, un homme abominable !

combien la stupeur d'Orgon eût été moins sensiblement exprimée ! Ainsi se confirme le mot de M. Sainte-Beuve, que Molière *jouait* ses vers.

[2] Il y a, dans ces reproches ironiques d'Elmire, de l'irritation et non du badinage ; elle veut reprocher à son mari d'avoir été trop long à se laisser convaincre et de l'avoir forcée à pousser l'épreuve jusque-là.

Comme aux tentations s'abandonne votre âme!
Vous épousiez ma fille, et convoitiez ma femme!
J'ai douté fort longtemps que ce fût tout de bon,
Et je croyois toujours qu'on changeroit de ton ;
Mais c'est assez avant pousser le témoignage :
Je m'y tiens, et n'en veux, pour moi, pas davantage

ELMIRE, à Tartuffe.

C'est contre mon humeur que j'ai fait tout ceci :
Mais on m'a mise au point de vous traiter ainsi.

TARTUFFE, à Orgon.

Quoi! vous croyez ?...

ORGON.

Allons, point de bruit, je vous prie.
Dénichons de céans, et sans cérémonie.

TARTUFFE.

Mon dessein... [1]

ORGON.

Ces discours ne sont plus de saison.
Il faut, tout sur-le-champ, sortir de la maison.

TARTUFFE.

C'est à vous d'en sortir, vous qui parlez en maître :
La maison m'appartient, je le ferai connoître,
Et vous montrerai bien qu'en vain on a recours,
Pour me chercher querelle, à ces lâches détours ;
Qu'on n'est pas où l'on pense en me faisant injure ;
Que j'ai de quoi confondre et punir l'imposture,
Venger le ciel qu'on blesse, et faire repentir
Ceux qui parlent ici de me faire sortir.

SCÈNE VIII.

ELMIRE, ORGON.

ELMIRE.

Quel est donc ce langage? et qu'est-ce qu'il veut dire?

[1] Tartuffe allait sûrement dire : « Mon dessein étoit d'éprouver la vertu de votre femme. » L'excuse est détestable, sans doute; mais on peut défier qui que ce soit d'en imaginer une meilleure.

Si nous nous en rapportons à l'auteur de la Lettre sur la comédie de l'*Imposteur*, Panulphe conservait en ce moment beaucoup d'assurance et de sang-froid; il poussait même l'impudence jusqu'à nommer encore Orgon *son frère*, « suivant sa manière accoutumée. » Molière aurait donc fait en dernier lieu quelques changements dans cette scène.

ORGON.

Ma foi, je suis confus, et n'ai pas lieu de rire.

ELMIRE.

Comment ?

ORGON.

Je vois ma faute aux choses qu'il me dit ;
Et la donation m'embarrasse l'esprit.

ELMIRE.

La donation...

ORGON.

Oui. C'est une affaire faite.
Mais j'ai quelque autre chose encor qui m'inquiète.

ELMIRE.

Et quoi ?

ORGON.

Vous saurez tout. Mais voyons au plus tôt
Si certaine cassette est encore là-haut [1].

[2] Si, en général, les incidents demandent à être préparés, il en est qui peuvent être imprévus ; et celui-ci est du nombre. Le poète le tenait en réserve, pour accroître, pour porter au comble l'intérêt déjà puissamment excité, en faisant craindre pour la famille d'Orgon des malheurs plus grands que celui d'une entière spoliation. D'un autre côté, le mystère attaché à cette cassette provoque la curiosité du spectateur et augmente le désir qu'il a de voir commencer l'acte suivant. (AUGER.)

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE PREMIÈRE.

ORGON, CLÉANTE.

CLÉANTE.

Où voulez-vous courir ?

ORGON.

Las ! que sais-je ?

CLÉANTE.

Il me semble
Que l'on doit commencer par consulter ensemble
Les choses qu'on peut faire en cet événement.

ORGON.

Cette cassette-là me trouble entièrement.
Plus que le reste encore elle me désespère.

CLÉANTE.

Cette cassette est donc un important mystère

ORGON.

C'est un dépôt qu'Argas, cet ami que je plains,
Lui-même en grand secret m'a mis entre les mains.
Pour cela dans sa fuite il me voulut élire ;
Et ce sont des papiers, à ce qu'il m'a pu dire,
Où sa vie et ses biens se trouvent attachés.

CLÉANTE.

Pouquoi donc les avoir en d'autres mains lâchés ?

ORGON.

Ce fut par un motif de cas de conscience.
J'allai droit à mon traître en faire confidence ;
Et son raisonnement me vint persuader

De lui donner plutôt la cassette à garder,
Afin que pour nier en cas de quelque enquête,
J'eusse d'un faux-fuyant la faveur toute prête,
Par où ma conscience eût pleine sûreté
A faire des serments contre la vérité [1].

CLÉANTE.

Vous voilà mal, au moins, si j'en crois l'apparence;
Et la donation, et cette confidence,
Sont, à vous en parler selon mon sentiment,
Des démarches par vous faites légèrement.
On peut vous mener loin avec de pareils gages;
Et cet homme sur vous ayant ces avantages,
Le pousser est encor grande imprudence à vous;
Et vous deviez chercher quelque biais plus doux.

ORGON.

Quoi! sous un beau semblant de ferveur si touchante*
Cacher un cœur si double, une âme si méchante!
Et moi, qui l'ai reçu gueusant et n'ayant rien...
C'en est fait, je renonce à tous les gens de bien;
J'en aurai désormais une horreur effroyable,
Et m'en vais devenir, pour eux, pire qu'un diable.

CLÉANTE.

Eh bien! ne voilà pas de vos emportements!
Vous ne gardez en rien les doux tempéraments.
Dans la droite raison jamais n'entre la vôtre;
Et toujours d'un excès vous vous jetez dans l'autre.
Vous voyez votre erreur, et vous avez connu
Que par un zèle feint vous étiez prévenu;
Mais pour vous corriger quelle raison demande
Que vous alliez passer dans une erreur plus grande,
Et qu'avecque le cœur d'un perfide vaurien
Vous confondiez les cœurs de tous les gens de bien?
Quoi! parce qu'un fripon vous dupe avec audace,
Sous le pompeux éclat d'une austère grimace,
Vous voulez que partout on soit fait comme lui,
Et qu'aucun vrai dévot ne se trouve aujourd'hui?

* VAR. *Quoi! sur un beau semblant de ferveur si touchante* (1669, 2e éd.; 1673, 1682.)

[1] C'est ici la doctrine des *restrictions mentales*, que Tartuffe a enseignée à Orgon, de même qu'il a voulu enseigner à Elmire celle de la *direction d'intention*, Pascal a fait, dans la neuvième *Provinciale*, la satire de ces subtilités casuistiques.

Laissez aux libertins ces sottes conséquences :
Démêlez la vertu d'avec ses apparences,
Ne hasardez jamais votre estime trop tôt,
Et soyez pour cela dans le milieu qu'il faut.
Gardez-vous, s'il se peut, d'honorer l'imposture;
Mais au vrai zèle aussi n'allez pas faire injure,
Et, s'il vous faut tomber dans une extrémité,
Pèchez plutôt encor de cet autre côté.

SCÈNE II.

ORGON, CLÉANTE, DAMIS.

DAMIS.

Quoi ! mon père, est-il vrai qu'un coquin vous menace ?
Qu'il n'est point de bienfait qu'en son âme il n'efface,
Et que son lâche orgueil, trop digne de courroux,
Se fait de vos bontés des armes contre vous ?

ORGON.

Oui, mon fils, et j'en sens des douleurs non pareilles.

DAMIS.

Laissez-moi, je lui veux couper les deux oreilles.
Contre son insolence on ne doit point gauchir[1];
C'est à moi tout d'un coup de vous en affranchir;
Et, pour sortir d'affaire, il faut que je l'assomme.

CLÉANTE.

Voilà tout justement parler en vrai je me homme.
Modérez, s'il vous plaît, ces transports éclatants.
Nous vivons sous un règne et sommes dans un temps
Où par la violence on fait mal ses affaires.

SCÈNE III.

MADAME PERNELLE, ORGON, ELMIRE, CLÉANTE, MARIANNE, DAMIS, DORINE.

MADAME PERNELLE.

Qu'est-ce ? J'apprends ici de terribles mystères !

ORGON.

Ce sont des nouveautés dont mes yeux sont témoins,
Et vous voyez le prix dont sont payés mes soins.

[1]. Vaugelas a dit : « Il n'est pas question de gauchir toujours aux difficultés; il les faut vaincre ».

Je recueille avec zèle un homme en sa misere,
Je le loge, et le tiens comme mon propre frère;
De bienfaits chaque jour il est par moi chargé;
Je lui donne ma fille, et tout le bien que j'ai :
Et, dans le même temps, le perfide, l'infâme,
Tente le noir dessein de suborner ma femme;
Et, non content encore de ses lâches essais,
Il m'ose menacer de mes propres bienfaits,
Et veut, à ma ruine, user des avantages
Dont le viennent d'armer mes bontés trop peu sages,
Me chasser de mes biens où je l'ai transféré,
Et me réduire au point d'où je l'ai retiré.

DORINE.

Le pauvre homme!

MADAME PERNELLE.

Mon fils, je ne puis du tout croire
Qu'il ait voulu commettre une action si noire.

ORGON.

Comment?

MADAME PERNELLE.

Les gens de bien sont enviés toujours.

ORGON.

Que voulez-vous donc dire avec votre discours,
Ma mère?

MADAME PERNELLE.

Que chez vous on vit d'étrange sorte,
Et qu'on ne sait que trop la haine qu'on lui porte.

ORGON.

Qu'a cette haine à faire avec ce qu'on vous dit?

MADAME PERNELLE.

Je vous l'ai dit cent fois quand vous étiez petit :
La vertu dans le monde est toujours poursuivie;
Les envieux mourront, mais non jamais l'envie [1].

ORGON.

Mais que fait ce discours aux choses d'aujourd'hui?

[1] On lit dans *la Comédie des Proverbes* d'Adrien de Montluc : « L'envie ne mourra jamais, mais les envieux mourront. » Molière a donné un sens bien plus fort à ce proverbe, en renversant l'ordre des propositions.

MADAME PERNELLE.

On vous aura forgé cent sots contes de lui.

ORGON.

Je vous ai dit déjà que j'ai vu tout moi-même.

MADAME PERNELLE.

Des esprits médisants la malice est extrême.

ORGON.

Vous me feriez damner, ma mère ! je vous di
Que j'ai vu de mes yeux un crime si hardi.

MADAME PERNELLE.

Les langues ont toujours du venin à répandre,
Et rien n'est ici-bas qui s'en puisse défendre.

ORGON.

C'est tenir un propos de sens bien dépourvu.
Je l'ai vu, dis-je, vu, de mes propres yeux vu,
Ce qu'on appelle vu. Faut-il vous le rebattre
Aux oreilles cent fois, et crier comme quatre ?

MADAME PERNELLE.

Mon Dieu ! le plus souvent l'apparence déçoit :
Il ne faut pas toujours juger sur ce qu'on voit.

ORGON.

J'enrage !

MADAME PERNELLE.

Aux faux soupçons la nature est sujette,
Et c'est souvent à mal que le bien s'interprète.

ORGON.

Je dois interpréter à charitable soin
Le désir d'embrasser ma femme !

MADAME PERNELLE.

Il est besoin,
Pour accuser les gens, d'avoir de justes causes ;
Et vous deviez attendre à vous voir sûr des choses.

ORGON.

Hé ! diantre ! le moyen de m'en assurer mieux ?
Je devois donc, ma mère, attendre qu'à mes yeux
Il eût... Vous me feriez dire quelque sottise.

MADAME PERNELLE.

Enfin d'un trop pur zèle on voit son âme éprise;
Et je ne puis du tout me mettre dans l'esprit
Qu'il ait voulu tenter les choses que l'on dit.

ORGON.

Allez, je ne sais pas, si vous n'étiez ma mère,
Ce que je vous dirois, tant je suis en colère.

DORINE, à Orgon.

Juste retour, monsieur, des choses d'ici-bas :
Vous ne vouliez point croire, et l'on ne vous croit pas.

CLÉANTE.

Nous perdons des moments en bagatelles pures,
Qu'il faudroit employer à prendre des mesures.
Aux menaces du fourbe on doit ne dormir point.

DAMIS.

Quoi ! son effronterie iroit jusqu'à ce point ?

ELMIRE.

Pour moi, je ne crois pas cette instance possible,
Et son ingratitude est ici trop visible.

CLÉANTE, à Orgon.

Ne vous y fiez pas; il aura des ressorts
Pour donner contre vous raison à ses efforts,
Et sur moins que cela le poids d'une cabale
Embarrasse les gens dans un fâcheux dédale.
Je vous le dis encore : armé de ce qu'il a,
Vous ne deviez jamais le pousser jusque-là.

ORGON.

Il est vrai; mais qu'y faire ? A l'orgueil de ce traître
De mes ressentiments je n'ai pas été maître.

CLÉANTE.

Je voudrois de bon cœur qu'on pût entre vous deux
De quelque ombre de paix raccommoder les nœuds.

ELMIRE.

Si j'avois su qu'en main il a de telles armes,
Je n'aurois pas donné matière à tant d'alarmes;
Et mes...

ORGON, à Dorine, voyant entrer monsieur Loyal.

Que veut cet homme ? Allez tôt le savoir.
Je suis bien en état que l'on me vienne voir !

SCÈNE IV.

ORGON, MADAME PERNELLE,
ELMIRE, MARIANE, CLÉANTE, DAMIS,
DORINE, MONSIEUR LOYAL.

MONSIEUR LOYAL, à Dorine, dans le fond du théâtre.

Bonjour, ma chère sœur [1]; faites, je vous supplie,
Que je parle à monsieur.

DORINE.

Il est en compagnie;
Et je doute qu'il puisse à présent voir quelqu'un.

MONSIEUR LOYAL.

Je ne suis pas pour être en ces lieux importun.
Mon abord n'aura rien, je crois, qui lui déplaise;
Et je viens pour un fait dont il sera bien aise.

DORINE.

Votre nom?

MONSIEUR LOYAL.

Dites-lui seulement que je vien
De la part de monsieur Tartuffe, pour son bien [2].

DORINE, à Orgon.

C'est un homme qui vient, avec douce manière,
De la part de monsieur Tartuffe, pour affaire
Dont vous serez, dit-il, bien aise.

CLÉANTE, à Orgon.

Il vous faut voir
Ce que c'est que cet homme, et ce qu'il peut vouloir.

ORGON, à Cléante.

Pour nous raccomoder il vient ici peut-être :
Quels sentiments aurai-je à lui faire paroître?

[1] Cette salutation cénobitique et l'air de douceur hypocrite qui doit l'accompagner annoncent tout de suite que M. Loyal est un huissier digne d'*occuper*, comme on dit, pour le bon monsieur Tartuffe.
Voyez, dans la Lettre sur l'*Imposteur*, ce qui est dit de ce caractère et de ce rôle.

[2] Cette équivoque achève de peindre le personnage; c'est à peine s'il a besoin de dire ensuite qu'il est « natif de Normandie. »

CLÉANTE.

Votre ressentiment ne doit point éclater;
Et s'il parle d'accord, il le faut écouter.

MONSIEUR LOYAL à Orgon.

Salut, monsieur! Le ciel perde qui vous veut nuire,
Et vous soit favorable autant que je désire!

ORGON, bas à Cléante.

Ce doux début s'accorde avec mon jugement
Et présage déjà quelque accommodement.

MONSIEUR LOYAL.

Toute votre maison m'a toujours été chère,
Et j'étois serviteur de monsieur votre père.

ORGON.

Monsieur, j'ai grande honte et demande pardon
D'être sans vous connoître ou savoir votre nom.

MONSIEUR LOYAL.

Je m'appelle Loyal, natif de Normandie,
Et suis huissier à verge, en dépit de l'envie [1].
J'ai, depuis quarante ans, grâce au ciel, le bonheur
D'en exercer la charge avec beaucoup d'honneur,
Et je vous viens, monsieur, avec votre licence,
Signifier l'exploit de certaine ordonnance...

ORGON.

Quoi! vous êtes ici...

MONSIEUR LOYAL.

Monsieur, sans passion.
Ce n'est rien seulement qu'une sommation,
Un ordre de vider d'ici, vous et les vôtres,
Mettre vos meubles hors, et faire place à d'autres,
Sans délai ni remise, ainsi que besoin est.

ORGON.

Moi! sortir de céans?

MONSIEUR LOYAL.

Oui, monsieur, s'il vous plaît.

[1] M. Loyal est un personnage : d'abord il est huissier, et non simple sergent; bien que la fonction fût à peu près la même, l'huissier était officier des Cours supérieures, tandis que le sergent n'était qu'officier des justices subalternes. Ce n'est pas tout : la qualité d'huissier à verge, que revendique M. Loyal, appartenait, par exception, aux huissiers qui devaient faire leur résidence à Paris. « Les huissiers à verge, dit Chenu dans son livre des Offices de France, sont ainsi appelés parce qu'ils portent en leur main une verge ou baguette pour toucher ceux contre lesquels il font quelques exploits de justice. »

La maison à présent, comme savez de reste,
Au bon monsieur Tartuffe appartient sans conteste.
De vos biens désormais il est maître et seigneur,
En vertu d'un contrat duquel je suis porteur.
Il est en bonne forme, et l'on n'y peut rien dire.

DAMIS, à monsieur Loyal.

Certes, cette impudence est grande, et je l'admire !

MONSIEUR LOYAL, à Damis.

Monsieur, je ne dois point avoir affaire à vous;
(Montrant Orgon.)
C'est à monsieur : il est et raisonnable et doux,
Et d'un homme de bien il sait trop bien l'office,
Pour se vouloir du tout opposer à justice.

ORGON.

Mais...

MONSIEUR LOYAL.

Oui, monsieur, je sais que pour un million
Vous ne voudriez pas faire rébellion,
Et que vous souffrirez en honnête personne
Que j'exécute ici les ordres qu'on me donne.

DAMIS.

Vous pourriez bien ici sur votre noir jupon,
Monsieur l'huissier à verge, attirer le bâton.

MONSIEUR LOYAL, à Orgon.

Faites que votre fils se taise ou se retire,
Monsieur. J'aurois regret d'être obligé d'écrire,
Et de vous voir couché dans mon procès-verbal.

DORINE, à part.

Ce monsieur Loyal porte un air bien déloyal [1].

MONSIEUR LOYAL.

Pour tous les gens de bien j'ai de grandes tendresses,
Et ne me suis voulu, monsieur, charger des pièces
Que pour vous obliger et vous faire plaisir;
Que pour ôter par là le moyen d'en choisir
Qui, n'ayant pas pour vous le zèle qui me pousse,
Auroient pu proceder d'une façon moins douce.

ORGON.

Et que peut-on de pis que d'ordonner aux gens
De sortir de chez eux ?

[1] La première édition (23 mars 1669) assigne ce vers à Elmire, mais c'est probablement une faute d'impression corrigée dès la deuxième (6 juin 1669).

MONSIEUR LOYAL.

On vous donne du temps ;
Et jusques à demain je ferai surséance
A l'exécution, monsieur, de l'ordonnance
Je viendrai seulement ici passer la nuit
Avec dix de mes gens, sans scandale et sans bruit.
Pour la forme il faudra, s'il vous plaît qu'on m'apporte,
Avant de se coucher, les clefs de votre porte
J'aurai soin de ne pas troubler votre repos,
Et de ne rien souffrir qui ne soit à propos.
Mais demain, du matin, il vous faut être habile
A vider de céans jusqu'au moindre ustensile ;
Mes gens vous aideront, et je les ai pris forts,
Pour vous faire service à tout mettre dehors.
On n'en peut pas user mieux que je fais, je pense;
Et, comme je vous traite avec grande indulgence,
Je vous conjure aussi, monsieur, d'en user bien,
Et qu'au dû de ma charge on ne me trouble en rien.

ORGON, à part.

Du meilleur de mon cœur je donnerois, sur l'heure,
Les cent plus beaux louis de ce qui me demeure,
Et pouvoir, à plaisir, sur ce mufle asséner
Le plus grand coup de poing qui se puisse donner [1].

CLÉANTE, bas, à Orgon.

Laissez, ne gâtons rien.

DAMIS.

A cette audace étrange
J'ai peine à me tenir, et la main me démange *.

* VAR. *Cette audace est trop forte;*
J'ai peine à me tenir, il vaut mieux que je sorte (1682).

Cette variante de l'édition de 1682 est expliquée comme il suit dans l'avertissement de l'edition de 1734: « Les comédiens avoient fait ce changement, parce q e souvent ils étoient dans la nécessité de faire jouer deux personnages à un même acteur, et qu'en fai-ant ainsi sortir Damis du théâtre, il pouvoit, en changeant d'habit, faire le rôle de l'exempt qui vient avec Tartuffe à la fin de l'acte. Cette raison de convenance pour les comédiens peut-elle autoriser à changer le texte d'un auteur? L'éditeur, du moins, ne devoit pas mettre au nombre des acteurs dans l'avant-dernière scène le même Damis qui est censé sorti du théâtre, ni lui faire dire, en parlant de Tartuffe, ce vers que les comédiens font dire par Dorine :

Comme du ciel l'infâme imprudemment se joue ! »

[1] L'édition de 1682 indique que vingt-huit vers, à partir de ces mots : « Pour tous tes gens de bien, etc., » jusqu'à ceux-ci : « qui se puisse donner, » étaient omis à la représentation.

DORINE.

Avec un si bon dos, ma foi, monsieur Loyal,
Quelques coups de bâton ne vous siéroient pas mal.

MONSIEUR LOYAL.

On pourroit bien punir ces paroles infâmes,
Mamie ; et l'on décrète aussi contre les femmes [1].

CLÉANTE, à monsieur Loyal.

Finissons tout cela, monsieur; c'en est assez.
Donnez tôt ce papier, de grâce, et nous laissez.

MONSIEUR LOYAL.

Jusqu'au revoir. Le ciel vous tienne tous en joie !

ORGON.

Puisse-t-il te confondre, et celui qui t'envoie !

SCÈNE V.

ORGON, MADAME PERNELLE, ELMIRE, CLÉANTE, MARIANE, DAMIS, DORINE.

ORGON.

Hé bien ! vous le voyez, ma mère, si j'ai droit;
Et vous pouvez juger du reste par l'exploit.
Ses trahisons enfin vous sont-elles connues ?

MADAME PERNELLE.

Je suis tout ébaubie, et je tombe des nues !

DORINE, à Orgon.

Vous vous plaignez à tort, à tort vous le blâmez,
Et ses pieux desseins par là sont confirmés.
Dans l'amour du prochain sa vertu se consomme :
Il sait que très souvent les biens corrompent l'homme,
Et, par charité pure, il vous veut enlever
Tout ce qui vous peut faire obstacle à vous sauver.

[1] Le décret dont M. Loyal menace ici Damis et Dorine ne pouvait entraîner la privation immédiate de la liberté. L'article 4 de l'ordonnance de 1572 portait : « Voulons que, sur le rapport signé des sergents ou huissiers exécuteurs de justice, certifiés de records, sans attendre d'autres informations, nos juges, en cas de résistance par voie de fait, puissent décréter ajournement personnel ; sauf, après avoir informé, procéder par décret de prise de corps, ainsi qu'ils verront à faire. »

ORGON.

Taisez-vous. C'est le mot qu'il vous faut toujours dire.

CLÉANTE, à Orgon.

Allons voir quel conseil on doit vous faire élire [1]

ELMIRE.

Allez faire éclater l'audace de l'ingrat.
Ce procédé détruit la vertu du contrat;
Et sa déloyauté va paroître trop noire,
Pour souffrir qu'il en ait le succès qu'on veut croire.

SCÈNE VI.

VALÈRE, ORGON, MADAME PERNELLE, ELMIRE, CLÉANTE, MARIANE, DAMIS, DORINE.

VALÈRE.

Avec regret, monsieur, je viens vous affliger;
Mais je m'y vois contraint par le pressant danger.
Un ami, qui m'est joint d'une amitié fort tendre,
Et qui sait l'intérêt qu'en vous j'ai lieu de prendre,
A violé pour moi, par un pas délicat,
Le secret que l'on doit aux affaires d'État,
Et me vient d'envoyer un avis dont la suite
Vous réduit au parti d'une soudaine fuite.
Le fourbe qui longtemps a pu vous imposer
Depuis une heure au prince a su vous accuser,
Et remettre en ses mains, dans les traits qu'il vous jette,
D'un criminel d'État l'importante cassette,
Dont, au mépris, dit-il, du devoir d'un sujet,
Vous avez conservé le coupable secret.
J'ignore le détail du crime qu'on vous donne [2];
Mais un ordre est donné contre votre personne;
Et lui-même est chargé, pour mieux l'exécuter,
D'accompagner celui qui vous doit arrêter.

CLÉANTE.

Voilà ses droits armés; et c'est par où le traître
De vos biens qu'il prétend cherche à se rendre maître.

[1] Ce vers et les sept qui précèdent étaient omis à la scène, suivant l'édition de 1682.

[2] Qu'on vous attribue. C'est un latinisme, *dare crimen alicui.*

ORGON.

L'homme est, je vous l'avoue, un méchant animal !

VALÈRE.

Le moindre amusement vous peut être fatal[1].
J'ai, pour vous emmener, mon carrosse à la porte,
Avec mille louis qu'ici je vous apporte.
Ne perdons point de temps : le trait est foudroyant;
Et ce sont de ces coups que l'on pare en fuyant.
A vous mettre en lieu sûr je m'offre pour conduite,
Et veux accompagner jusqu'au bout votre fuite.

ORGON.

Las ! que ne dois-je point à vos soins obligeants !
Pour vous en rendre grâce, il faut un autre temps;
Et je demande au ciel de m'être assez propice
Pour reconnoître un jour ce généreux service.
Adieu : prenez le soin, vous autres...

CLÉANTE.

Allez tôt;
Nous songerons, mon frère, à faire ce qu'il faut.

SCÈNE VII.

TARTUFFE, UN EXEMPT,
MADAME PERNELLE, ORGON, ELMIRE, CLÉANTE
MARIANE, VALÈRE, DAMIS, DORINE.

TARTUFFE, arrêtant Orgon.

Tout beau, monsieur, tout beau, ne courez point si vite :
Vous n'irez pas fort loin pour trouver votre gîte;
Et, de la part du prince, on vous fait prisonnier.

ORGON.

Traître ! tu me gardois ce trait pour le dernier :
C'est le coup, scélérat, par où tu m'expédies;
Et voilà couronner toutes tes perfidies.

TARTUFFE.

Vos injures n'ont rien à me pouvoir aigrir;
Et je suis, pour le ciel, appris à tout souffrir.

CLÉANTE.

La modération est grande, je l'avoue.

[1] *Amusement*, délai, retard.

DAMIS.

Comme du ciel l'infâme impudemment se joue !

TARTUFFE.

Tous vos emportements ne sauroient m'émouvoir,
Et je ne songe à rien qu'à faire mon devoir.

MARIANE.

Vous avez de ceci grande gloire à prétendre,
Et cet emploi pour vous est fort honnête à prendre.

TARTUFFE.

Un emploi ne sauroit être que glorieux,
Quand il part du pouvoir qui m'envoie en ces lieux.

ORGON.

Mais t'es-tu souvenu que ma main charitable,
Ingrat, t'a retiré d'un état misérable ?

TARTUFFE.

Oui, je sais quels secours j'en ai pu recevoir;
Mais l'intérêt du prince est mon premier devoir.
De ce devoir sacré la juste violence
Étouffe dans mon cœur toute reconnaissance;
Et je sacrifierois à de si puissants nœuds
Ami, femme, parents, et moi-même avec eux.

ELMIRE.

L'imposteur !

DORINE.

Comme il sait, de traîtresse manière,
Se faire un beau manteau de tout ce qu'on révère !

CLÉANTE.

Mais s'il est si parfait que vous le déclarez,
Ce zèle qui vous pousse et dont vous vous parez,
D'où vient que pour paroître il s'avise d'attendre
Qu'à poursuivre sa femme il ait su vous surprendre ?
Et que vous ne songez à l'aller dénoncer
Que lorsque son honneur l'oblige à vous chasser ?
Je ne vous parle point, pour devoir en distraire [1],
Du don de tout son bien qu'il venoit de vous faire;
Mais, le voulant traiter en coupable aujourd'hui,
Pourquoi consentiez-vous à rien prendre de lui ?

[1] *Pour devoir en distraire*, signifie probablement : pour avoir dû vous détourner d'une telle action.

TARTUFFE, à l'exempt.

Délivrez-moi, monsieur, de la criaillerie;
Et daignez accomplir votre ordre, je vous prie.

L'EXEMPT.

Oui, c'est trop demeurer, sans doute, à l'accomplir;
Votre bouche à propos m'invite à le remplir :
Et, pour l'exécuter, suivez-moi tout à l'heure
Dans la prison qu'on doit vous donner pour demeure [1]

TARTUFFE.

Qui ? moi, monsieur ?

L'EXEMPT.

Oui, vous.

TARTUFFE.

Pourquoi donc la prison ?

L'EXEMPT.

Ce n'est pas vous à qui j'en veux rendre raison.
(A Orgon.)
Remettez-vous, monsieur, d'une alarme si chaude.
Nous vivons sous un prince ennemi de la fraude,
Un prince dont les yeux se font jour dans les cœurs,
Et que ne peut tromper tout l'art des imposteurs.
D'un fin discernement sa grande âme pourvue
Sur les choses toujours jette une droite vue;
Chez elle jamais rien ne surprend trop d'accès.
Et sa ferme raison ne tombe en nul excès [2].

[1] Voilà un coup de théâtre qui est, pour ainsi dire, le pendant de celui qu'ont produit au quatrième acte ces paroles de Tartuffe :

C'est à vous d'en sortir, vous qui parlez en maître.

Autant l'un a causé de terreur et de consternation, autant l'autre procure de soulagement et de plaisir. (AUGER.)

[2] Cette louange sur le droit sens naturel et la modération de jugement du maître était méritée à cette date de 1669; l'apparition du *Tartuffe* venait elle-même comme pièce à l'appui. (SAINTE-BEUVE.)

Pendant l'époque révolutionnaire qui suivit le 10 août 1792, on n'eût point toléré, même dans la bouche de l'exempt chargé d'arrêter Tartuffe, un éloge public de Louis XIV, et les acteurs étaient obligés de substituer à cette tirade les vers suivants que Cailhava avait composés :

Remettez-vous, monsieur, d'une alarme si chaude.
Ils sont passés ces jours d'injustice et de fraude,
Où, doublement perfide un calomniateur
Ravissoit à la fois et la vie et l'honneur.
Celui-ci, ne pouvant, au gré de son envie,
Prouver que votre ami trahissoit la patrie
Et vous traiter vous-même en criminel d'État,
S'est fait connoître à fond pour un franc scélérat:
Le monstre veut vous perdre; et sa coupable audace
Sous le glaive des lois l'enchaîne à votre place.

Il donne aux gens de bien une gloire immortelle;
Mais sans aveuglement il fait briller ce zèle,
Et l'amour pour les vrais ne ferme point son cœur
A tout ce que les faux doivent donner d'horreur [1].
Celui-ci n'étoit pas pour le pouvoir surprendre,
Et de pièges plus fins on le voit se défendre.
D'abord il a percé, par ses vives clartés,
Des replis de son cœur toutes les lâchetés.
Venant vous accuser, il s'est trahi lui-même,
Et, par un juste trait de l'équité suprême,
S'est découvert au prince un fourbe renommé,
Dont sous un autre nom il étoit informé;
Et c'est un long détail d'actions toutes noires
Dont on pourroit former des volumes d'histoires [2].
Ce monarque, en un mot, a vers vous détesté
Sa lâche ingratitude et sa déloyauté;
A ses autres horreurs il a joint cette suite,
Et ne m'a jusqu'ici soumis à sa conduite
Que pour voir l'impudence aller jusques au bout,
Et vous faire, par lui, faire raison de tout [3].
Oui, de tous vos papiers, dont il se dit le maître,
Il veut qu'entre vos mains je dépouille le traître.
D'un souverain pouvoir, il brise les liens
Du contrat qui lui fait un don de tous vos biens,
Et vous pardonne enfin cette offense secrète
Où vous a d'un ami fait tomber la retraite;
Et c'est le prix qu'il donne au zèle qu'autrefois
On vous vit témoigner en appuyant ses droits,
Pour montrer que son cœur sait, quand moins on y pense,
D'une bonne action verser la récompense;
Que jamais le mérite avec lui ne perd rien;
Et que, mieux que du mal, il se souvient du bien [4].

[1] Huit vers à partir de ces mots: « D'un fin discernement, » jusqu'à ceux-ci: « doivent donner d'horreur », étaient omis à la représentation. (Edition de 1682.)

[2] Huit vers à partir de ces mots: « D'abord il a percé, » jusqu'à ceux-ci: « des volumes d'histoires », étaient encore omis à la représentation. (Edition de 1682.)

[3] Enfin ce vers et les trois qui précèdent sont également indiqués, dans l'édition de 1682, comme étant supprimés à la représentation. La tirade de l'exempt était donc réduite de moitié, et n'avait plus que vingt vers.

[4] On a relevé dans ce récit un assez grand nombre d'incorrections et de négligences de style. (Voyez le *Lexique comparé de la langue de Molière*, par M. F. Génin, page 211.) Il n'est pas permis cependant de conclure de là que Molière ait confié l'exécution de ce morceau à quelqu'un des versificateurs de sa troupe. Mais le poète brossait rapidement, pour ainsi dire, ces sortes de hors-d'œuvre. On a pu observer déjà que, lorsque l'action se détend et qu'il ne s'agit plus que de remplir le cadre

DORINE.

Que le ciel soit loué !

MADAME PERNELLE.

Maintenant je respire.

ELMIRE.

Favorable succès !

MARIANE.

Qui l'auroit osé dire ?

ORGON, à Tartuffe que l'exempt emmène.

Hé bien ! te voilà, traître !...

SCÈNE VIII.

MADAME PERNELLE, ORGON, ELMIRE, MARIANE
CLÉANTE, VALÈRE, DAMIS, DORINE.

CLÉANTE.

Ah ! mon frère, arrêtez,
Et ne descendez point à des indignités.
A son mauvais destin laissez un misérable,
Et ne vous joignez point au remords qui l'accable.
Souhaitez bien plutôt que son cœur, en ce jour,
Au sein de la vertu fasse un heureux retour ;
Qu'il corrige sa vie en détestant son vice,
Et puisse du grand prince adoucir la justice ;
Tandis qu'à sa bonté vous irez, à genoux,
Rendre ce que demande un traitement si doux.

ORGON.

Oui, c'est bien dit. Allons à ses pieds avec joie
Nous louer des bontés que son cœur nous déploie :

convenu, parfois le style de Molière se relâche et, comme en ces dernières scènes du *Tartuffe*, la précipitation du pinceau devient sensible.

Dans l'analyse du discours de l'exempt que donne la Lettre sur *l'Imposteur*, on remarquera que l'exempt disait en parlant de Louis XIV que « l'hypocrisie est autant en horreur dans son esprit, qu'elle est accréditée parmi ses sujets. » Ce trait, qui a été effacé, offre une trace de la vivacité première de la lutte. Il faut lire, du reste, ce que dit l'auteur de la Lettre relativement à cette péripétie finale.

Puis, acquittés un peu de ce premier devoir,
Aux justes soins d'un autre il nous faudra pourvoir,
Et par un doux hymen couronner en Valère
La flamme d'un amant généreux et sincère [1].

[1] Le dernier mot de l'œuvre, c'est le recours au roi, l'interven suprême du monarque sans laquelle Tartuffe triomphe. L'intérêt de dénouement est tout historique; mais il est évident qu'il laisse la qu tion à toute sa hauteur, et qu'il fait aboutir la scène, pour ainsi d aux marches mêmes du trône.

Au point de vue littéraire, ce dénouement a donné lieu jadis à de nc breuses discussions scolastiques qui ont perdu beaucoup de leur imp tance. Nous nous bornerons à citer les réflexions de La Harpe : « seul reproche qu'on ait fait à cette inimitable production, c'est un nouement amené par un ressort étranger à la pièce; mais je ne s si cette prétendue faute en est réellement une. Tartuffe est si coupab qu'il ne suffisait pas, ce me semble, qu'il fût démasqué : il fallait q fût puni; et il ne pouvait l'être par les lois, encore moins par la socié Un hypocrite brave tout en se réfugiant chez ses pareils et en attest Dieu et la religion. Et n'était-ce pas donner un exemple instructif faire au moins du pouvoir absolu un usage honorable, que de l'employ à la punition d'un si abominable homme et de montrer que le mécha peut quelquefois se perdre par sa propre méchanceté et tomber dans piège qu'il tendait aux autres? Je conviens que ce dénouement n'est p conforme aux règles ordinaires; mais, dans un ouvrage où le talent Molière lui avait appris à agrandir la sphère de la comédie, l'*art* pouv lui apprendre aussi *à franchir les limites de l'art*; et, si dans ce dénou ment il a le plaisir de satisfaire sa reconnaissance pour Louis XIV, il trouve un moyen de satisfaire en même temps l'indignation du spect teur.

FIN DU TARTUFFE.

Paris. — Imp. PAUL DUPONT, 4, rue du Bouloi. (Cl.) 89.10 99

PQ
1842
A2M6
1899

Molière, Jean Baptiste Poquel
Le Tartuffe

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

A LA MÊME LIBRAIRIE

Morceaux choisis des classiques français des XVIe, XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles. Avec notices biographiques et littéraires par F. L. MARCOU, professeur au Lycée Louis-le-Grand.

CLASSES DE GRAMMAIRE

Prosateurs 1 vol. in-18 cart. . . 3 fr.
Poètes 1 vol. in-18. . . . . 3 fr.

CLASSES SUPÉRIEURES

Prosateurs 1 vol. in-18 cart . . . 4 fr.
Poètes 1 vol. in-18 cart . . . . 4 fr.

CORNEILLE. — **Théâtre**. Dernier texte revu par P. CORNEILLE. Avec notices notes et commentaires, in-18 jésus cart.

— **Le Menteur**, par M. THIRION . 1 fr.
— **Pompée** par M. [illegible]AITRE . . 1 fr.
— **Sertorius** par M. VOISIN . 1 fr.
— **Polyeucte** par M. FAVRE . . 1 fr.
— **Cinna** par M. ROBERT . . 1 fr.
— **Horace** par M. MARCOU . . fr. 60.
— **Le Cid** par M. LARROUMET . 1 fr.
— **Nicomède** par M. PE[illegible]SIER. 0 fr. 80.
— **Rodogune** par M. BECKER . . 1 fr.

RACINE. — **Théâtre**. Dernier texte revu par RACINE. Avec notices, notes et commentaires. In-18 jésus cart.

— **Andromaque** par M. LARROUMET. Prix . . . . . 1 fr.
— **Athalie** par M. HUMBERT. . . 1 fr.
— **Britannicus** par M. PERSON 0 fr. 80.
— **Iphigénie** par M. HUMBERT. 0 fr. 80.
— **Phèdre** par M. GIDEL . . . . 1 fr.
Plaideurs par M. FAVRE. . . 1 fr.
— **Bajazet** par M. CLARETIE . 1 fr.
— **Esther** avec notes par L. HUMBERT. Prix . . . . . 0 fr. 60

MOLIÈRE. — **Théâtre**. Dernier texte revu par MOLIÈRE, avec notices, notes et commentaires. In-18 jésus cart.

— **L'Avare** par F. MARCOU. . . 1 fr.
— **Le Bourgeois gentilhomme** par M. MOLAND. . . . . 1 fr.
— **Les Femmes Savantes** par M. PERSON . . . . . 1 fr.
— **Les Précieuses ridicules** par M. LARROUMET. . . . . 1 fr. 25
— **Tartufe** par M. MOLAND . . . 1 fr.

Lettres choisies du XVIIe siècle avec des notices et des notes par M. ROQUES, professeur au Lycée Charlemagne. In-18 cartonné . . . . . 2 fr. 50

Lettres choisies du XVIIIe siècle, par le même. In-18 cart . . . 2 fr. 50

JOINVILLE. **Extraits**. E[illegible] et glossaire, par M. CL[illegible] tonné . . . . . .

Chanson de Roland. Ed[illegible] et glossaire, par le mê[illegible] tonné. . . . . .

MONTAIGNE. **Extraits** [illegible] langue de Montaigne, avé[illegible] par M. VOIZARD, in-18 c[illegible]

PASCAL. **Provinciales** [illegible] édition annotée par M. [illegible] cartonné . . . . . .

BOSSUET. **Oraisons fu**[illegible] avec notices historiques, [illegible] tiques et un vocabulaire p[illegible] in-18 cart . . . . . .

LA BRUYÈRE. **Les Caractère**[illegible] annotée par M. CHASSANG, i[illegible] tonné . . . . . .

FÉNELON. **Lettre à l'Académ**[illegible] an[illegible] par M. VOISIN, in-18 c[illegible]

BUFFON. **Extraits**, annotés pa[illegible] in-18 cart. . . . . .

BOILEAU. **Œuvres poétiques** [illegible] gnées d'extraits en prose, editio[illegible] p[illegible] GIDEL, in-18 cart. . .

MONTESQUIEU. **Considérat**[illegible] **la grandeur et la décade**[illegible] **Romains**, suivies du dialogue [illegible] d'EUCRATE et de LYSIMAQU[illegible] annotée par E. PERSON, in-18 c[illegible]

VOLTAIRE. **Extraits**, lectures l[illegible] philosophiques et morales, dest[illegible] élèves des classes supérieures [illegible] GIDEL, in-18 cart. . . . . .

— **Siècle de Louis XIV**. Edi[illegible] une notice, des notes historiq[illegible] graphiques et littéraires par P. G[illegible] in-18 cart. . . . . .

ROUSSEAU. — **Extraits**. Editio[illegible] par CH. GIDEL, in-18 cart . .

LA FONTAINE. — **Fables**. Av[illegible] par M. LEGOUEZ.

Les douze livres. In-18 cart . . .
Les six premiers livres . . . .
Les six derniers livres . . . .

Compositions françaises, à l'u[illegible] classes supérieures, par MM. L. [illegible] et JALLIFFIER. In-18 cart. . .

Paris. — Imp. de la Soc. anon. de Publ. périod. P. Mouillot. — 62580

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 14 15 02 06 010 3